Tome IV. N° 21 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Février 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Mémoires

(FRAGMENTS)

De l'âge divin à l'âge ingrat.

I

La topographie que je possède de Tournay, mon village natal, est gravée dans ma mémoire la plus lointaine comme le serait une vieille carte effacée, mais radieuse par endroits, que retire d'un coffre, après un demi-siècle, un capitaine à la retraite.

Je sais où est le sud : du côté de la montagne naturellement, et, dans la même direction, la gare dont la cour s'orne de catalpas. Je reconnais leurs longs fruits en forme de cigare. De cette cour partait tout droit, vers le nord, la route ou grand'rue, jusqu'à la poste. Cette route traversait un pont qui me rappelle une eau agile, des tilleuls fleuris et une procession nocturne, toute rouge d'un feu de la Saint-Jean. Puis elle coupait la place, à cet endroit où j'ai vu le Juif-Errant vers 1872. Il portait un bonnet écarlate, pointu comme un pain de sucre, une longue robe. Des cheveux bouclés balayaient ses épaules, sa barbe tubulée et blanche pointait, presque horizontale, car il relevait la tête dans l'effort qu'il faisait pour traîner, avec ses mains réunies

sur son échine, une brouette où un chien se tenait assis.

Dans la partie de la route située entre la place et la poste, je ne distingue, à droite, que la boutique d'un épicier nommé Félisson, qui me fit m'endetter d'un sou avec un cornet de bonbons, ce qui me valut une réprimande de mes parents. Après la poste, il me semble que la route s'en allait à droite vers Ozon.

Mais revenons sur la place. A gauche, en tournant le dos à la gare, j'admire une fontaine qui s'escrime à darder un jet d'eau mince comme un fleuret ; j'entends le bruit d'une enclume, le chant d'un coq au soleil, je vois la masure où M. Lay, le facteur urbain, et sa mère, nous faisaient la classe. Il y avait, de ce côté, non loin d'un lavoir, un peu hors ville, un jardin clos où j'ai vu des hérissons, des hannetons et des lilas en fleur. A droite de la place, je perçois, dans le calme d'une soirée, le ronron de la crécelle que mon père m'avait fabriquée en trouant une noix. C'est après souper ; je tire la ficelle du moulinet, non loin de mon papa et de ma maman qui sont venus finir la journée devant l'étude de Me Denagiscarde, assis, avec eux, sur des chaises. Je distingue l'ombre de Mme Denagiscarde et de leur fils Gaston, qui mettait sur l'oreille un béret de velours à galons d'or, car il était président de l'orphéon. Vers dix heures nous rentrions pour nous coucher dans la maison Mailhou, située juste en face, à l'autre extrémité de la place.

C'est dans une petite rue parallèle à la grande, au nord-est de cette place, que ma maison natale, la maison Cazabat, était située. Séparé d'elle par la rue, un parterre la précédait, à gauche, où les enfants gantaient leurs doigts des corolles oronges, longues et molles de bignoniers. Je crois me souvenir de mon éveil à la vie, de ma sortie d'un grand sommeil dans une chambre de cette demeure perdue. J'étais couché. J'ouvris les yeux. Je vis la flamme d'un foyer et une personne qui bougeait. C'est là mon souvenir extrême, celui qui touche à l'abîme.

Puis, un peu plus tard, ce chant de l'oiseau bleu s'élève, dont ma mère me berce :

Il est tard, l'ange a passé,
Le jour a déjà baissé,
L'oiseau bleu s'est envolé,
Et l'on n'entend pour tout bruit
Que le ruisseau dans la nuit.

La maison Mailhou, que nous habitâmes dans la suite, n'avait pas grand charme. Elle était dépourvue de jardin. Dans le magasin d'épicerie sis au rez-de-chaussée, Mlle Mailhou, une vieille fille, me rendait le mauvais service de me laisser toujours gagner la partie d'un jeu enfantin, tandis que sa maman lustrait son cochon comme un pur sang ou confectionnait un plat local où entraient de la farine de maïs torrifiée, du bouillon gras, du confit de canard et du chou blanc.

Dans la cuisine de Mme Mailhou, dont le mari avait la tête comme un melon d'où ressortait un porte-plume, je vois quelques personnes qui causent : mon père, le pharmacien Fourcade, le capitaine Castéran et M. Valencie.

*
* *

M. Fourcade était un pharmacien, liquoriste, propriétaire du *Paradis*, et, ce que j'ai omis de dire, collectionneur de vipères. Il les saisissait de telle manière qu'elles n'en paraissaient point courroucées, puis les enfermait dans une cage, avec des rats qui faisaient bon ménage avec elles. M. Fourcade s'asseyait comme Bonaparte, à califourchon. Il ne quittait guère son large feutre mou, placé de travers, qui nimbait une face jaune, encadrée de longs cheveux jaunes, et d'une barbe jaune en forme de fer à cheval. Il vantait, avec force gestes, les chanteurs qu'il avait entendus à l'Opéra de Toulouse, semblait pris de vertige lorsqu'il citait l'*ut* de poitrine, et, je ne sais pourquoi, s'écriait dès qu'il m'apercevait : « Voici l'ambassadeur du « purgatoire ! » M. Fourcade ne m'était point très sympathique. Je trouvais son romantisme trop bruyant, et il m'avait fait lier connaissance avec des bêtes que je ne peux plus voir sans songer à lui : les sangsues.

*
* *

Les jours de foire, avec leurs baraques, leurs cirques, leurs charlatans et les cris stridents des cochons, me bouleversaient. Et, quoique je fusse un frais et beau petit garçon, j'eus une syncope en voyant un paysan se faire extraire une dent sur un carrosse bariolé parmi le tintamarre que faisaient des bateleurs avec leurs cuivres et leur peau d'âne.

Les seules excursions champêtres et les visites à l'église

me ravissaient. Mon père était pêcheur à la ligne et ma joie était indescriptible dès que, ses registres arrêtés, il se procurait quelques vers, prenait sa gaule et m'emmenait, avec maman, au bord de l'eau. Je distingue (on prenait à gauche en sortant de la maison Mailhou), à l'orée d'une longue route d'aulnes, ce lavoir de lumière où des gamins trempaient leurs mollets et leurs mains pour capturer quelques vairons. Le gué passé, nous continuions par une route pâle qui nous permettait de gagner les prairies qui bordaient l'eau glauque. Je vois des reflets étincelants, couleur de cou de canard, dans le grand silence que rompt une interjection de mon père qui tient un poisson aux ailes rouges, et je ressens le solennel mystère de la nappe liquide qui s'avance, passe et fuit.

Mon jeune âge a retenu, durant l'une des visites que je rendais à mes grands-parents, à Pau, le spectacle suivant :

Au milieu de la cohue défilent les chars du carnaval. Ils ont descendu de ces coteaux célèbres, où mûrit un nectar de feu. Sur une barrique énorme, tout ornée de pampres, de lierre et de pommes de pin, un Bacchus obèse est à cheval, la coupe aux doigts. Des personnages, que l'on m'a dit plus tard être des satyres, — je n'en doute point, — suivent ce monument roulant et vinicole. Silène est sur son âne. A quelque distance, un autre char s'avance qui domine tous les autres. Le vieux comte Xavier de Barraute, converti sans effort en la statue de son illustre ancêtre Henri IV, debout, semble toucher le ciel. Ses cheveux bouclés, rejetés en arrière, sa barbe tubuleuse paraissent de marbre. Il avance une jambe, une main sur le pommeau de son épée. Et, de l'autre main, il jette sur la foule, dont il crève ainsi les ombrelles et carabosse les couvre-chefs, des fruits des Hespérides qu'un nain lui passe un à un.

Au milieu de ces réjouissances, pour moi trop civilisées, il y avait, pour me rappeler la campagne, la brave Graciette qui tenait le ménage de mes grands-parents.

Je ne connais personne qui, ayant habité comme elle la ville presque sans interruption, depuis l'âge de vingt et un ans jusqu'à sa mort, advenue vers ses soixante-dix ans, se soit aussi soustrait à l'ambiance. Elle était, dans toute l'acception du mot, une primitive, une de ces fidèles comme en dut compter beaucoup la Paroisse du moyen âge. Son prénom lui seyait assez mal, car elle était plutôt disgraciée. Et il est pos-

sible que ce détriment ait accentué en elle, à la longue, une sorte de farouche antipathie pour tout ce qui a trait à ce qui n'occupe que trop le monde. Mais cette répulsion lui fut une vertu, et ce désir de tenter le diable, que doit éprouver plus d'une femme qui doute d'elle-même, ne l'induisit jamais dans la moindre aventure sentimentale.

Elle était née à Lucq-de-Béarn, à cette légère altitude où la prairie commence de devenir grasse et de ruisseler. J'ai connu ce pays perdu, entre Oloron et Monein. Je pense que Graciette tenait sa remarquable propreté de ces mille lavoirs que le promeneur surprend comme autant de regards bleus, entre les fougères, au pied des cascades. Sa science devait être profonde. Elle n'ignorait pas à quelle heure de la nuit, avant que les abeilles l'eussent butiné, la pastoure trouve à laper du miel sur les feuilles des chênes. Mais elle était mystérieuse comme une chatte, dont elle avait les yeux dans une face ingrate et ronde, parsemée de taches d'automne. Sa parole prêtait à sourire, car elle ne s'exprimait guère que par sentences ou proverbes qui, presque toujours, semblaient être cités par elle à contresens. A la juger superficiellement sur ce langage, on eût pu la tenir pour une servante de Molière. Mais je crois plutôt qu'elle rattachait son aphorisme à quelque vérité secondaire qui, primant dans sa pensée, échappait à notre logique.

Le dimanche après-midi elle me conduisait à la campagne, qui est si belle autour de Pau. C'est ainsi que j'appris deux choses : la première c'est qu'il existe un grand papillon jaune, et la deuxième c'est que le vent court dans le blé mûr.

Je reprenais ma vie d'enfant assez solitaire, ma sœur n'étant presque jamais là. D'ailleurs, sa présence à Tournay ne m'enchantait qu'à moitié. Elle renforçait un groupe de petites filles qui, me tenant pour un benêt, se plaisaient à me brimer, suspendant mes jouets à des branches que je ne pouvais atteindre, et inventant cent autres plaisanteries de même goût qui me faisaient pleurer. Jamais ne s'élargissait mon cœur davantage que dans la compagnie de mes seuls père et mère. Un après-midi ineffable, et qui me suivra jusqu'à la mort, est celui d'un jour où l'on m'avait donné à emporter, pour goûter à l'école, une saucisse froide. On vint me chercher avant la fin de la classe pour aller pêcher des grenouilles avec un petit filet. Je suis sur la route, nous marchons dans la direction du *Paradis*.

De même que j'avais appris deux choses à Pau, en ce temps où je vais quitter définitivement Tournay, au mois de juin 1875, j'en acquiers cinq nouvelles. La première, c'est que la rainette est verte, avec des yeux d'or. La deuxième, c'est que le cerf-volant est un insecte à l'aspect diabolique dont les cornes peuvent transpercer l'acier. La troisième, c'est que, frottés l'un contre l'autre au crépuscule, certains cailloux émettent une lueur rouge. La quatrième, c'est que l'écrevisse est un animal cuirassé, d'un gris bleuté, qui vit sous les souches submergées. Et la cinquième, c'est que sur la robe argentée de la truite il y a des étoiles rouges comme dans le ciel.

*
* *

Vers cette époque, nous fîmes un court séjour à Orthez. Mais nous y étions allés déjà, vers mes deux ans et demi, rendre visite à mes grand'tantes Clémence et Célanie. De ce premier voyage, si envahie par l'ombre que soit ma mémoire à son sujet, pourtant deux tableaux me restent :

Un repas de famille, chez mon cousin de Vergeron, alors receveur des finances, qui place en face de moi le plat de crème destinée à tous, m'engage à le manger tout seul, et me le retire au moment que je vais essayer de m'exécuter. Je suis on ne peut plus mortifié. La demeure de ce cousin n'est guère plus habitée que par des piverts. Ses volets, couleur de ces oiseaux, ouvrent leurs ailes dépenaillées sur les ormeaux de la Moutète.

Voici le deuxième tableau du premier voyage à Orthez.

Dans la cour familiale, humide de clair de lune, il y a quelque chose qui doit être une poutre, du côté du mur rongé de moineaux, posée sur les pavés pointus où plus tard je distingue des ricins couleur de soleil couchant, et des roses trémières vêtues comme des jeunes filles de quinze ans. Sur cette poutre est assis mon grand-oncle Auguste, médecin et juge de paix, dont l'originalité désespéra ses quatre sœurs, vieilles filles, qui pensèrent mourir de l'avoir vu se marier dans un âge très avancé. Les deux survivantes, Clémence et Célanie, sont là, non loin de lui et non loin d'autres ombres qui sont mon père, ma mère, ma sœur et moi-même. Le grand-oncle Auguste est couché sur sa guitare dont j'entends le bourdonnement. Il se relève, lance une roulade et fait la révérence, tandis que la bleue nuit divine envahit les toits.

Mon deuxième voyage à Orthez, en 1875, m'est plus présent.

La cour lunaire, d'il y a quatre ans, est au soleil. A la suite de cette cour où je vois un énorme réservoir de cuivre destiné à recevoir l'eau de pluie, et, après le chai, il y a un long jardin avec un puits, un figuier et une terrasse. La maison est un miroir de cire à parquet où souvent je m'étale. On me montre, dans la salle à manger, un buffet à l'angle duquel mon pauvre père, exilé à sept ans du paradis tropical, allait se cacher tel qu'un colibri qui a froid. La cuisine était celle de la fileuse de Ronsard ; une torche de résine fixée dans l'âtre même où je pouvais m'asseoir en augmentait, le soir, l'ombre émouvante.

D'Orthez nous poussâmes, par un mélancolique après-midi, jusqu'au village où mon oncle Octave était percepteur. Tout jeune, entre sa femme, créole de Bourbon, et ses trois petites filles Élisa, Marie et Antonia, il se mourait avec l'ardeur de son soleil natal. Il m'accueillit avec frénésie, car, de lui, il n'avait fleuri que des quenouilles, et j'étais le seul enfant sur qui reposât son espoir de voir se perpétuer notre nom. Ce fonctionnaire avait le tempérament d'un Caraïbe. Sa fougue l'a tué, mais il avait l'enfantine bonté de certains violents. Il s'est consumé comme un feu de trappeur. A quelques mois de sa mort, il me montrait sa panoplie en me vantant cette passion de la chasse que j'ai héritée de lui. Mon seul souvenir le concernant date de cette visite où je mangeai du miel pour la première fois. Mais quarante-quatre ans après, lorsque je poursuis comme il fit, et du même côté, les oiseaux sauvages, voici que j'évoque ce mort bien-aimé. Il me semble que, la voix sonnante et gaie, l'œil en flamme, prodigue de sa force, entr'ouvrant les halliers avec son Lefaucheux, suivant ses chiens infatigables, il vient rejoindre celui qu'il n'a connu que petit garçon. « Ah ! mon petit, me dit-il, je t'avais bien dit qu'un jour nous chasserions ensemble ! J'ai levé ce lièvre qui m'a conduit jusqu'à toi. J'ai descendu le coteau de Mesplède, à travers les pins, jusqu'au bas-fond crevé de sources. Buvons un coup à ma gourde. Et puis, ô mon neveu chéri, causons des vivants et des morts ! »

Quelque temps après notre visite à mon oncle Octave, il mourut : le 12 janvier 1876. J'ai recueilli certains détails sur son enterrement auquel je n'assistai pas. Son corps fut

transporté à Orthez en un jour où il glaçait à pierre fendre. Et toute la commune où il avait exercé son humble fonction accompagna son cercueil. On l'aimait comme on aime souvent les natures toutes simples, et prodigues d'elles-mêmes. Combien me touche davantage que de solennelles obsèques ce convoi rural ! Quelque bien qu'ait fait un homme dans sa vie, le recueillement que l'on a lorsqu'on le porte en terre est en raison inverse du déploiement des pompes. Des trois filles qu'il a laissées, l'une s'est vouée au Seigneur.

Cette impression touchant la mort fut la deuxième, après celle que j'éprouvai au sujet d'un petit Louis Tarbès qui, à Tournay, s'ouvrit une artère en tombant sur un tesson. Je me souviens de ma mère, attristée par la cérémonie funèbre de mon oncle, et la racontant, à son retour à Pau, sur la galerie de la cour intérieure.

Sur cette galerie, Graciette entretenait des pots de fleurs qui contenaient des géraniums odorants, de la verveine, des callas, des lis hémérocalles, et d'une sorte de fin gazon qui retombait comme un jet d'eau. Ce jardin suspendu attirait les hirondelles qui venaient, avec confiance, nicher au-dessus de la cuisine, et Graciette toujours propre tendait au-dessous d'elles une toile verte qui leur permettait de ménager le plancher.

*
* *

Nous allions à la foire de Pau en compagnie d'une tante et d'une cousine de ma mère, Célinie et Marie. La première m'admonestait continuellement sur un ton marquise de Sévigné ; la deuxième, plus âgée que moi de huit ans, se gaussait de ma balourdise.

J'ai dit que j'étais bien de mon village. On m'en avait fait tellement honte que j'essayais de réagir, et parce qu'une amie de ma grand'mère m'avait un jour déclaré que j'étais poli, ce qui m'avait mis du baume à l'âme, j'espérais toujours de la rencontrer pour demeurer longtemps nu-tête en face d'elle.

Je plaçais mille fois au-dessus du plaisir des promenades foraines la contemplation qu'offre le boulevard Palois, et, en descendant vers le château, la vue de la tour de la Monnaie. Oh ! cette odeur saine qui régnait au crépuscule, s'élevait de la basse ville où fumaient les cheminées de la brasserie de ma grand'tante Aménaïde et de ses fils !... de ma

grand'tante Aménaïde qui me comblait de bontés et de cadeaux après avoir choyé, durant qu'il était lycéen à Pau, mon père. Accueillante maison, peu à peu élargie par la fortune, où mes lèvres de jeune rose trempaient avec volupté dans l'or du houblon écumant et gras ! C'est sur le vert canal qui, en ville, passait un instant sous vos planchers ronflants de machines, que je suis monté en barque pour la première fois !

Nous rencontrions parfois, non loin de chez Aménaïde, le type du classique invalide, constellé de médailles. Il était préposé à la garde du château et devait cette situation à son courage : il avait échangé avec son capitaine, en Algérie, un cheval mort pour un vivant, lui permettant d'échapper ainsi aux Arabes. Escoffié, c'était le nom de ce héros, passait pour aimer l'eau-de-vie. Son triomphe fut de voir interner, dans ce château placé sous sa protection, Abd-el-Kader que la société la plus distinguée allait visiter dans les appartements de Gabrielle d'Estrées où il avait installé son harem. Le grand chef saharien, chaussé de bottes éclatantes, recevait avec indifférence tout hommage local. Et comme ils étaient habitués à la vie des tentes, sa smala et lui crachaient avec superbe sur les tapisseries des Gobelins.

De cette période, j'ai retenu plusieurs choses, sept entre autres. La première, c'est que, dans les tilleuls de la place Royale, il existe un insecte très élégant, aux élytres coriaces et grenus, aux longues antennes de biche et que l'on nomme à tort cigale. La deuxième, c'est que, dans le mystère des parcs, les enfants ramassent une gousse appelée par eux *crème* et dont ils se barbouillent les babines. La troisième, c'est qu'un grand lycéen, bête comme à son âge, peut étirer entre le pouce et l'index la peau qui recouvre sa pomme d'Adam tout en me lançant avec mépris ces trois mots : « De la gomme ! » La quatrième, c'est que le mélancolique roulement des tambours, dans la paix d'or des soirées, s'appelle la retraite. La cinquième, c'est que l'on tue avec une fronde un oiseau juché sur un toit comme le passereau du roi David. La sixième, c'est que l'on est heureux d'écouter couler la fontaine de Trespoëy sous les feuilles de l'été, de boire de son eau précieuse. Et la septième, c'est que l'on souffre souvent sans savoir le dire.

. . . .

II

Au moment que nous y arrivâmes, en 1876, Saint-Palais était fort ému par une soi-disant apparition de la Vierge dans un endroit appelé Sardas. Un garçon de seize à dix-sept ans, stimulé sans doute par ce qu'il avait entendu raconter de Bernadette, s'avisa de faire mille singeries qui attirèrent sur les lieux ces brebis qui n'attendent jamais que l'Église se soit prononcée sur un cas aussi grave. Tantôt il devenait, à la bénédiction, comme un fou furieux, mordant son berret, tantôt, au milieu des champs, il paraissait entrer en extase. Le curé, un excellent prêtre, mais qui n'eût pas mieux demandé que de voir surgir, de la terre basque, une deuxième Lourdes, opina un peu trop dans le sens favorable. Des pèlerins affluèrent. Mais le Voyant, qui n'avait pas la candeur de la Bienheureuse pastourelle, eut le tort de raconter que Notre-Dame était chaussée de bottines à élastiques, et qu'il n'entrerait point dans les Ordres, les prêtres n'étant poussés à leur vocation que par le désir de manger de la volaille. Ces stupidités, et d'autres, ne suffirent pas tout d'abord à dissuader les amateurs de merveilleux qui regardent moins à la qualité de ce qu'on leur offre qu'à la bizarrerie. Tout de même, comme la farce allait un peu loin, on fit venir de Paris une sorte d'ingénieur chargé de vérifier la solidité du bateau que nous montait le gamin qui s'appelait Manech. Ce vérificateur de l'âme ressemblait à un soldat de Napoléon. Il arpenta durant quelques semaines les rues peu nombreuses de Saint-Palais, vêtu d'un raglan, botté, la canne au dos, l'air de mauvaise humeur. Il employa, pour démêler le stratagème, un procédé qui ne s'harmonisait guère avec sa face de Kalmouk. Il se jeta aux genoux du polisson, l'adjurant de lui dire la vérité, toute la vérité. Et Manech lui déclara qu'il avait voulu tout simplement profiter du monde et s'en moquer. Cette affaire fut close par la comparution, en correctionnelle, du jeune imposteur inculpé d'escroquerie. Sa farce lui avait, en effet, rapporté quelque peu.

. . . .

Laissant derrière soi la fontaine sulfureuse de Saint-Palais, on arrivait à Garris hameau perdu, qu'avait autrefois rendu

célèbre sa foire aux cochons, si animée que ce proverbe demeure : « Crier comme à la foire de Garris. » Non loin de l'église de ce lieu, une lourde maison plâtreuse était habitée par une antique famille de notre parenté, la famille de Goyénèche. Une manière de comprendre toute moderne a complètement déformé la vérité touchant ces familles qui se targuaient d'une certaine noblesse que leur cœur possédait à défaut d'autres titres. Je ne pense pas qu'elles différassent en rien de celles, paysannes, qui les avoisinaient, sinon par de plus vastes propriétés et par des caves plus respectables. Le vieux M. de Goyénèche était un brave homme chez qui nous étions parfois conviés. Il ressemblait à ces portraits mal faits qui ne laissent point d'être touchants : un front rond dégarni, des yeux noirs tout ronds, un nez tout rond, des joues toutes rondes et un menton rond avec une barbe ronde en collier. Il ne se fût jamais produit sans une jaquette et sans une de ces étroites cravates noires dites « ficelles ». Lui-même aidait à dresser le couvert, surtout en ce qui regardait aux bouteilles de son vieux vin du pays qu'il servait avec cette invariable plaisanterie : « Ce sont les dernières. » Quand on saura que la plus grande fierté basque c'est d'avaler, sans sourciller, du piment rouge, on goûtera davantage ce que je rapporte ici. M. de Goyénèche et ses deux fils s'étant mis à table en notre compagnie, ils se faisaient apporter quelques terribles gousses du légume en question. Au préalable, chacun se versait une rasade. Puis ils se regardaient d'un air entendu et mystérieux, plein de morgue, qui signifiait : « Ces pauvres étrangers à l'estomac débile vont voir ce dont des citoyens de Garris sont capables. » Et alors ils mordaient dans ce fruit infernal en nous dévisageant, nous qui mangions de l'excellente poule au pot sans tant d'épice. Une flamme leur montait à la face. On eût dit qu'ils allaient éclater comme la grenouille de la fable. Le supplice de la damnation semblait les embraser. Mon père ou ma mère s'écriait :

— Oh ! que cela doit être fort !

Mais les trois héros ne répondaient même pas et sifflaient leur vin.

A deux pas de Garris, à Amendenix, dans une habitation d'une autre apparence que la bicoque des Goyénèche, nous allions aussi parfois déjeuner. Les épais ombrages qui l'entouraient ont laissé dans mon esprit un charme ineffaçable qui m'a par instants inspiré. Le patriarche qui régnait là,

parmi les siens, était M. d'Andurain, juge de paix, l'une de ces honnêtes figures à qui suffisait un petit confort : quelque gibier, quelques andouilles poivrées, quelques bouteilles, et une foi simple qui les auréolait dans une chambre ombreuse couleur de bluet. M. d'Andurain avait trois fils et deux filles dont l'une m'avait fort intrigué. Lorsque, par l'accablant après-midi, elle me préparait de quoi boire, elle prétendait faire fondre plus vite le sucre dans le verre en recouvrant celui-ci d'une assiette. Trente ans après, je me rappelai cet étrange procédé qui m'avait fait plus d'une fois me demander si Lélia n'était qu'une naïve. L'ayant rencontrée après cette longue séparation, je lui fis part de ce souvenir d'enfance et de la perplexité où j'étais encore. Elle sourit en me répondant qu'elle savait bien alors que le sucre ne se dissoudrait pas plus vite, mais que de m'assurer le contraire forçait à la patience le petit garçon que j'étais.

*
* *

Voici une petite rancune que j'ai gardée à mes maîtres du collège de Saint-Palais. M. Duc, un bon prêtre qui, pour donner l'idée d'un coupable mourant dans l'état de contrition parfaite, et d'une rupture d'anévrisme causée par l'intensité même du regret de l'amour, se congestionnait en gesticulant, M. Duc m'avait pris comme sujet d'expérience psychologique. Moi, qui ne demandais qu'à demeurer dans l'ombre pour y travailler le moins possible, ma paresse venant d'une inaptitude singulière à ne rien comprendre de ce que l'on m'enseignait, voici à quel supplice on me soumettait. M. le Supérieur me faisait comparaître devant lui et trois ou quatre capucins de ses amis pour me signifier que j'étais astreint à ceci ou à cela, que mon désir serait brisé dans tel ou tel sens. Il m'asticotait jusqu'à ce que je lui répondisse, avec le plus grand sérieux du monde, une phrase toute naturelle et qui signifiait que je savais bien que je n'avais qu'à me résigner. Alors il faisait des gorges chaudes, prenait à témoin les fils de saint François et hurlait cette phrase que ses acolytes en robes de bure reprenaient comme un écho :

— C'est un philosophe et un théologien !

. . . .

Fort heureusement me distrayais-je de ces joutes spirituelles et corporelles dont j'étais la victime en allant, de temps à autre, visiter avec mes chers parents soit les familles des environs que j'ai dites, soit d'autres plus éloignées de notre centre. Parmi celles-là, je retiens les Berdoly, les Lagarde et les Dufaur. M. Berdoly habitait avec sa mère au château d'Uhart d'où les Basques, par un jeu de mot et un orgueil enfantins, tirent l'origine de toute la royale famille des Stuart. Par corruption, ajoutent-ils. Mettez un indigène sur l'histoire de son pays, et il s'enfle tellement qu'il débite des énormités, ou bien il se tait par excès de morgue. Cela dit, il n'est pas de peuple plus hospitalier, plus charmant que le basque. J'ai souvenance de l'énorme bâtisse dont M. Berdoly était fier, quoiqu'il me soit bien impossible de dire si elle remontait à mille ans ou à cinquante. En nous en faisant les honneurs, il étendait les bras pour mesurer, à la percée d'une porte, l'épaisseur des murs telle qu'elle étouffait le beuglement d'un orgue de Barbarie disposé au milieu du château pour permettre l'expérience. Dans l'une des salles de ce monument babylonien présidait le portrait d'un personnage, haut cravaté, qui se touchait le front pendant qu'il pointait sur une carte un compas démesuré. Quant à M. Lagarde il était, à Saint-Jean-Pied-de-Port, le collègue de mon père et son ancien condisciple. Aucun premier prix ne lui avait été épargné au lycée de Pau. Et n'ayant su choisir entre la science et l'art, tant il était sollicité par les deux, il avait opté pour le Timbre et les Domaines, qui observent sans doute ce juste milieu que préconise Confucius. Lors de notre première visite à Saint-Jean-Pied-de-Port, j'appris trois choses : la première, qu'il y a dans certaines salles à manger des trumeaux qui représentent un village dont le clocher sonne l'heure. La deuxième, que l'on peut tuer d'un coup de fusil un gros poisson qui dort dans la Nive. Et la troisième, que, dans le fort qui défend une ville, sont ménagées des ouvertures appelées meurtrières. Je pense que la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port regardait surtout du côté de l'Espagne. Celle-ci, peu de temps avant notre arrivée à Saint-Palais, avait laissé déborder ses écluses de Carlistes, lesquels traversèrent la ville en y semant le typhus et les pois chiches. De ces partisans l'on m'a rapporté que les uns enfouissaient leurs sabres, les autres leurs trésors, et qu'ils étaient commandés par ces grands hidalgos qui des-

cendaient d'Henri IV, que j'avais rencontrés à Pau, et dont j'ai décrit ailleurs les figures originales.

*
* *

Un homme qui, à mes yeux, représentait le type que je prise fort, et que je suis un peu devenu, du pêcheur et chasseur sans équipage, était un notaire que j'ai appelé, dans mes poésies, Alexandre de Ruchenfleur. Son véritable nom était Ganderats. Il venait souvent dans le bureau de mon père. C'était un vieillard de taille moyenne, à barbe patriarcale, râblé, fort alerte pour son grand âge, simple, digne et gai. Il s'asseyait avec autant de bonhomie dans le banc d'œuvre que sur un gazon pour y pêcher l'anguille et le cabot. Il avait construit, pour prendre en quantité ce petit poisson nommé chipe ou vairon dont les Basques apprêtent une soupe estimée, un piège fort simple : une auge en maçonnerie de deux mètres carrés, dont le fond s'appuyait sur le lit même de la rivière, et qui émergeait. Sur le côté antérieur s'ouvrait une porte mi dans l'eau, mi dans l'air, qui s'ouvrait pour permettre au fretin d'entrer et de manger les miettes qui servaient d'appât. Lorsque les chipes étaient en nombre, M. Ganderats refermait la porte sur elles à l'aide d'une corde qu'il tirait d'en haut, son jardin surplombant la Bidouze. La manœuvre faite, il n'avait qu'à descendre sur la rive et à recueillir sa pêche à l'aide d'une épuisette. Il y avait une retraite charmante où cet amateur des eaux, des bois et des champs, oubliait volontiers, pour quelques heures, ses minutes notariales. Dans l'enclos d'une ferme, il avait fait édifier une cabane dont le treillis de bruyères entrelacées permettait de guetter les ortolans que des appeaux, disposés sur des arbres alentour, ou à terre, attiraient. Un filet se rabattait sur le sol recouvert de grains de blé, emprisonnant les imprudents oiseaux que l'on confinait dans un obscur séminaire, afin que durant quelques jours, ils n'y pussent bouger que pour picorer et s'engraisser ainsi de façon anormale. Je n'avance point que, par les meurtrières de brande, on ne tirât point parfois sur d'autre menu gibier. A toute une brochette de décorations on peut préférer une brochette de becs-fins. J'aimais à me rendre là avec mon père, qui y était autorisé par M. Ganderats, à laisser fuir le temps dans un silence imposé par l'attente du monde ailé. Sans doute eussé-je préféré quelque chasse plus animée,

comme la pratiquait, à d'autres moments, le vieux notaire qui rentrait, comme moi-même aujourd'hui, les bottes terreuses, la barbe pleine de poussière, de buée ou de glaçons. Mais les exercices violents ne cadraient pas avec la nature délicate de mon père.

*
* *

L'un de nos convives à la fête de Saint-Palais était l'un des cousins de Louis de Joantho et le nôtre, Charles de Laurens. Il avait été conduit par des mésaventures scolaires à embrasser la pharmacie, ce dont ne paraissait pas trop flatté le rival de Léon Say qui tenait à ce que sa parenté conservât un certain lustre. J'ignore pourquoi l'on fait peser un tel ostracisme sur une profession utile, solennelle et discrète. Ah ! combien le vieux d'Etchegoyen montra plus de charité que notre royal champion lorsqu'il prononça : « Vous me dites que mon cousin Charles se fait apothicaire? Ah ! que j'en suis heureux... le baron Thénard l'était bien ! » Donc, parce qu'il lui déplaisait de compter dans la famille un futur marchand de magnésie, et qu'on pût l'apprendre dans une société blasonnée qu'il faisait sienne, Louis de Joantho s'efforçait à le dissuader de rester en France :

— Vous feriez bien, Charles, lui disait-il d'un ton à la fois distant, familier et funambulesque, d'aller vous établir dans l'un de ces pays prodigues où il n'est qu'à se baisser pour se relever aussitôt chargé d'or. Je ne vous parle point en l'air. Les terres vierges sont à vous, car je vous sais d'une énergie rare.

Mais le potard ne marchait pas. Il écoutait sans répondre, faisait claquer du bout du doigt la pointe d'un cure-dents qu'il portait en réserve dans son gilet. Il se fichait pas mal des aristocratiques susceptibilités, encore qu'il appartînt par son père à une lignée plus titrée que celle de son cousin. Mais il trouvait la vie bonne, et quand son nez rouge et fin plongeait dans son verre à bordeaux, ce qui faisait loucher ses yeux noirs un peu sournois, il se souciait fort peu d'aller boire du quinquina sous l'Équateur. S'il rompit à la fin le silence, ce fut sans doute pour laisser entendre qu'il ne se rendait pas aux mesquines insinuations de son cousin, et qu'il ne voulait changer ses amourettes gasconnes pour celles des négresses. Je paraissais ne point suivre cette conver-

sation qui me navrait, si jeune que je fusse. Mais où je me sentis piqué, ce fut quand, vexé de ce que sa diplomatie n'eût pas eu de succès dans l'espèce, notre cousin Louis de Joantho glissa dans l'oreille de ma mère, non point assez bas que je ne l'entendisse :

— Le plus triste est que Francis admire cet animal-là !

Il acheva de m'irriter en criant :

— Je sais pourquoi tu as cet air déconfit : tu as peur que l'on ne tire sans toi le feu d'artifice ! Sois tranquille, nous arriverons à temps.

Je me fusse passé de tous les feux d'artifice, et même des fusées de mon cousin. Il fallut cependant suivre les autres. Nous assistâmes à la désarticulation d'un pantin embrasé. Puis toutes les pétarades ayant abasourdi tous les tympans, un silence de mort succéda, que rompit bientôt une harmonie d'un nouveau genre :

— Taratatatalo — taratatatola — taratatatata — taratatata — tarratatatata — taratatatata — taratatatata — taratatatata...

et ainsi de suite, durant un quart d'heure. Mon grand-père m'expliqua que c'était un piston insigne, sergent à Bayonne, répondant au nom de Sylvestre et qui jouait *la Bavarde.* Le public se recueillait. Qu'eût-il pu, d'ailleurs, contre ce tintamarre? Quand cette grêle eut pris fin, personne n'eut l'idée de crier *bis*, la plupart ignorant d'ailleurs cette exclamation latine, personne, sinon mon aïeul. Mais son *bis* fut repris tellement par la foule en délire qu'il manqua de faire avorter *la Bavarde* qui récidivait. C'est alors qu'un certain M. Darrigand alluma un ruban de magnésium. Une aveuglante lumière, blanche et bleue, vrilla nos prunelles. Pour ne nous en laisser rien perdre, M. Darrigand, juché sur une échelle, la dardait sur nous avec un réflecteur. Quelqu'un nous dit de lui :

— C'est un savant remarquable. Sa fortune sera assurée sous peu, car il a trouvé le moyen de guérir la diarrhée la plus tenace, et même la dysenterie avec une plante, la salicaire.

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)

Le professeur Charcot ou le césarisme de Faculté

L'ART est long mais la science est courte. Cette variante de l'axiome latin apparaît, en caractères fulgurants, dans la carrière, puis dans la renommée posthume du professeur Charcot. Il y a quarante ans, l'école de médecine française vivait, on peut le dire, dans le rayonnement de ce grand nom, sous le despotisme de cette haute figure. Il ne se faisait pas une nomination de professeur, d'agrégé, ni de médecin des hôpitaux, pas une attribution de médaille d'or, qui n'eût l'agrément de Charcot, qui ne fût soumise à son contrôle souverain. Avoir déplu, ne fût-ce que par abstention ou ignorance, à ce maître omnipotent et incontesté, condamnait sans appel le délinquant à une situation amoindrie, effacée, de seconde zone, à une clientèle rabougrie. Avoir attiré son attention, mérité son éloge, même cursif et distrait, assurait une situation enviable. Se maintenir dans ses bonnes grâces équivalait au grand succès professionnel. Quand, plissant ses lèvres arquées et minces, le doyen Brouardel avait dit d'un candidat : « Charcot est contre lui », cette simple petite phrase équivalait, pour l'infortuné, au couperet de la guillotine. Si le même haut fonctionnaire murmurait au contraire, sous une toque galonnée de rouge : « estampille de Charcot », alors l'élection, le titre, le diplôme étaient enlevés et assurés. A tous les niveaux de la hiérarchie de Faculté, les disciples, grands et petits, du

suprême mandarin aux boutons de triple cristal, bénéficiaient de sa fascination. Tels les maréchaux de Bonaparte, ils se partageaient les honneurs et les emplois. Malheur à qui bravait la colère ou transgressait les ordres de l'altier pontife de la Salpêtrière. Les mains se détournaient des siennes. Les regards le fuyaient. Cette excommunication majeure l'accompagnait en tous lieux, le privait du pain et du sel.

Les principes, les thèses, les doctrines de Charcot bénéficiaient de cette intangibilité. L'illustre neurologue avait imprimé à ses travaux (et à ses thèses, d'un arbitraire égal, pour l'ampleur, à l'autorité du clinicien) un caractère immuable, immarcescible, *ne varietur*. Il avait décrété, une fois pour toutes, que le foie, le rein, le poumon, le cerveau, le bulbe et la moelle, étant construits, anatomiquement, de telle façon, se comportaient, physiologiquement, de telle manière, et, pathologiquement, de telle autre. Ayant décomposé le langage articulé en éléments auditifs, visuels, musculaires et graphiques, établi à cet effet un schéma, dit « de la cloche », qui lui avait valu trente nuits sans sommeil, il n'entendait pas qu'un fantaisiste quelconque vînt, dans la suite des temps, déranger cette belle ordonnance, sans sa permission. Plusieurs bulles (accompagnées de « savons » mémorables) furent par lui rédigées dans ce sens. Les névrites, surtout faciales, étiquetées et classées une fois pour toutes, reçurent l'ordre de ne jamais mêler leurs symptômes, ni confondre leurs diagnostics. Quatre états spéciaux, pas un de plus, pas un de moins, furent attribués à la grande hystérie : la période des attaques, la léthargie, la catalepsie, le somnambulisme ; avec modifications fonctionnelles, appropriées et numérotées. Broca, en bon politicien matérialiste, ayant localisé la fonction du langage dans le pied de la troisième circonvolution frontale gauche, avec défense de sortir de là, Charcot complète la réglementation, l'étend aux mouvements des yeux, de la tête, des pieds et des mains, aux fonctions sexuelles, etc. Un tableau de sonneries dans l'antichambre de l'athée observateur, tel devint le système compliqué, mais rudimentaire, par lequel s'exprimait et s'expliquait le délicat et mystérieux travail de la pensée. Le loto de Gall, si comique, passait des os du crâne à l'écorce du cerveau ; puis, dans cette écorce du même, le dictateur de la Salpétrière découpait un puzzle bizarre, correspondant aux divers modes de l'activité mentale humaine. Du

coup, la philosophie se simplifiait, et la psychologie, terrassée, devenait un petit chapitre de l'anatomie, d'une anatomie qui n'admettait que la méthode des coupes... et encore pratiquées d'une certaine façon. Le brave papa Soury, élève dissident (mais à peine) de Charcot, avait même fondé là-dessus toute une métaphysique matérialiste et désespérée.

Quand le maître mourut, il y a de cela quelque vingt-sept ans (il en avait alors soixante-huit, étant né en 1825), cette bible tenait en une dizaine de tomes in-octavo, plus deux remarquables volumes de policliniques (comme on disait alors) qui faisaient obligatoirement partie de toute bonne bibliothèque scientifique. L'ataxie locomotrice, type Duchenne de Boulogne, l'atrophie musculaire progressive, la sclérose latérale amyotrophique, la sclérose en plaques, les chorées, le vertige ambulatoire, etc., etc., sans compter les ictus et la migraine ophtalmique, ainsi que le goitre exophtalmique, ne comptaient qu'avec la marque Charcot, que sous le brevet de Charcot. A n'importe quelle personne, française ou étrangère, atteinte d'une de ces affections charcotiformes, il était expressément interdit d'éprouver un symptôme non décrit par l'infaillible patron, ou s'écartant de ses descriptions. J'ai vu Brissaud, qui était pourtant une belle intelligence, blêmir devant un sclérosé, parfaitement latéral et amyotrophique, qui s'était permis une infraction grave au tableau composé *in æternum* par Charcot, changer de conversation, puis repasser ce gêneur à un interne, afin de n'avoir pas à constater pareil manque de discipline et de tact. Il arriva même que, peu à peu, les lésions acceptèrent à leur tour, comme le corps médical, les processus et définitions délimitatives du professeur sans contradicteurs, et se soumirent docilement à ses lois. On vit circuler des hystéro-épileptiques conformes aux dessins de Richer et de Charcot, alors qu'on n'en découvre presque plus trace aujourd'hui. Tant il est vrai qu'une volonté forte finit par modeler jusqu'aux diathèses et par impressionner les égrotants. J'ai vu, à Lamalou, des clients de Charcot, fort ennuyés de la disparition d'un signe ou d'un réflexe, qu'ils savaient particulièrement cher au savant : « Que va-t-il penser de cela? Il ne s'intéressera plus à mon cas ! Quelle tête ferai-je, désormais, à sa consultation? »

J'entends bien que ce conformisme des grands maux et des grands remèdes à la mode d'une époque, vis-à-vis des maîtres

illustres qui les observent et les emploient, ne fut pas spécial à Charcot et à son école. C'est un fait que les sérums et vaccins de l'Institut Pasteur ont moins d'action qu'au temps du fondateur de cette religion de laboratoire, fondée sur les infiniment petits. Soit que les microbes s'accoutument aux vaccins et sérums, soit que la foi qui sauve ait baissé chez les inoculés. Néanmoins, les théories pastoriennes, bien qu'ébranlées, tiennent toujours ; alors que les thèses et travaux de Charcot se sont littéralement effondrés, plus complètement encore que les travaux et thèses antérieurs de Claude Bernard. L'école de la Salpêtrière s'est dispersée. Les récents agrégés ouvrent de grands yeux, quand on leur parle des doctrines, aujourd'hui périmées, qui occupaient et opprimaient la clinique il y a vingt ans. Il est arrivé, comme toujours, que les plus rudes atteintes portées à ces thèses fameuses (et qui semblaient naguère intangibles) leur sont venues d'un Babinski, lequel a gardé d'ailleurs le culte de Charcot, d'un Pierre Marie, d'un Paul Sollier, d'autres moins célèbres, mais acharnés aussi à la poursuite d'une vérité scientifique, qui fuit sans cesse et se transforme comme l'eau.

Au moins le professeur Charcot possédait-il une vigoureuse et quasi géniale personnalité, dont nous parlerons tout à l'heure, qui excusait et expliquait, dans une certaine mesure, son appétit de domination. Mais, fort au-dessous de lui et singeant ses manières, il y avait Bouchard, métaphysicien et paraclinicien de haute fantaisie, inventeur inane des maladies par « ralentissement » et « accélération » de la nutrition, promoteur de régimes homicides ou falots, qui disputaient la palme de la fantaisie à ceux du bel et vide Albert Robin. Triste, amer, barbu, lunetté d'or, la voix terne et le regard soupçonneux, le professeur Bouchard donnait à l'observateur l'impression d'une stupidité insondable, accompagnée d'un contentement de soi pyramidal. Sa réputation, entre 1880 et 1900, se fondait sur un certain nombre d'aperçus bizarres (plus bizarres encore que ceux du professeur juif Germain Sée) auxquels il attachait une importance extrême et dont aucun n'était fondé sur la moindre observation, ni la moindre apparence de réalité. Je me suis demandé quelquefois, devant ces extravagants bouquins, si leur auteur n'était pas un mystificateur à froid, désireux de voir jusqu'où allaient la candeur et l'ac-

ceptation des malades. Que de ravages par inanition imposée n'a-t-il pas dû, ce vain Bouchard, provoquer chez sa clientèle!... Et l'on parle de la naïveté des sauvages, qui ont confiance dans leurs grigris!

A l'époque dont je parle, la Faculté de médecine de Paris (centre et modèle d'une université farouchement centralisée, à la façon jacobine et impériale) reposait tout entière sur le système des concours, mais, il faut le dire, des concours truqués. Les professeurs les plus autoritaires, les plus dictatoriaux, comme Charcot et Bouchard, ou les plus politiques, comme Brouardel et Damaschino, poussaient leurs élèves sur le dos des autres et barraient la route à ceux dont le nez ou l'indépendance leur déplaisaient. Il ne s'agissait pas de savoir qui avait le plus de valeur ou d'intelligence. Il s'agissait de savoir qui était le plus et le mieux pistonné. Au moins les élèves de Charcot (je parle des têtes de liste) étaient-ils souvent supérieurs à leurs émules, dans la proportion où Charcot lui-même l'emportait sur ses collègues du professorat et de l'Académie. Il n'en était pas de même pour la séquelle de Bouchard, de Brouardel, de Germain Sée ou de Damaschino. Enfin, il est clair que ce système laissait sur le carreau des garçons de grand avenir et de caractère, coupables seulement de n'avoir pas l'échine assez souple, ni le propos assez flatteur. On cite le cas d'un remarquable anatomiste, dont la carrière fut non seulement entravée, mais obstruée, parce qu'il se permettait d'avoir, sur la structure du foie, une opinion différente de celle de Charcot et de Bouchard. Un autre, de mes amis, échoua à la médaille d'or, malgré une incontestable supériorité sur tous les concurrents, parce qu'il avait devant lui un médiocre élève de Charcot, qui emporta la palme avec un travail inconsistant. Répétés chaque année, pendant vingt ans, à une douzaine d'exemplaires, ces actes de favoritisme avaient fini par rendre enragées deux générations de médecins. L'écho n'en est pas encore complètement éteint.

Lorsque parurent *les Morticoles* (1894), avec le succès inattendu que l'on sait, beaucoup de camarades m'écrivirent, me reprochant, non la vivacité de mes peintures, mais, au contraire, mon excessive indulgence pour les mandarins de la Faculté en général et le professeur Charcot en particulier. Il y avait là quelque injustice. Charcot, je le répète, était un très grand et original observateur, amoindri par un orgueil

sans mesure et un anticléricalisme puéril. Il s'était fait lui-même. Il était le type de l'autodidacte. Il y avait en lui, en dépit de sa culture acquise, un côté primaire, transparaissant dans ses vues politiques et philosophiques.

Il avait, au tournant de la soixantaine, un beau visage dur, semi-dantesque, semi-napoléonien, à peine empâté, les cheveux longs et lisses, découvrant des temporaux méditatifs. L'œil, fortement braqué, passait de la flamme observante à la lumière raisonnante, avec des ondes de soupçon intercalaires, telles que d'un Othello de bibliothèque. L'arc de la bouche, ironique et tendu, s'inclinait plus à droite qu'à gauche, comme il arrive aux désabusés. On aurait cru qu'il venait de boire un liquide amer et magique. L'amertume était pour la vie courante, inadéquate à quelque grand rêve ambitieux intérieur. La magie était pour l'imagination, sans cesse en mouvement et en travail. Le professeur Charcot offrait l'aspect de quelqu'un qui pense tout le temps à tout, alors même qu'il suit une réflexion déterminée. Il avait ce masque encyclopédique, qui arrête et fascine les humains, qui est pour eux le signe de la suprématie intellectuelle et de l'autorité. J'ai entendu des femmes, jeunes et charmantes, des jeunes filles même, dire de lui, au premier aspect, avec un accent qui ne trompe pas : « Oh ! comme il est beau !... Il a plus l'air d'un poète que d'un médecin... Quel buste on ferait avec lui !.... » Par-dessus le marché, il était timide, et même, autant qu'on pouvait en juger, d'une timidité maladive, contre laquelle il réagissait par la taquinerie ou la brutalité. Le rire était charmant, franc, inattendu, bénéficiait du sérieux ambiant, mais s'achevait en rictus, ou en « hi hi » glacial, si la plaisanterie n'était pas aussitôt comprise ou subie. En somme, il y avait en lui l'étoffe de plusieurs personnalités de premier plan, qui ne furent jamais libérées, d'où l'altier malaise dont j'ai parlé.

Parmi ces personnalités, un dessinateur et un artiste. Les croquis de Charcot, d'un jet classique, émerveillaient les connaisseurs, notamment Philippe Burty, qui voyait en eux, avec quelque exagération amicale, une dérivation directe des maîtres florentins. Il est certain que le savant de la Salpêtrière avait, en art, des idées arrêtées et justes, rejoignant celles d'Ingres et de ses disciples. Il recherchait, à travers les tableaux et les estampes, les déformations et les contractures des maux nouveaux qu'il étudiait. Il abondait là-

dessus en remarques saisissantes. Il avait, en un mot, le sens de la beauté. En musique, il prônait Beethoven, Rameau, Gluck surtout, dont il savourait, comme pas un, la veine lyrique et dramatique, et il répudiait la surcharge et la mythologie wagnérienne, devançant ainsi son époque, où le culte du sorcier de Bayreuth était universellement répandu. Les reproches qu'il faisait à Wagner (portant sur la monotonie de sa composition, de ses coupes, de ses accords, sur le truquage des moyens d'orchestre), je les ai entendus par la suite dans la bouche de Claude Debussy, et cela fait l'éloge de Charcot. Car Debussy a passé dans la musique française, et aussi dans l'esprit musical français, comme un météore inégalé, accompagné de mille fulgurations critiques. En littérature enfin, l'illustre clinicien montrait un goût sûr, allant spontanément à la grandeur, au réalisme irradiant vers le pathétique et l'épopée, passionné à la fois pour Sénèque, — qu'il citait souvent, — Platon et Shakespeare. C'était une joie que de l'écouter, le mardi soir, quand les importuns s'étaient retirés, devisant de mille choses diverses avec mon père, Burty et Arène, arrêtant sa réflexion sur tel ou tel auteur classique, et donnant, en quelques mots, une définition appuyée, profonde, inoubliable. Que de fois, sortant de ces auditions, j'ai entendu Alphonse Daudet, qui pesait la valeur de ses éloges, répéter : « Charcot est génial ! » Cette impression était d'autant plus forte qu'elle venait en surcroît de celle que pouvait procurer le savant, l'extraordinaire clarificateur des problèmes les plus ardus.

Ces soirées du mardi (qui allaient en quelque sorte de pair avec celles du jeudi chez Alphonse Daudet) m'ont laissé un puissant souvenir. L'hospitalité de Charcot était fastueuse et digne de sa haute situation. Adoré des siens, de sa femme, pour laquelle il était un dieu, de ses beaux et intelligents enfants, qu'il chérissait et comblait, environné d'une admiration dont rien, dans le présent, ne peut donner l'idée, il voulait que tout fût parfait : la table, les vins, la causerie, la toilette des femmes, le service. Après avoir habité un pan de l'hôtel de Chimay, 17, quai Malaquais (où est aujourd'hui l'école des Beaux-Arts), il logeait au 217 du boulevard Saint-Germain, dans un hôtel avec jardin, qui n'a pas changé. Un immense cabinet de travail, avec une bibliothèque à deux étages, deux grands salons, le tout communiquant, composaient les pièces de réception. C'était

la mode du moyen âge dans l'ameublement, des vitraux, des statues de bois doré, des cathèdres, des cuirs repoussés, des tapisseries, mode contestable et romantique, mais d'un luxe, d'un confort parfaits. Aux jours de consultation, ces pièces des *Mille et une Nuits* étaient remplies de malades nerveux, hystériques, ataxiques, sclérosés, atrophiques, présentant tous les échantillons, tordus et cabossés, de la cour des Miracles, souvent accompagnés de leur docteur particulier ou étranger. Les paralytiques agitants se pendaient à des sonnettes invisibles ; les choréiques branlaient les pieds et les mains ; les diplopes grimaçaient ; les goitres, honteux, se plongeaient dans un journal illustré ; les maniaques sexuels guettaient la porte du professeur, avec cette mine tendue et rouge qui permet de les diagnostiquer d'emblée. Les hypochondriaques ruminaient tout ça. Les délirants feignaient de somnoler, sous la surveillance d'un spécialiste, d'une garde ou d'un parent. Mais le mardi, ces échantillons variés de la misère humaine cédaient la place à des hommes de lettres, à des professeurs, à des artistes, à des personnages de la société, de l'Académie, de la *Revue des Deux Mondes*, de la politique, moins pittoresques, plus rassurants, moins immédiatement guettés par la folie, la déchéance, ou la mort. Il subsistait dans l'air, dans l'impalpable atmosphérique, un malaise, une sorte d'aura.

C'est un fait, et souvent remarqué, que la présence d'un grand esprit, entièrement matérialisé, ivre d'orgueil et plein de colère et de mépris pour la croyance d'autrui, promène avec soi son intersigne. Vous connaissez l'intersigne du conte breton : le bruit de la charrette de l'Ankou, l'apparition crépusculaire d'une forme traversant une rue du bourg, un meuble qui tombe ou craque d'une certaine façon, une parole prononcée au coin de l'âtre, qui prend une sonorité étrange, un regard chargé de présages. Faites attention : c'est le mauvais esprit qui passe, hérissant le poil de votre chair, chargé d'embêtements et de deuils. Superstition, diront les esprits forts. Eh oui ! si vous voulez, mais aussi sensation vive, spontanée, et que les années n'effacent pas. De tels intersignes me paraissaient voleter autour de ce maître des maîtres, que j'admirais et que j'aimais, avec toute la fougue de la jeunesse, mais à la gloire dorée duquel se mêlait comme une palpitation d'ailes noires. Je pense aussi que sa bibliothèque, pleine de livres de démonologie,

de sorcellerie, de convulsionnaires, de possédés, transpirait à travers ses vieilles reliures et mêlait son haleine, trouble et morte, à celle, vivante, des grands nerveux. Quoi qu'il en soit, l'ambiance était singulière, unique, telle que d'un tourbillon de connaissances et d'aspirations élevées, menacées par un tourbillon d'erreurs. C'était très shakespearien, intermédiaire entre une féerie joyeuse et visible, et un drame latent. On aurait vu arriver Méphistophélès en personne, demandant une consultation et une tasse de chocolat, qu'on n'en aurait pas été autrement surpris.

A défaut du Diable de Gœthe, nous avions un évadé des régions pluvieuses et juridiques du purgatoire, dans la personne silencieuse de Waldeck-Rousseau, entré, par son mariage, dans la famille du professeur Charcot. Waldeck-Rousseau, avocat d'affaires de premier plan, fort honnête homme dans le privé, avait fait partie du « grand ministère » — éphémère — de Gambetta, comme ministre de l'Intérieur, mais vivait, vers 1885, assez en dehors de la politique où il devait se replonger quinze ans plus tard, dans les conditions dreyfusiennes que l'on sait. C'était un homme froid, et même polaire, d'une élégance surveillée et légèrement provinciale, au regard atone et rêveur, à la parole rare entre des joues molles et dépassant un peu, par en bas, le menton aigu. Il semblait en corvée dans ces soirées, auxquelles il demeurait étranger, affectant de contempler les tableaux et gravures accrochés aux murs, ou de feuilleter un livre, une revue. Boudait-il, en raison du peu d'intérêt que le maître de la maison lui témoignait? Piochait-il une attitude d'homme d'État très fort, qui ne bouge pas, dans la crainte de faire vaciller son bel avenir? Méprisait-il secrètement les médecins? Était-ce timidité? Je l'ignore. En tout cas, il était, comme dit l'argot, peu mariolle, et si son arrivée apportait la gêne, son départ apportait le soulagement. Edmond Haraucourt, ayant été nommé par Waldeck conservateur du musée de Cluny, affirma qu'il ressemblait à Périclès ; il ressemblait, à mon avis, bien davantage à l'inoubliable « Monsieur Waldemar » d'Edgar Poe. C'était un homme de conte philosophique et pareil à l'étui fermé de quelqu'un d'autre. On s'attendait toujours à ce qu'il s'ouvrît en deux, laissant paraître l'individualité véritable, cachée sans doute à son intérieur.

Le petit père Bourneville, directeur du *Progrès médical*,

influent au conseil municipal et à l'Hôtel de ville, anticlérical forcené, faisait contraste, physiquement, avec Waldeck. Haut comme une botte, large comme un plat, rouge et même ponceau, il bredouillait, contre les jésuites et le *Syllabus*, des malédictions peu compréhensibles, et poursuivait les sœurs de charité d'une haine implacable. Le crétinisme maçonnique et radical faisait de lui une marionnette congestive, et il fallait le voir interrogeant un colosse barbu comme l'aliéniste Féré, telle une tomate posée auprès d'une aubergine. Pour Féré, tout était symptôme d'aliénation : l'intelligence, la sensibilité, la foi surtout, oh ! la foi, stigmate impardonnable « des délirants qui fréquentent les églises » ; et il exposait gravement, d'une barbe docte, ces vues extraites, par une nuit brumeuse, des réduits empestés de Homais. Mais Joffroy, autre aliéniste, autre mangeur de prêtres, le dépassait peut-être encore pour la niaiserie de ses mornes blasphèmes, de ses propos tirés de *la Lanterne de Boquillon*, et que je ne me rappelle pas sans horreur. La demi-science, chez les primaires, en rébellion contre le divin, aboutit à une espèce de magma gluant. Ils modèlent, à l'aide de cette vase, leurs fétiches laïques, plus grossiers, mille fois, que ceux des peuplades les plus arriérées de la Polynésie.

Autre fantoche, qui eut une triste fin, le pauvre Gilles de la Tourette. Ce nom sautillant convenait mal à son aspect, pileux et rugueux, de guignol taillé dans un bois jaune. Il affectait le genre artiste et macabre, plaisantait en gloussant, gloussait en plaisantant, et répandait, lorsqu'il s'esclaffait, une odeur de foie phéniqué. Il devait mourir, d'une folie mal déterminée, une vingtaine d'années plus tard, après avoir rempli de ses excentricités les cliniques et les examens. Car l'aliénation, chez le médecin, est évidemment bien plus dangereuse que dans n'importe quelle autre profession. On en cite des exemples fameux. La vie d'étudiant, d'interne des hôpitaux, facilite, entre autres, les incursions du tréponème, lequel est, comme chacun le sait, l'agent de la paralysie générale, un agent de la police des méninges, qui fait circuler un peu vite les pauvres diables soumis à son bâtonnet, ou, plus exactement, à sa spirille.

Cette remarque amène tout naturellement sous ma plume le nom d'un célèbre familier du salon Charcot : le professeur Alfred Fournier, père de mon ancien condisciple Edmond

Fournier. Ce magnifique esprit, d'une modestie rare, mais d'une fermeté égale à cette modestie, soutenait déjà l'origine spécifique des principales maladies médullaires et médullo-cérébrales, notamment du tabes et de la paralysie générale. Il était, sur ce point, en désaccord avec Charcot, moins clairvoyant en l'espèce, et auquel la suite des temps a donné tort sur toute la ligne. En outre, le professeur Alfred Fournier avait entrevu la carte de l'hérédité tréponémique et dessiné ses premiers linéaments, d'une si grande importance pour l'histoire, la critique et la psychologie. Je renvoie ceux que cette question intéresse à mon ouvrage *l'Hérédo*, où j'ai essayé de distinguer les deux principes de la personnalité humaine : le moi héréditaire et transmissible, le *soi*, création individuelle, non congénitale et immortelle.

Dans un travail ultérieur, *le Mondes des images*, qui fait suite au précédent, je me suis efforcé de démontrer que la faculté imaginative résulte de la réapparition, en nous, de formes et de fragments de formes héréditaires. Dans mon esprit, ces deux ouvrages ne sont eux-mêmes qu'un préambule pour une application rationnelle de la volonté aux troubles majeurs de l'organisme.

Parmi les nombreux élèves de Charcot qui fréquentaient assidûment chez lui, admis dans son intimité, quatre surtout se distinguaient par leur personnalité et leurs travaux : Brissaud, Babinski, Marie et Ballet. On citait aussi Pitres, de Bordeaux ; mais il vivait en province et ne faisait que de rares apparitions boulevard Saint-Germain. Brissaud était bon, robuste, jovial, avec une tête régulière d'ouvrier en fin, sur laquelle pleuvaient des cheveux plats, qu'il renvoyait fréquemment en arrière. Son imagination scientifique, certainement fort belle, semblait bridée par la crainte de déplaire au maître, ou de contrecarrer ses vues. Attaché à l'étude histologique et anatomopathologique du pédoncule cérébral, il n'avançait rien qu'il n'eût préalablement soumis à la moue caractéristique du patron. Car il ne s'agissait pas de faire désobéir le pédoncule à ce que Charcot avait décidé quant à lui. Brissaud avait une gaieté d'enfant et abondait en fantaisies divertissantes, qui le rendaient cher à notre jeunesse. Je le vois cachant les caoutchoucs d'un savant suédois qui nous avait embêtés, en cherchant ses mots, toute une soirée. Ses mystifications de salle de garde étaient demeurées fameuses, et, comme nous étions aussi pas mal

farceurs, nous nous en donnions à cœur joie, avec le sentiment de l'impunité. Son jugement littéraire et politique surtout ne valait pas son jugement clinique, et je ne fus pas étonné, en 1899, de le retrouver ardemment dreyfusien. Il y avait, chez lui, un fond de candeur fort touchant, qui le faisait croire aux grands principes ravageurs de 1789 comme à la vérité révélée ; alors que la notion de la Providence lui semblait aisément remplaçable par le sentiment de la Justice (avec un grand J) ou de l'Humanité (avec un grand H). Ce milieu savant, courbé sur l'étude et l'observation des maux humains, sans aucun désir de les guérir (l'hypothèse même en semblait absurde), sans même la volonté de les soulager (si ce n'est à l'aide d'anesthésiques ou d'hypnotiques), ce centre intellectuel était d'une ignorance totale en histoire et en politique. Il se nourrissait, dans ces deux domaines, des bourdes les plus extravagantes et des poncifs les plus falots. Charcot admirait Gambetta, incarnation, à ses yeux, de la défense nationale et je le vis sincèrement désolé, lorsque disparut cet épais fantoche, aussi naturellement fourbe qu'éloquent. Il voyait la Révolution française sous les couleurs conventionnelles de Michelet et de Quinet, et je me souviens qu'il parut fort étonné quand Taine, dans une page célèbre, assimila les jacobins à des crocodiles. Car il venait de convier Taine aux réunions d'un comité d'études psychophysiologiques, récemment fondé et qui dura peu. De Fustel de Coulanges il ne prononçait jamais le nom. Fréquemment, il grommelait contre « les nobles », leurs « privilèges », leurs « habitudes de caste », etc., comme si les privilèges et les habitudes de caste des professeurs de la Faculté de médecine de Paris n'eussent pas été mille fois plus encombrants et exorbitants. Cette débilité de vues, jointe à son anticléricalisme, faisait un grand trou dans sa belle intelligence et déconcertait notamment Edmond de Goncourt : « Tu sais, petit, en dehors de ses machabées, ton professeur Charcot n'est pas fort », me disait, en riant, l'auteur de *Madame Gervaisais*. Cette divergence de sentiments et d'opinions entre le grand écrivain et le grand médecin finit, malgré les efforts conciliateurs d'Alphonse Daudet, par tourner à l'aigre ; et, à la première de *Germinie Lacerteux*, à l'Odéon, Charcot, dans son avant-scène, manifesta hautement sa désapprobation. En quoi il avait tort, car le drame de *Germinie* était une belle chose, admirable-

ment jouée par Réjane, Dumény et la maman Cronier.

Babinski, dont je fus plus tard l'interne provisoire, pendant quelques semaines, affirmait déjà cette prééminence intellectuelle, qui a fait de lui le premier de nos neurologues. Il se tenait merveilleusement en dehors des intrigues et conspirations de faculté. Sa haute taille, sa figure ouverte, son œil rapide, sa forte voix, son rire clair, le rendaient sympathique à tous. Charcot avait manifestement une prédilection pour lui et, loin d'étouffer cette originalité déjà puissante, l'encourageait. Je vois encore sa belle figure, grave et émue, sous la toque rouge, pendant le concours d'agrégation, auquel se présentait Babinski, et l'épreuve orale, dans le grand amphithéâtre de la Faculté. C'est même à l'occasion de la nomination triomphale de Babinski que je fis la connaissance de son cher frère, de l'incomparable Ali Bab de la *Gastronomie pratique*, au cours d'un balthazar, qui marqua dans les fastes de la Tour-d'Argent. Le menu, concerté entre Ali Bab et le regretté Frédéric, rouge de plaisir derrière ses favoris cuits, eux aussi, au sarment, le menu, digne de Gamache, comportait une dizaine de plats, tous meilleurs les uns que les autres, accompagnés de bouteilles des plus belles années et des plus beaux crus de la Bourgogne et du Bordelais. Ces plats devaient se manger d'une certaine façon, que nous indiquait Frédéric, rectifié à l'occasion par Ali Bab ; car si vous coupez le soufflet de barbue Lagrenée en long et non en travers, tout est perdu irrémédiablement. Quand nous sortîmes de là, il arriva que les tours de Notre-Dame se mirent à danser dans la nuit et que la Seine devint perpendiculaire, entre ses quais paraboloïdes. Mais ce n'en était que plus joli !

Pierre Marie, aimable, studieux et qui a fait une jolie carrière scientifique, jurait, comme Brissaud, d'après les paroles du maître. Il avait l'air d'un fonctionnaire ponctuel et méticuleux, d'un bibliothécaire plein d'affabilité, et qui trouve, en cinq minutes, le livre demandé. Gilbert Ballet était petit, rond et roulant comme une bille d'agate. L'un et l'autre sont arrivés au succès et à la notoriété, sans dépasser une honorable moyenne, sans franchir les portes de l'école. On a pu croire, à un moment donné, que Pierre Marie exécuterait une bonne fois cette absurde théorie des localisations cérébrales, qui faisait partie du *credo* matérialiste de la Salpêtrière. Mais il semble s'être arrêté en route,

ne pas avoir voulu faire ce chagrin posthume aux mânes du patron. C'est dommage.

Il venait aussi boulevard Sant-Germain un grand diable sympathique pourvu d'une large tête presque triangulaire, où s'étalait un large nez, au-dessus d'une bouche rabelaisienne. Le tout hérissé, garni, feutré, matelassé de cheveux et de poils blonds : « Oh, oh, disaient les gens, quelle physionomie singulière et puissante ! Ce doit être un chercheur, une lumière, une gloire en bouton. » De cette autorité physique, de cette splendide laideur, de ce modèle pour Goya et Daumier, tombaient en effet des apophtegmes et des affirmations, pleins d'une certitude impressionnante. Le ton semblait dire : « C'est cela, et rien d'autre. Ceux qui pensent autrement sont des crétins ; on les prie de s'aller coucher et au galop. » Les nouveaux venus, pleins de respect, s'inclinaient devant cette sybille (*Teste David cum Sibylla*) marquée encore du pouce de Michel-Ange. Waldeck-Rousseau, s'arrachant, pour une minute, au morne examen des tableaux et estampes, s'approchait du vatès en chambre, écoutait l'oracle pileux, l'approuvait d'un mouvement de son visage mélancolique. Les invités accouraient des salons voisins :

— Mais qui est-ce?... comment s'appelle ce phénomène?

Je le nommais :

— C'est le docteur Galippe.

— Ah ! ah ! diable ! Quelle est sa spécialité?

— Il est dentiste.

— Mais alors, c'est un dentiste extraordinaire, un génie de la dentition. Il a l'air joliment calé en philosophie.

— Il est universel, il sait tout, c'est l'Éminence grise de Waldeck-Rousseau.

Depuis, considérant d'un œil serein l'œuvre politique de Waldeck-Rousseau, absurde et funeste entre toutes, et ses conséquences, je me suis pris à songer qu'en effet il avait dû suivre les conseils du docteur Galippe. Le plus drôle, c'est que par la suite, il me fallut encore entendre Drumont me vanter la haute sagesse de Galippe, ses étonnantes visions d'avenir ; et, comme je me permettais de rire, il faillit presque se fâcher. Après tout, j'ai peut-être tort et il est possible que les principaux événements contemporains gravitent autour de ce dentiste prodigieux. Mais ce n'était pas l'avis d'un oculiste, le docteur Parinaud, qui fréquentait lui aussi chez Charcot et soutenait que Galippe

était, hors de son davier et de son « tour », sans aucune espèce de génie :

— C'est un pavé, répétait-il, et rien de plus, un simple pavé.

A quoi je ripostais :

— Œil pour œil, dent pour dent.

Ce qui faisait rire Paul Arène.

Mon père avait eu autrefois une légère brouille avec Arène, à propos d'un article de Mirbeau dans les *Grimaces*. Mais, entre vieux camarades, ces vétilles ne durent jamais longtemps. Charcot, qui aimait l'un et l'autre, entreprit de les réconcilier. A cet effet, il organisa, chez lui, une charmante représentation du *Char* avec musique de Pessard, délicieusement joué par des amateurs, à la suite de laquelle l'auteur de *Jean des Figues* et celui des *Contes du Lundi*, retrouvant leur jeunesse, s'embrassèrent. L'illustre savant semblait tout ému et ceci me donna à penser que son impassibilité célèbre n'était qu'apparence. Paul Arène avait un défaut, poussé jusqu'au vice : l'habitude de fréquenter les cafés et de séjourner, jusqu'à une heure avancée de la nuit, entre des piles de soucoupes. Le professeur Charcot, qui voulait son bien, avait entrepris de le guérir de cette funeste habitude ; et si Arène, devant les plats, montrait peu d'appétit : « Vous êtes encore allé hier au café », disait-il en levant l'index, qu'il avait beau et démonstratif. Sur quoi Arène, comme un gosse, s'écriait : « Je ne suis pas un enfant, je n'admets pas ce genre de réprimande », posait sa serviette, sortait de table, de la salle à manger, puis, comprenant qu'il avait tort, revenait, tout confus, continuer son repas ; cependant qu'on parlait en chœur d'autre chose. Mais il est certain que le café fut pour beaucoup dans la fin prématurée de ce délicat écrivain, qui pouvait être, à jeun, un homme délicieux. Boulevard Saint-Germain, il y avait toujours sur la table, à l'intention d'Arène, une salière de bicarbonate de soude, cet ami des estomacs surmenés. Je note ici, pour la postérité, que le maître de la Salpêtrière usait, pour son usage personnel, d'une eau minérale que je n'ai vue que chez lui et dont je n'ai jamais entendu parler depuis : l'eau de Chabetout. Elle etait légère, et aussi agréable au goût qu'une eau (voir les poèmes de Ponchon) peut l'être.

J'examinerai successivement chez Charcot : l'écrivain, le

professeur, le clinicien et le penseur. Cela nous aidera à comprendre l'homme.

Les ouvrages de Charcot (notamment ceux sur le système nerveux) sont solidement et correctement écrits. On n'y trouve pas les coups de lumière de Laënnec, ni la vigueur persuasive de Claude Bernard ; mais, le maître s'exprime avec clarté, dans un style sans bavures, ni faux ornements. On sait qu'il remettait souvent sur le métier son ouvrage, conformément au précepte de Boileau, et qu'il pesait soigneusement chaque terme de ses comparaisons, parfois saisissantes. Il appréciait la manière sobre et il l'employait volontiers. S'appliquant à ces questions toutes nouvelles, du point de vue scientifique, qui concernent l'hypnotisme, le somnambulisme, les états troubles et intermédiaires de la personnalité humaine, il eût pu estomper, diluer ; il ne le fit pas. Il abordait les difficultés sans hésitation et disait : « Ici je m'arrête, » quand il ne pouvait aller plus loin. Sa phrase est conforme au précepte de Lemaître : « Un sujet, un verbe, un attribut... deux, quelquefois, dans les grandes circonstances. » L'ironie est absente de son œuvre, du moins à ma connaissance, alors qu'elle n'était pas absente de sa personne. Aussi pourrait-on lui reprocher une certaine retenue académique. Je pense qu'il n'eût pas été fâché d'entrer à l'Académie française et, certes, sa présence y eût apporté quelque chose de vigoureux et de neuf. Il éprouva une véritable joie à entrer à l'Académie des sciences.

On disait que ses premières leçons professorales avaient été médiocres. Je n'en sais rien. Les quelques cours de lui, *ex cathedra*, qu'il m'a été donné d'écouter, sont demeurés gravés dans ma mémoire, avec ses intonations appuyées, ses regards et le petit mâchonnement caractéristique que ses auditeurs connaissaient bien. Sa volonté, sa ténacité, étaient telles qu'il sut se réformer lui-même, et prendre ses défauts oratoires comme points de départ pour des qualités de réflexion. Il piochait son cours longtemps à l'avance, se munissant de toutes les notes, gloses et références possibles, rendant à chacun la part qui lui était due, fort attentif à son propre bien. Mais c'était à la Salpêtrière, à ses célèbres leçons du mardi, qu'il était le plus original : il y avait fait école et je me rappelle avoir retrouvé, au cours clinique de sir James Paget à Londres, les habitudes, le tour d'esprit et jusqu'à la démarche de Charcot. Paget, bien que chirur-

gien et adonné aux lésions osseuses (demeurées les plus mal connues de toutes) était entièrement imbu de son confrère français. Il parlait de lui en des termes passionnés, qui faisaient contraste avec sa froideur apparente, affirmait qu'il n'avait point son pareil en Europe. Quelqu'un ayant prononcé le nom de Pasteur : « Ce n'est pas la même chose (fit vivement sir Paget), Pasteur opère d'après des bocaux, Charcot étudie sur la vie immédiate. » Aujourd'hui, il apparaît néanmoins que l'interventionisme, même hypothétique, de Pasteur l'emportait sur le contemplativisme, un peu trop bouddhique, de Charcot. C'est que Pasteur croyait au miracle, puisqu'il avait la foi, au lieu que Charcot considérait le miracle comme une absurdité et une impossibilité. Puis, par cette faculté de rétrécissement, inhérente à l'esprit humain, quand il se laisse dominer par la matière, il en était arrivé à assimiler la volonté de sauver à l'appétit du miracle, et l'effort pour guérir autrui à une vaine thaumaturgie.

Un tableau célèbre (et dont les photographies courent les rues) a popularisé ces séances de la Salpêtrière, dont tout Paris s'entretenait il y a trente-cinq ans et auxquelles assistaient, mêlés aux médecins, des écrivains, des artistes, des hommes politiques ; car l'hystérie et les localisations cérébrales faisaient partie du programme laïque et républicain. Charcot racontait, non sans fierté, qu'appelé dans un couvent auprès d'une jeune religieuse, atteinte d'une paralysie fonctionnelle, il lui avait dit ces simples mots : « Levez-vous et marchez ! » Sur quoi la malade, soudainement guérie, avait obéi au commandement. Il assurait que la Supérieure en était demeurée médusée. De là à conclure que les miracles de Lourdes relevaient tous d'une explication aussi simple et immédiate, il n'y avait qu'un pas. C'est ainsi que, par une voie indirecte, les travaux cliniques de la Salpêtrière venaient en aide aux grotesques conceptions anticléricales et matérialistes de l'époque.

Charcot, qui avait le don clinique et l'œil apte à saisir les symptômes non observés avant lui, possédait aussi le sens anatomo-pathologique. Il n'était réellement satisfait que quand il avait fait le raccord entre une forte lésion et un gros symptôme. État d'esprit éminemment scientifique, et qui guide la marche, hésitante et vagabonde, du bon expérimentateur. De même Laënnec était heureux quand, ayant entendu le souffle caractéristique de la pneumonie, ou le

froissement de la pleurésie, il découvrait, à l'autopsie, l'hépatisation caractéristique du poumon et les « deux tartines de beurre séparées » du double feuillet pleural. La même satisfaction profonde se remarque chez Charcot, quand il découvre, à l'autopsie de ses ataxiques ou de ses scléroses amyotrophiques, une belle lésion, bien visible, des cordons postérieurs de la moelle, ou des cordons latéraux. Son embarras commençait avec les troubles dits « fonctionnels » qui ne laissent pas de stigmates « organiques » et qui caractérisent par exemple l'hystérie. Qu'est-ce, après tout, qu'un trouble fonctionnel?

Il dut se le demander longtemps et souvent, avec cet entêtement lucide et cette probité intellectuelle qui le caractérisaient. Trouble organique, trouble fonctionnel... c'est très gentil : mais le trouble fonctionnel ne serait-il point, par hasard, un trouble organique qui aurait échappé à la vigilance, ou aux moyens de laboratoire, de l'observateur? Grosse question, et qui demeure suspendue sur trente années de recherches et de constatations médicales. A l'heure où j'écris, elle n'est point encore résolue et je remarque que les jeunes médecins l'éludent : il en était à peu près de même en 1885.

Le besoin de clarifier était poussé chez Charcot jusqu'à une simplification excessive. Cette tendance est surtout visible dans ses études sur les ictus et les aphasies, en relations avec la structure anatomique et microscopique du bulbe et du cerveau. Ainsi, à ce point de la symptomatologie nerveuse et de ses relations avec l'essence pensante, il aurait fallu qu'il fût grand philosophe et un peu théologien. Pour progresser, en ces matières ardues, un tout petit peu dans la voie du réel, une ample puissance conjecturale est nécessaire. A mesure qu'on s'élève, le champ de la constatation s'étrique et se rétrécit, cependant que l'imagination prend son essor. Or, le maître de la Salpêtrière méprisait la métaphysique et davantage encore la théologie. Il considérait la morale comme une branche de l'hygiène. Il avait, comme disent les aviateurs, son « plafond ». C'est par là que son œuvre, qui paraissait naguère considérable, a si précocement et si complètement vieilli. Au fond, il n'était pas loin de déclarer, comme l'autre : « L'âme?... Connais pas. Je ne l'ai jamais rencontrée sous mon scalpel. » Il ne l'avait jamais rencontrée dans ses coupes. On l'aurait fâché en lui disant qu'elle n'est pas localisée, mais diffuse, qu'elle n'est pas con-

ditionnée par ces tissus et ces filets nerveux, qu'elle parcourt cependant comme l'éclair, et que jamais l'anatomie, ni la physiologie, ni même la psychologie (en dépit de sa racine « psyché ») n'arriveront à mettre la main dessus. Il appartenait à une génération outrecuidante, grisée par les débuts du laboratoire. N'est-ce pas dans une introduction aux origines de l'alchimie que Berthelot (semblable à Charcot sur beaucoup de points) déclare que la chimie est une science presque parfaite, à laquelle l'avenir n'ajoutera pas grand'chose. Or, le radium est en train de bouleverser la chimie comme la physique ; et, dans trente ans ou moins, il est bien certain qu'une nouvelle découverte viendra bouleverser encore toutes les théories fondées sur le radium. Renan aussi, sous son fameux doute méthodique, est hanté par une foi dans le progrès, qui témoigne d'une étonnante candeur. Vers 1890, cette illusion courait le monde savant qu'on allait arriver à de grandes certitudes, dans tous les domaines, qu'on modelait du bronze *in æternum*, alors qu'on continuait, en réalité, à jouer sur l'eau et le feu, avec l'eau qui s'écoule et s'évapore, avec le feu qui se sauve on ne sait où.

« Les lois imprescriptibles de la nature. » Que de fois j'ai entendu prononcer ces mots vides de sens, témoignant surtout de la prodigieuse outrecuidance de ceux qui s'imaginent avoir découvert et codifié lesdites lois ! C'est à se demander si la rupture héréditaire de la croyance (phénomène des grandes profondeurs mentales) n'amène pas quelquefois le morcellement de celle-ci en une foule de crédulités, par lesquelles le contentement de soi aboutit à l'enfantillage. L'homme que j'essaye de peindre, et auquel je ne ménage point, pour son palier scientifique, les éloges, apparaissait, en ces issues de crédulité orgueilleuse, comme un tout jeune garçon... et il ne s'en apercevait pas.

Le milieu médical était et est encore, sans doute, beaucoup plus hiérarchisé et pontifiant que le milieu littéraire. Cela fait au second un air plus respirable. Quand Barrès par exemple apparut, avec *le Jardin de Bérénice*, qui marque une date dans notre jeunesse (je le lisais, pour ma part, avec un frisson de plaisir), il ne vint pas une minute à l'idée d'Alphonse Daudet et d'Edmond de Goncourt de le traiter autrement que comme un pair, un égal, en dépit de la différence d'âge. Il fut tout de suite de plain-pied avec les

maîtres. Il aurait fait beau voir qu'un des premiers élèves de Charcot, un Brissaud ou un Pierre Marie, traitât le patron comme un copain. Cela aurait paru scandaleux. Nous remarquions souvent, mon père et moi, cette différence des deux milieux et nous nous en amusions. L'allure générale de Charcot, chez lui, était infiniment plus hautaine et distante que celle de Victor Hugo au milieu de ses disciples et admirateurs. Comme mon ami Georges Hugo s'en étonnait, je lui expliquais que les poètes et romanciers glorieux ne craignent point que les jeunes gens viennent scier les pieds de leurs fauteuils, au lieu que toute gloire naissante, en médecine et en science, fait forcément litière ou saccage des travaux antérieurs. Autrement, elle n'avancerait pas.

Certains confrères, désireux d'amoindrir Charcot, le représentaient comme un simple imitateur du grand méconnu Duchenne de Boulogne. Ce n'est pas exact. Duchenne de Boulogne est un très sagace observateur, lui aussi, et qui a eu des intuitions magnifiques ; mais il n'a pas creusé en profondeur comme Charcot, qui d'ailleurs l'admirait sincèrement. Je n'ai pas eu le bonheur de connaître Duchenne de Boulogne ; j'ai fréquenté à Lamalou son vieil ami, le docteur Privat, lui-même de sûre mémoire et d'intelligence encyclopédique, qui avait été l'intime de Duchenne et citait de lui des traits charmants. Convié par son ami Privat à faire un séjour aux eaux de Lamalou, où venaient se soigner, de temps immémorial, des gens louchant et « marchant mal », Duchenne débarquait un beau soir, avec sa valise modeste et sa petite machine électrique, qui ne le quittait jamais. Il se couche, dort, et le lendemain au réveil, aperçoit, allant à la source, deux, trois, quatre, cinq, six de ces malades qu'il vient de décrire, et qui lancent la jambe en steppant. Ivre de joie, il se précipite chez son ami et l'embrasse, s'écriant, tel Archimède : « J'ai trouvé ! » Il y a maintenant, m'a-t-on dit, un buste de Charcot à Lamalou-les-Bains et, pour bien faire, il devrait faire pendant à celui de Duchenne, que la Faculté ne gâta guère et qui n'eut jamais un service d'hôpital, ni un laboratoire à lui.

Clinicien étincelant (ainsi que le remarque son élève Debove, dans un éloge que j'ai sous les yeux), Charcot ne se souciait point de guérir, ni même de traiter. La thérapeutique avait peu d'attraits pour lui ; ses ordonnances se limitaient, en général, à quelques préceptes d'hygiène,

accompagnés de bromure, de chloral et de l'envoi du malade à Lamalou. Cet abstentionisme, dans le domaine du soulagement ou de la guérison des maux, est à noter, coïncidant avec les puissants efforts de Pasteur dans la voie des sérums et vaccins. Sans doute les affections nerveuses, spécialité de Charcot, semblaient-elles à l'époque échapper pour la plupart aux causes bacillaires qu'avait révélées le génie pastorien. C'était une lourde erreur. Mais le maître de la Salpêtrière eût pu chercher, dans des directions chimiques, ou physiques ou morales, le moyen de traiter ces lésions rebelles. Il ne le faisait pas, pour la raison que j'ai déjà indiquée et qui me paraît d'une grande importance : il ne le faisait pas, parce qu'il croyait à la fatalité dans la nature en général et dans les altérations de la nature humaine ; parce qu'il repoussait l'idée de la conscience dynamique et de la libre volonté, capables d'agir sur les tissus, dans certaines conditions, et de faire fondre, associées à certaines substances, les scléroses ; parce qu'il était ancré dans cette opinion, à mon avis très fausse, qu'il n'y a pas de *saltus* ni de franchissements, ni de brusques virages, ni de failles, ni de redressements soudains dans la nature ; parce qu'il combattait la possibilité du miracle, de la prière, de l'intervention divine ; parce que, à son esprit, vaste, solide et puissant, il manquait un étage : celui de la grande réserve — tout au moins — quant à l'Au-Delà qui nous gouverne, nous commande, nous domine, nous anime, nous prolonge et, au besoin, nous refait. La sagesse, chez le médecin, consiste à penser d'abord que tout mal a son remède, puis que les ressources, dans l'homme et au-dessus de l'homme, sont infinies. Le matérialisme est le poids qui entraîne le médecin à l'abstention, qui le condamne à l'observation pure et simple, laquelle n'est que la première partie de son rôle et, j'ajouterai, la moins importante.

Cet état de sécheresse et de brièveté d'esprit, chez un clinicien de la valeur de Charcot, est d'autant plus regrettable qu'il avait, je le répète, le don de fascination. Son regard allait, chez son interlocuteur, chez son consultant, à la rencontre de la pensée et la saisissait. L'appréhension, la crainte, l'inquiétude, l'angoisse, compagnes et multiplications de la douleur, n'avaient pas de secrets pour lui. La faiblesse et le vice se confessaient à lui de huit heures du matin à huit heures du soir. On se demandait même com-

ment il résistait à l'assaut de ces plaintes, de ces gémissements, de ces âpres récits, souvent fastidieux, alors qu'il n'avait nulle espérance de guérir toutes ces malheureuses, tous ces malheureux. Il en venait du monde entier, car sa réputation était universelle. Il n'est pas vrai qu'il ait jamais fait la moindre différence entre les riches et les pauvres, et je pense même que son accueil était moins glacial pour les seconds que pour les premiers. Cette froideur, qui lui fut reprochée, était une conséquence de sa timidité, et aussi une défense contre les expansions intempestives des déséquilibrés et les bizarreries des obsédés. Quand un malade l'embêtait trop, un de ces maniaques qui consultent toutes les célébrités médicales de l'univers, il le repassait à un de ses élèves et s'en débarrassait ainsi. Néanmoins, il s'attachait à certains cas. J'ai connu à Lamalou un Russe ataxique, qu'il avait pris en affection, et avec lequel, chose rare, il faisait volontiers la causette. Ce Russe, un ingénieur des chemins de fer, envoyait chaque année à mon père et à Charcot, par colis séparés, des masses d'un caviar dur, analogue bien qu'inférieur à l'incomparable poutargue des Martigues. Nous nous en régalions, nous les jeunes, en bénissant le lointain donateur.

De temps en temps, pour se reposer de son formidable labeur, le professeur Charcot faisait, en famille, un voyage d'agrément, en Italie, en Espagne, en Provence, et s'amusait alors de tout et s'intéressait à tous, distribuant à la ronde d'énormes pourboires : car il était très généreux. Quand venait l'été, il se retirait dans sa petite maison de Neuilly-Saint-James, où il continuait à recevoir et d'où il prenait, chaque matin, le chemin de la Salpêtrière. Comme son collègue, Potain, il se passait malaisément de l'hôpital. Les dîners de Saint-James, plus intimes, n'étaient pas moins gais que ceux de Paris ; et, quand la soirée était belle, une causerie suivait dans le jardin, qu'entourait l'immensité, nocturne et fraîche, du bois de Boulogne. Ou bien l'on faisait de la musique et l'accent du maître, vantant, dans la demi-obscurité, la pénétration et la sagesse de Beethoven, prenait quelque chose de solennel.

Par un choc en retour assez fréquent chez les misanthropes, il ne pouvait voir la souffrance d'un animal quelconque, maudissait la chasse et comblait de friandises les gros et petits chiens qui avaient chez lui leur paradis. Quand

ils se permettaient des familiarités avec les invités et les convives, il se levait et les chassait à grands coups de serviette, comme on époussette des moustiques. Son rire réclamait l'indulgence. Souvent, il demeurait soucieux, méditatif, poursuivant une réflexion, la solution d'un problème difficile, son lumineux regard fauchant droit devant lui, ou l'index frôlant l'arc de sa lèvre. Le peintre inspiré, qui l'eût saisi à ce moment, eût fait un chef-d'œuvre. Lorsque quelque chose le mécontentait ou le froissait, il abaissait son lorgnon perpendiculairement à son nez droit et grommelait. Nous savions ce que cela voulait dire et l'imprudent trouble-sérénité n'insistait pas.

J'ai conté ailleurs la première alerte du mal qui devait l'emporter, survenue pendant un gai réveillon, auquel, si j'ai bonne mémoire, assistait Pasteur. Cette minute fatale m'est demeurée douloureusement présente, comme une preuve de la clairvoyance tragique du grand clinicien. Il était sorti de table mal à l'aise et tout de suite avait senti une violente étreinte dans la région cardiaque, une « angor » qu'il connaissait bien et qu'il avait souvent décrite. Il était devenu terriblement pâle et ses beaux traits exprimaient la souffrance. L'un de nous, fils de son vieil ami le docteur Viguès et médecin lui-même, courut chercher le professeur Damaschino, tout voisin. Je me précipitai de mon côté chez mon maître Potain, qui habitait en face, de l'autre côté du boulevard Saint-Germain. Je sonnai, je carillonnai. Le professeur Potain vint lui-même m'ouvrir en chemise, un bougeoir à la main. Il s'habilla en hâte, revêtit un paletot de fourrure, me suivit. Quand, après un assez long examen, il sortit de la chambre de son confrère, un bout d'ordonnance dans la main, à sa mine, à son allure et même aux paroles rassurantes qu'il prononça, je fus immédiatement fixé. Quelques minutes plus tard, mon maître vénéré, rentrant chez lui tout grelottant, portait d'ailleurs, en ma présence, le pronostic sans merci qu'il était aisé de deviner et me recommandait le silence : « Charcot se doute de ce qu'il a. Mais j'ai réussi à le rassurer. » J'étais atterré. Les jeunes gens ont du mal à croire que le drame soit là, derrière la porte, prêt à entrer et à saccager le talent, le bonheur, la vie de famille. Même étudiants en médecine et accoutumés aux plus rudes spectacles, ils répugnent à accepter ces chutes de foudre, hélas fréquentes ; car nous sommes si peu de chose, juste ciel !

— Deux ans et demi, mon pauvre ami, avait dit Potain, dans un souffle.

Or, à deux ans et huit mois de là, vers le milieu d'août 1893, je me trouvais aux eaux d'Uriage, où le professeur Potain, précisément, résidait. Vers les quatre heures du matin, au petit jour, je me réveillai dans ma chambre d'hôtel, donnant sur le parc, plein de chants d'oiseaux. Je perçus une présence et, sans que la porte se fût ouverte, le professeur Charcot m'apparut, telle une forme grave et pesante, très reconnaissable, traversant la pièce dans sa largeur. Sa chemise, d'une blancheur mystique, était ouverte sur son cou puissant et il portait la main à son cœur. Il disparut, il s'évapora dans les trilles du petit peuple ailé, lui qui aimait tant la belle musique. J'eus immédiatement l'intuition qu'il était arrivé malheur au grand homme, dont la silhouette et les travaux avaient si fortement impressionné ma jeunesse. Je fis une prière pour cette âme errante, et, afin de prendre date, j'écrivis à mon père, alors à Champrosay, ce qui venait de se passer. La journée s'écoula sans autre incident. Tard, dans la soirée, me parvint une dépêche d'Adrien Hébrard, directeur du *Temps*. Il me demandait un article, pour son journal, sur le professeur Charcot, qui venait de mourir subitement, d'une attaque d'angine de poitrine, au bord de l'étang des Settons, dans la Nièvre.

Je portai la triste nouvelle au docteur Potain et lui racontai comment j'en avais, depuis l'aube, le pressentiment. C'est le seul cas de cette sorte qui me soit jamais arrivé. Je le dédie à Maurice Maeterlinck, qui a écrit des pages pénétrantes et neuves sur la télépathie.

Je n'écrivis pas l'article que me demandait Adrien Hébrard. J'avais trop de chagrin. Les quelques petitesses, que l'on pouvait remarquer chez le professeur Charcot, s'effaçaient devant ce qu'il y avait en lui d'original, d'exceptionnel, de surprenant, et dont je n'ai pu donner ici qu'une faible idée. A ma grande surprise, aucun article nécrologique, au *Temps* ni ailleurs, ne fut digne du sujet. Soit que l'attitude hautaine du maître de la Salpêtrière eût indisposé ses confrères et les journalistes (qu'il avait en horreur) contre lui ; soit que sa personnalité fulgurante et complexe eût échappé à l'observation, assez courte, des contemporains. Il s'en fallut ainsi de peu que le plus important journal de la République n'accueillît la prose d'un jeune écrivain, qui devait plus tard scandaliser

le milieu républicain, où il avait été élevé, par son royalisme et son cléricalisme. J'ai eu l'occasion de rappeler depuis bien souvent, à ce charmant et spirituel Adrien Hébrard, le danger auquel la docte feuille avait échappé cette fois-là, et nous en avons ri ensemble.

Mon père fut vivement affecté par le trépas de son voisin, médecin et ami. D'une des fenêtres de notre demeure, rue de Bellechasse, on voyait le jardin et le cabinet de travail, en avancée, de Charcot, boulevard Saint-Germain. Alphonse Daudet, appuyé sur sa canne, s'arrêtait parfois près de la baie vitrée, considérant le nid de l'aigle et d'où l'aigle s'était envolé. Une émotion embuait son regard. Il soupirait : « Pauvre Charcot, il n'entendra plus le marteau du forgeron de la rue de Grenelle, qui nous incitait tous deux au travail ! »

L'éloge de Charcot, prononcé à l'Académie de médecine par Debove, en 1900, et auquel j'ai fait allusion, est plat comme l'était Debove lui-même. Néanmoins, j'en citerai ici le récit des derniers moments du grand médecin, auxquels il se trouvait assister, en compagnie du docteur Strauss. C'est le seul passage intéressant :

C'est en nous entretenant de ces sujets et d'autres, particulièrement d'archéologie, d'histoire, de beaux-arts et même de botanique que nous parvenons à l'auberge des Settons. Notre dîner fut gai. Strauss et moi prétextâmes du plaisir que nous aurions à nous promener le soir au bord du lac pour quitter de bonne heure notre compagnon de voyage. Notre véritable but était de l'empêcher de se coucher tard. Il remonta dans sa chambre, causa avec l'hôtesse, puis écrivit une longue lettre à sa femme, lettre que nous trouvâmes le lendemain et dans laquelle il déclarait ne s'être pas aussi bien porté depuis longtemps, puis il se coucha.

Vers trois heures du matin, Strauss vint frapper à ma porte, je l'entends encore me dire ces seuls mots : « Debove, M. Charcot est malade. » Je courus à la chambre de notre maître, je le trouvai au pied de son lit, assis dans un fauteuil, le visage pâle, couvert de sueur, le regard anxieux, en proie à une vive dyspnée, rejetant en abondance, par une série de crachements, un liquide spumeux. Sa poitrine faisait entendre des râles perceptibles à distance. Il était atteint d'œdème aigu du poumon avec expectoration albumineuse.

L'asphyxie augmentant produisit une insensibilité qui

diminua la douleur et l'angoisse. Sur mes pressantes questions, mon pauvre maître me dit qu'il allait un peu mieux, ce furent ses dernières paroles, la respiration devint plus lente, s'arrêta... Charcot était mort.

On eût pu écrire un ouvrage captivant, en recueillant les propos de table et de fumoir du professeur Charcot. Il était, comme Gœthe, Montaigne ou Alphonse Daudet, de ceux qui ne se désintéressent de rien. Le *Nihil humanum a me alienum puto* était sa devise. Il remarquait, du coin de l'œil, des petites choses qu'il mettait de côté et sur lesquelles il revenait ensuite, avec ce don d'observation et d'ellipse, qui caractérise les maîtres véritables. Il détestait les banalités et les poncifs. Il extrayait, de ses vastes lectures, ce qui lui paraissait le plus conforme à la destinée des humains, qu'il voyait d'ailleurs amère et sombre. Je me rappelle son goût pour cette formule : « L'homme est, aux mains des dieux, comme la mouche aux mains des enfants. Ils jouent avec lui, jusqu'à ce qu'ils l'écrasent. »

De ce qui précède, on peut conclure que, contrairement à l'opinion courante, ce qui subsiste d'un grand médecin, c'est le souvenir de sa personne, de son action, et non de son œuvre. Cette œuvre s'effrite, ou disparaît. N'étant plus lue, ni étudiée dans l'original, à cause de ses parties caduques, elle tombe au résumé, au manuel, et prend, devant les nouveaux tours de la question, les nouvelles positions du problème, l'aspect d'un balbutiement ou d'une erreur.

Le grand artiste est plus favorisé, à ce point de vue, que le grand savant. Les injures du temps ne peuvent rien contre les poèmes de Virgile, les tragédies de Racine, les sonates de Beethoven, ni les toiles de Vélasquez. La science en général, la science médicale en particulier, sont constamment menacées de l'oubli. C'est un grave doute de savoir si cet oubli, certain quant à l'effort individuel, ne peut s'étendre à l'effort collectif. N'a-t-il pas existé autrefois, dans les civilisations disparues, des sciences ou des fragments de sciences, dont nous avons perdu la notion, ou que nous commençons seulement à redécouvrir? Enfin, à côté de la mémoire individuelle, il y a la mémoire héréditaire, qui tient une grande place dans le langage, et dont l'étude commence à peine.

Léon Daudet,
de l'Académie Goncourt.

La Marine française après la guerre

Nouveaux besoins, nouvelles conceptions.

En 1914, le budget de notre marine de guerre s'élevait à cinq cent treize millions et demi, soit plus de quinze cents millions d'aujourd'hui. Et pourtant un tel budget serait désormais insuffisant à nous conserver la puissance maritime. Bon nombre de nos unités sont hors de service ou trop vieilles. Des constructions neuves seraient nécessaires. Or, le prix d'une unité de combat telle que l'Angleterre en met en chantier est de deux cents millions. En répartissant les crédits sur plusieurs années, c'est environ deux milliards que devrait atteindre le budget de notre marine de guerre. Nous serions, en outre, obligés de renforcer nos effectifs ; avec les quinze cents hommes d'équipage qu'exigent ces grands navires, nos soixante-deux mille marins d'avant-guerre ne suffiraient plus à armer nos escadres.

Après une guerre qui lui a coûté plus de quinze cent mille hommes et qui, pour de longues années encore, lui laisse une difficile situation financière, la France peut-elle accepter de pareilles charges? Pouvons-nous consacrer des sommes énormes à la construction et à l'entretien d'un matériel improductif? Pouvons-nous nous priver d'une main-d'œuvre précieuse, quand nous avons à reconstituer une partie de notre territoire? A s'en tenir aux principes qui inspirent

encore notre politique navale, il ne serait de puissance maritime qu'à ce prix. Une marine de guerre réduite pourrait, en effet, masquer notre déchéance, elle ne l'atténuerait pas. L'Angleterre et les États-Unis semblent aujourd'hui être les seules nations assez riches pour entretenir une marine de guerre puissante et capable de leur assurer la maîtrise de la mer. Force nous serait de nous abandonner à leur amitié, de confier à leur protection toutes nos affaires maritimes ; la direction nous en échapperait.

Aussi bien, l'esprit est-il naturellement conduit à se demander si les principes mêmes qui guident notre politique navale sont aussi absolus qu'on le croit généralement. N'y aurait-il pas d'autre voie de salut que de construire des cuirassés de deux cents millions? L'expérience de la guerre a-t-elle en tout point confirmé ces principes et n'a-t-elle pas, au contraire, suggéré des conceptions nouvelles? Telles sont les questions auxquelles nous essayerons de répondre dans cette étude, persuadé qu'il n'est pas impossible à la France d'avoir une marine puissante qui, au lieu d'être une charge, soit pour elle une source de prospérité.

I

UNE CONCEPTION D'AVANT-GUERRE : LE DIVORCE DES DEUX MARINES

Il est banal de vanter les bienfaits de la mer. On évoque volontiers à ce propos la splendeur des républiques italiennes, les richesses et la puissance de la Hanse et, plus tard, de l'Espagne. La mer, alors, semblait avoir des complaisances spéciales pour telle ville plutôt que pour telle autre. Elle était même singulièrement capricieuse, causant parfois la perte de ceux qu'elle venait de combler. La Méditerranée, surtout, fut d'une infidélité extrême. Elle se laissait conquérir facilement, livrait ses trésors, puis, soudain, se donnait à un nouveau maître. Les océans, plus longtemps fermés aux entreprises humaines, firent naître aussi des fortunes prodigieuses et éphémères ; mais ils s'assagirent à mesure qu'ils absorbèrent une part plus considérable de l'activité des peuples. Peu à peu, ils se sont rendus indispensables à tous.

Depuis un siècle surtout, l'importance du commerce maritime s'est accrue d'une manière inouïe. Au début de la guerre, le tonnage mondial atteignait peut-être le total formidable de trente millions de tonnes. L'apparition de la navigation à vapeur, les progrès de l'industrie, l'accroissement des populations, la mise en valeur des richesses des nouveaux continents, l'expansion du mouvement colonial sont à la fois la cause et l'effet de ce développement maritime. D'un prix de revient très faible, les transports par eau ont rendu les échanges internationaux si faciles que les produits des pays les plus éloignés sont devenus d'un usage courant dans les contrées civilisées. La mer apparaît de plus en plus comme la voie que suivront les richesses du monde.

Tant de biens ne peuvent circuler sur les routes des mers que si elles sont parfaitement sûres. Or, jamais elles ne le furent autant qu'à la veille de la guerre. Les navires de commerce étaient alors l'objet d'une extrême sollicitude de la part de la communauté humaine, tant ils étaient reconnus d'utilité générale. Pour faire respecter les trésors qu'ils transportaient, les nations s'étaient associées en un véritable ordre de chevalerie. Elles eurent même leur table ronde, en Hollande, comme on sait. Par convention unanime, le cargo, bienfaiteur de l'humanité, fut exonéré, autant que faire se peut, des risques de guerre.

Rien n'était plus logique si l'on songe à la faiblesse du navire de commerce devant la puissance des engins de destruction modernes. On l'a construit assez solide pour résister aux intempéries, mais non pour se battre. Il ne peut même pas fuir, sa vitesse étant généralement médiocre. Il est tellement encombré de marchandises qu'il lui reste bien peu de place pour loger canons et munitions. Les équipages, à cette époque, ne paraissaient pas beaucoup plus belliqueux que les marchands de la cité. Aussi sentait-on vaguement qu'un souffle pouvait anéantir tant de faiblesse et arrêter soudain le cours de ce fleuve nourricier indispensable à l'univers.

Il importait donc au plus haut degré de bien faire la police des mers et de mettre les cargos et paquebots à l'abri d'un coup de main. Ce fut le rôle de la nouvelle chevalerie. Sur mer, on en était toujours à l'ancien régime : il y avait des marchands et des gens d'armes, les boutiques et le château fort, le cargo et le cuirassé. Le divorce entre la marine de commerce et la marine de guerre était complet.

Pour en trouver l'origine, il faut remonter au début du quatorzième siècle, époque où l'artillerie fit son apparition à bord des vaisseaux. Il n'y avait eu jusqu'alors aucune différence entre un navire marchand et un navire de guerre. Tout bâtiment pouvait s'armer en course, ou recevoir l'autorisation de transporter des armes pour sa protection. Une flotte de guerre se créait le plus souvent par un simple embarquement de soldats sur la flotte de commerce. Pendant longtemps, les seuls vaisseaux destinés au combat furent ceux des pirates.

Peu à peu, le canon chassa la marchandise et une partie de la marine se spécialisa en vue de la guerre. Il n'y eut cependant pas de profondes modifications dans la technique navale ni même dans le recrutement des équipages. Tant qu'on se servit du bois pour la construction et des voiles pour la propulsion, tous les navires eurent une protection et une vitesse comparables. Toutefois, dès le seizième siècle, afin d'enlever aux bâtiments de commerce toute velléité de se défendre, on embarqua, à bord des autres, un nombre énorme, une véritable cargaison de canons.

Le divorce des deux marines fit un progrès sérieux sous Richelieu, à qui nous devons la création de notre flotte militaire. Le système fut mis au point par les deux Colbert ; et ainsi l'armée de mer, comme les autres armées du royaume, devint une armée de métier.

S'il n'y avait pas encore scission complète entre les deux matériels, un abîme venait de se creuser entre les équipages des deux flottes. La propulsion à vapeur et la construction métallique achevèrent la séparation. D'un côté, on trouvait le moyen d'augmenter notablement la vitesse des navires, mais cette vitesse se traduisait par une élévation rapide du prix des transports : elle apparut, dès lors, comme un luxe ou comme une arme. Par ailleurs, la construction métallique menait directement à cuirasser les navires de guerre, puis à augmenter la puissance de leurs canons pour percer les cuirasses. La cargaison de tels bâtiments se répartit alors entre les canons, la cuirasse, le charbon et les machines. Pendant ce temps, le cargo demeurait très semblable à lui-même et chaque jour plus faible en face de ses redoutables protecteurs.

Il restait pourtant un lien, mais combien ténu ! entre les deux marines : la flotte auxiliaire. Le développement des

relations internationales avait ouvert l'ère des transports rapides. Or, la vitesse est une qualité militaire de premier ordre et les grands paquebots la possèdent à un degré appréciable. Aussi, le cas échéant, envisageait-on leur utilisation comme croiseurs ou comme corsaires. Personne, au reste, ne se faisait d'illusions sur leur vulnérabilité et il restait entendu que leur rôle se bornerait à une surveillance lointaine des routes ou à l'arraisonnement des cargos.

Le but et le caractère fondamental de la marine marchande ont donc peu ou point varié depuis l'apparition de la flotte de guerre. Seul, le matériel a évolué, mais dans un sens unique, vers l'augmentation des transports, c'est-à-dire vers l'accroissement des tonnages. Pour comprendre le coup terrible que lui a porté la dernière campagne, il faut préciser ce que l'on attendait de l'autre marine et comment on l'avait chargée de mettre le commerce maritime à l'abri des risques de guerre.

Il serait tout à fait superflu d'exposer ici les principes directifs de l'architecture navale ou de l'organisation des forces de mer avant 1914. Nous nous bornerons à quelques indications générales.

En matière d'architecture navale, on s'est laissé souvent enchaîner par le passé. Souvent aussi, on s'est contenté de prendre des modèles dans la vie journalière : par exemple, quand il s'est agi d'appliquer la machine à vapeur à la propulsion des navires, on a tout simplement muni de roues ces derniers. C'est là un petit fait entre cent du même genre. L'imagination manquait ; la réflexion et l'étude aussi peut-être, en certains cas du moins. Lorsque l'artillerie, par l'adoption des canons rayés, fit un nouveau pas en avant et utilisa des projectiles chargés d'explosifs, la technique navale aurait dû être bouleversée. Il n'en fut rien. On se contenta d'adapter l'ancien vaisseau de ligne à une situation nouvelle.

En apparence, il subit une véritable révolution dans sa forme. On le couvrit d'une carapace d'acier. Son pont se boursoufla de casemates et ses mâts prirent figure de tours. Un cuirassé du type *Brennus* ressemblait vaguement à une forteresse maure, mais on ne pouvait, sans une bonne volonté excessive, retrouver en lui quelque chose de la frégate cuirassée la *Gloire* et par elle du vaisseau de 74. En réalité, on assistait à un simple camouflage. C'était un bateau

de même nature et qui combattait de la même façon. Au lieu de chercher sa protection dans la tactique, comme le fantassin, l'artilleur et, plus tard, l'aviateur ou le tankiste qui ont renoncé dès l'abord, et pour cause, à se rendre invulnérables, le navire attend tout d'un renforcement de sa structure : entreprise manifestement ruineuse et sans issue. Tandis que les combattants terrestres s'efforcent de devenir invisibles, la marine de guerre conserve les vieilles traditions. Elle envisage la lutte en quelque sorte à la manière antique : combat au grand jour et attaques franches, les yeux dans les yeux.

On ne doute pas un seul instant que, si deux nations maritimes viennent à se déclarer la guerre, elles confieront leur destinée à leurs escadres et que celles-ci auront hâte de se mesurer en champ clos. Chacune d'elles fera tous ses efforts pour contraindre l'autre au combat. Le commerce sur mer en sera quelque peu gêné ; mais il est bien entendu qu'on lui nuira le moins possible. L'heure de la rencontre ne tardera pas à sonner : il y aura un vainqueur et un vaincu. Naturellement, le vainqueur sera celui qui appliquera le mieux les immortels principes : être prompt et frapper fort. Le vaincu perdra tout droit au libre usage de la mer. On ne verra plus son pavillon. Son commerce maritime sera réduit à néant et, sauf par quelques forceurs de blocus, il ne sera plus ravitaillé.

Il est impossible, assure-t-on, qu'il en soit autrement. L'arme du marin, c'est le canon : les escadres se battront donc au canon. La puissance de cette arme est devenue tellement formidable que si l'on sait l'utiliser à propos, on est sûr d'anéantir son adversaire. Car c'est bien d'un anéantissement qu'il s'agit, puisque, pour refaire un cuirassé ou un grand croiseur moderne, il est besoin de plusieurs années. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que le combat sera presque uniquement soutenu par les cuirassés, énormes forteresses flottantes qu'aucun navire n'osera jamais affronter.

On parle bien un peu des torpilleurs, mais ils sont réduits aux attaques de nuit sous peine d'être coulés bien avant d'avoir pu lancer leurs torpilles. De ce fait, ils ne paraissent pas bien dangereux. Au reste, pour atteindre la ligne de bataille, ils auront à traverser un rideau d'avant-garde, de flanc-garde et d'arrière-garde : le cuirassé peut les mépriser.

Il les méprise, en effet, puisque rien ou presque rien n'est fait pour protéger ses flancs contre leurs attaques. On a

bien essayé de procédés divers : cloisonnements, filets, etc. ; mais les uns sont inefficaces et ont été reconnus tels avant qu'on ait même pu vraiment les mettre au point ; les autres ont eu pour conséquence une modification immédiate dans la construction des torpilles et sont devenus dès lors inutiles.

En fait, c'est par le torpilleur lui-même qu'on cherche à se défendre contre le torpilleur. Aussi ce type de navire se multiplia-t-il dans toutes les marines avec une rapidité inouïe. On va jusqu'à lui confier une partie de la défense des côtes, sans qu'il soit possible de discerner clairement la pensée qui préside à ce choix. L'idée dominante est que les escadrilles de torpilleurs sont la cavalerie de la mer.

On parle aussi du sous-marin. Ce navire est très lent, dit-on ; il voit mal ; il doit opérer de jour. De ce fait, obligé d'employer le périscope, il n'est plus complètement invisible et, comme il lui faudra traverser l'escorte du cuirassé avant d'agir, il aura bien des chances pour être vu et mis en fuite sans avoir pu rien faire.

On parle, enfin, de la mine sous-marine. Elle a fait son apparition sensationnelle dans la guerre russo-japonaise : on se souvient encore de la perte du *Petropawlovsk*. Mais la mine ne peut s'employer que par petits fonds et la bataille ne se déroulera pas nécessairement dans une mer aussi propice que celle du Japon. En outre, l'engin peut aisément être dragué par des navires spéciaux, par des torpilleurs et même par des bâtiments de combat.

Le cuirassé reste donc le roi indiscuté et indiscutable des batailles. C'est une noble figure. Il assume tout le poids de la lutte afin que les paisibles cargos puissent ne pas interrompre leur utile labeur. Il les garantit de la plupart des risques de guerre. Les conventions internationales feront le reste.

Voilà ce que l'on pense et d'après quelles vues on agit à la veille de la guerre. Impossible, avec de pareilles conceptions, d'imaginer que les escadres refusent le combat. Aussi déclare-t-on la chose absolument inimaginable et l'on en donne, aux conférences de l'École supérieure de la marine, cette raison décisive : l'opinion publique ne tolérerait pas un pareil refus !

Nous avons maintenant un tableau complet de la chevalerie maritime : les règles de l'ordre, dont les premiers sta-

tuts furent posés par Richelieu, ce sont les décrets constitutifs du corps des équipages de la flotte ; les obligations d'honneur sont dictées par l'opinion et les conventions internationales ; les lois de la lutte sont celles des tournois et de la boxe : frapper fort et être prompt.

Tout est beau dans la marine d'avant-guerre : la doctrine, les âmes, le matériel. Tout est d'un autre âge ; et c'est merveille de contempler cette survivance, cet épanouissement prodigieux des us et coutumes féodaux à l'aurore du vingtième siècle.

RÉSULTATS DU DIVORCE DES DEUX MARINES PENDANT LA GUERRE

Toute guerre a un but et des moyens. Le but, c'est la paix par la victoire ; les moyens sont innombrables. On fait la guerre avec une armée ou avec une marine ; d'ordinaire, avec les deux. Cette armée et cette marine ne sont elles-mêmes que des ensembles de moyens très complexes, souvent de nature différente, les uns directs, les autres lointains, quelques-uns même d'allure parfaitement pacifique. Les moyens utilisés pour vaincre, quels qu'ils soient, sont des armes. La meilleure des armes, la plus sûre, la plus puissante, c'est une bonne politique. Elle gagne la guerre comme elle gagne la paix. Elle agit dans tous les domaines. On l'a bien vu pendant la dernière campagne : lorsqu'ils eurent perdu leurs meilleures chances de s'assurer la victoire par la force, nos ennemis eurent recours à la politique. Aucune des ressources de cette arme ne leur parut négligeable et peu s'en fallut qu'elle ne rétablît leur fortune.

Ils comprirent surtout très vite que leur sort était lié à l'action qu'ils pourraient avoir sur mer sans s'y exposer au péril, mortel pour eux, des batailles rangées. Ils se trouvaient, en effet, dans une situation très spéciale. Par suite de l'entrée en lice de l'Angleterre, les Alliés disposèrent, dès août 1914, d'une puissance navale formidable. Les Allemands étaient contraints de renoncer à la lutte : il n'y a pas de Thermopyles sur mer. Nous gardions la liberté de nos communications ; nous pouvions nous ravitailler et les troupes britanniques traverser la Manche, la Méditerranée, l'océan Indien, puis débarquer tout à leur aise en France, en

Égypte ou en Thrace. Nous jouissions ainsi de tous les privilèges du vainqueur sans avoir eu à combattre.

C'était un sérieux avantage ; mais, tandis qu'une victoire après bataille aurait pu être décisive si la flotte vaincue avait été effectivement détruite, une victoire sans bataille amenait les forces de l'Entente en face d'une citadelle intacte, singulièrement difficile à investir et à forcer. Les marines de 1914, comme leurs devancières, étaient peu aptes à l'attaque des côtes et des ports : l'expédition des Dardanelles a confirmé, sur ce point, une expérience déjà très souvent vérifiée. Par ailleurs, l'investissement d'une côte quelque peu étendue n'est jamais complet et l'on pouvait prévoir que les assiégés conserveraient une certaine liberté. Ils la conservèrent en effet ; mais ce qui trompa toutes les prévisions, ce fut l'usage qu'ils en firent.

Les Allemands ne tardèrent pas à se rendre compte du parti qu'ils pourraient tirer des sous-marins pour leur action navale et nous touchons ici à la crise qui bouleversa toutes les conceptions maritimes.

Cette crise s'annonça dès le 20 octobre 1914, date à laquelle, par l'arraisonnement d'un navire de commerce, les sous-marins de nos ennemis entrèrent en lice. Du premier coup, et parce qu'ils suivaient la grande loi d'invisibilité qui s'impose à tout combattant dans les guerres modernes, leurs succès furent éclatants. Le gros des forces alliées, pratiquement réduit à monter la garde, était incapable de protéger les flottes de commerce contre l'arme nouvelle : les pertes devinrent donc promptement énormes. Elles se chiffrent par dizaines de milliards. L'Angleterre vit sombrer dans la lutte la moitié de son tonnage commercial. Il faut, par suite, reconnaître que le rôle de la marine allemande ne fut pas mince et il est peu probable que, à l'avenir, on traite les corsaires en ennemis sans importance, quelque forme qu'ils revêtent.

Jamais ils n'avaient eu pareil rôle. Si, au dix-huitième siècle, ils avaient réussi à entraver sérieusement les transports maritimes, ils avaient été bien loin d'obtenir des résultats aussi considérables et, surtout, de nécessiter un déploiement de moyens adverses comparable à celui qu'on a vu pendant la dernière guerre. Il y a un siècle, leur mission était beaucoup moins complexe : ils utilisaient les mêmes armes et avaient en somme les mêmes qualités que ceux

qui leur donnaient la chasse. Tout autre était le problème qui se posait aux Allemands.

Pour agir sur nos lignes de communication, il fallait que leurs corsaires franchissent le barrage par lequel nous bloquions leurs côtes ; puis, qu'ils se dispersent à la recherche des navires de commerce. Cela fait, ils devaient encore, dans bien des cas, échapper aux patrouilleurs et aux convoyeurs qui surveillaient plus immédiatement les routes. Jadis, des difficultés semblables pouvaient être surmontées par des navires rapides ; mais, de nos jours, la vitesse ne suffit plus. Les croiseurs légers, les paquebots armés en course n'ont donné de résultats aux Allemands que dans les mers lointaines. Il en fut de même des *Mœven*, *Seidler*, *Wolf* et *Greife* qui, par camouflage, réussirent à franchir les lignes et à tenir un certain temps la mer. La première solution satisfaisante fut offerte par la navigation sous-marine.

Les sous-marins avaient d'ailleurs un autre but. Ils pouvaient, le cas échéant, attaquer les plus grands bâtiments de guerre par leur point faible, la partie immergée de leur coque. Les navires construits avant 1914 étaient sans défense de ce côté. Il en résulta que les escadres ne tardèrent pas à s'enfermer dans les ports et n'en sortirent plus qu'avec d'extrêmes précautions.

Elles n'en continuèrent pas moins à se préparer au combat avec acharnement. Elles restaient ainsi dans leur rôle : c'était un privilège qu'elles seules possédaient encore. Comme on l'a très justement remarqué, chacun, en dehors d'elles, faisait ce à quoi il n'était pas destiné : les torpilleurs devinrent patrouilleurs ; les chalutiers aussi ; les uns et les autres assurèrent le service des convois ; les navires de commerce de tout type s'armèrent de plus en plus et firent la guerre alors que rien ne les y avait préparés. C'est ainsi que, après six siècles de divorce, les deux marines se trouvèrent réunies par d'impérieuses nécessités.

Tel est bien le grand fait qui domine tout. On ne l'avait pas prévu : il fallut donc improviser ; mais comme toute improvisation n'est pas nécessairement brillante, l'ennemi opéra de vrais ravages dans le commerce maritime des Alliés. Qu'on n'oublie pas les neuf millions de tonnes perdues par l'Angleterre du 4 août 1914 au 11 novembre 1918 et les huit cent cinquante mille tonnes coulées dans le seul

mois d'avril 1917 ! Heureusement, les ressources abondaient et, au moment où la crise atteignait son point culminant, les États-Unis jetèrent les leurs dans la balance. On put se tirer d'affaire. En sera-t-il de même la prochaine fois si l'on suit, pendant la paix, les mêmes errements? Bien hardi qui oserait nous le promettre et bien imprudent qui se fierait à cette prophétie !

LE DIVORCE DES DEUX MARINES ET L'APRÈS-GUERRE

Nos escadres cuirassées ont donc pu rendre possible le blocus de l'Allemagne ; elles ne nous ont pas donné une maîtrise suffisante de la mer. Nous venons de voir comment les navires de commerce n'ont pas tardé à être poursuivis par des corsaires d'un type inconnu jusqu'alors. Peu à peu, et pour faire face au danger, on embarqua à leur bord des armes et du personnel capable de s'en servir. Ils furent soumis à une discipline rigoureuse, durent naviguer suivant des règles précises, obéir aux signaux, avoir des moyens de se faire reconnaître. Ils eurent une tactique à suivre en cas de rencontre avec l'ennemi. Ils relevèrent de l'autorité militaire. A part leur coque, que leur restait-il de civil?

Les voici démobilisés. Vont-ils reprendre leur vie de jadis? N'y aura-t-il rien de changé pour eux? La terrible crise qu'ils ont traversée aura-t-elle été purement passagère? Est-il inutile d'en prévoir le retour pour un temps plus ou moins éloigné?

Évidemment, les cargos, les chalutiers de toute forme, les paquebots qui ont transporté nos troupes, nos canons, nos munitions, nos vivres ou chassé le sous-marin, n'ont plus rien à faire dans nos armées navales. Ils n'y sont plus, au reste, et le divorce de jadis recommence. Les deux marines, un instant unies, se séparent de nouveau. Il ne saurait en être autrement.

De la guerre, cependant, en ce qui concerne la flotte commerciale, il faut retenir deux faits :

Tout d'abord, si les équipages marchands avaient eu un certain entraînement militaire et quelques notions précises sur leur rôle en campagne, bien des désastres auraient été évités. En second lieu, s'ils avaient été capables d'utiliser eux-mêmes des armes embarquées à leur bord, tout le per-

sonnel qui leur fut adjoint pour s'en servir aurait pu être employé ailleurs. Ils ont fait preuve d'un allant et d'une bravoure indiscutables, mais on a l'impression que leurs belles qualités n'ont pas été mises à profit autant qu'elles le méritaient.

En entraînant, dès le temps de paix, les marins du commerce à leur rôle militaire du temps de guerre et en prévoyant un armement spécial destiné à leurs navires, on réduirait certainement les risques courus par le trafic maritime au cours des hostilités. Mais un cargo, du fait de sa construction, sera toujours une proie facile.

Si les coques commerciales et les coques militaires doivent nécessairement rester aussi dissemblables qu'elles le sont, il faut se résigner aux conséquences de cette nécessité et s'attendre à de très lourdes pertes dès qu'un conflit armé se produira. Le seul moyen de n'en pas trop souffrir, c'est d'avoir une réserve considérable et de développer notre commerce maritime le plus que nous pourrons. Le pays y trouvera certainement son avantage pendant la paix et voilà le bon côté de la méthode ; il n'en est pas moins vrai qu'elle demeure désastreuse pour le temps de guerre.

A cela, on peut objecter que, si la marine de guerre était ce qu'elle devrait être, les risques courus par l'autre marine seraient bien réduits, voire même annulés. Sans doute ; mais tout le problème est précisément de donner à nos escadres les qualités indispensables à la mission qu'elles ont à remplir. Cette mise au point, que réclament les partisans du retour aux errements d'avant-guerre, est-elle possible pour nous? Telle est la question.

On peut discuter à l'infini sur ce sujet, car les multiples solutions qui se présentent se valent à peu près toutes, à défaut d'expériences concluantes. En ne retenant que celles qui sont le plus souvent proposées, voici à quoi nous en arriverions :

1° Une armée navale devrait comprendre, en premier lieu, des escadres de grands navires, protégés, non plus seulement contre le canon, mais contre la torpille, la mine et les bombes. Cela nous donne à penser déjà que les cuirassés grandiront dans des proportions considérables. On est encore confirmé dans cette manière de voir si l'on considère que la vitesse et le rayon d'action iront aussi en croissant.

Protection des parties sous-marines du navire ; accroisse-

ment de la vitesse, du rayon d'action, de l'armement, tout semble donc concourir à l'augmentation du tonnage des grosses unités. Aussi entend-on parler, en Angleterre et aux États-Unis, de navires de 40 000 tonnes et même de 60 000. Il est bien difficile de dire où l'on s'arrêtera dans cette voie ;

2° Le deuxième élément constitutif d'une armée navale issue des conceptions d'avant-guerre serait vraisemblablement le sous-marin. Par suite des progrès réalisés, celui-ci remplacerait le torpilleur ; et rien n'empêche de prévoir qu'il remplacerait un jour le croiseur. Là encore on irait vers les forts tonnages ;

3° Cela rendrait indispensable la recherche du contre-sous-marin et sa construction en bon nombre : petit croiseur ou grand chasseur canonnier, il formerait le troisième élément d'une flotte ;

4° Le quatrième serait constitué par des croiseurs très rapides, de plus en plus rapides même, et chargés d'éclairer les escadres. Ce besoin de vitesse d'abord, la nécessité d'opérer très loin ensuite, amèneraient sans doute à augmenter indéfiniment le tonnage.

A ces quatre constatations, ajoutons celles que nous avons faites auparavant, et nous aurons tout ce qu'il faut pour savoir où nous mène le divorce des deux marines si l'on ne fait rien pour qu'il cesse.

Où va-t-on en suivant la voie ancienne?

On va d'abord vers l'entraînement des réserves, entraînement qui a pour but de rendre moins effective la séparation entre le personnel des bâtiments de commerce et celui des bâtiments militaires : c'est une chose excellente et qu'il faut retenir.

On va vers l'expansion du commerce maritime, excellente aussi ; mais on n'y va que pour pouvoir perdre, en temps de guerre, sans être réduit à la misère et à la famine, un nombre énorme de bateaux : quel non-sens ! Cette expansion, au reste, ne peut pas se produire à volonté : un Richelieu même n'a pas réussi à l'obtenir selon ses vœux. De plus, elle n'est pas illimitée : or, rien ne permet d'affirmer que le pourcentage des pertes ne doive pas dépasser à l'avenir le maximum que nous lui avons vu atteindre.

On va vers le développement de la marine de guerre : or, ce développement est ruineux, quel qu'il soit ; les cuirassés

coûtent actuellement deux cents millions et plus. Les grands croiseurs atteignent des prix comparables. Des sous-marins de fort tonnage absorberaient autant d'argent que les croiseurs d'avant-guerre. Les petits bâtiments destinés aux patrouilles, au convoyage, à la chasse et au blocus sont moins dispendieux, mais il faudra les multiplier dans des proportions énormes, si l'on veut que leur action soit efficace.

Ce n'est pas tout. Ce matériel militaire est long à construire et à mettre au point. Il consomme une quantité formidable de combustible, même quand il ne s'agit que de simples exercices. Son utilisation est onéreuse comme sa construction, souvent davantage. Encore avons-nous fait abstraction du personnel qu'il absorbe et qui est considérable, quinze cents hommes et plus par grand cuirassé. Ce personnel comprend une proportion de plus en plus forte de spécialistes : si l'on veut les attirer et les retenir au service, il faudra les payer au même taux que les ouvriers des usines et le pays sera privé, pour sa production industrielle, d'une main-d'œuvre particulièrement précieuse.

Enfin, et c'est sur ce point qu'il faut insister en terminant, presque tout le matériel flottant est périmé au bout d'un temps très court. Un progrès, même faible, dans la vitesse ou dans l'armement, suffit pour déclasser un cuirassé de plusieurs centaines de millions. Or, les progrès de ce genre ont été fréquents jusqu'ici et rien ne permet de supposer qu'il n'en sera pas de même longtemps encore. C'est ainsi que, en 1914, la France possédait à peine deux ou trois unités du dernier type, de première ligne, comme on disait. Plus de la moitié de son armée navale était hors d'état de se présenter utilement sur un champ de bataille, tant par suite de la vitesse insuffisante de ses unités que de leur armement suranné. Ce poids mort absorbait néanmoins une bonne partie du personnel et des crédits.

Voilà où nous mènent le divorce des deux marines et les conceptions qui l'ont imposé : c'est la ruine ou la servitude, l'une et l'autre probablement. Il faut donc trouver autre chose. Voyons de quel côté il convient de chercher pour y parvenir.

II

DE LA PROTECTION DU COMMERCE MARITIME CONTRE LES RISQUES DE GUERRE

Les résultats obtenus par les Allemands au cours de leurs opérations de guerre commerciale par l'emploi du sous-marin surprirent tous les Alliés. Au début des hostilités, les gens qui signalèrent l'apparition de ces bâtiments dans la Manche furent traités de visionnaires. Plus tard, lorsqu'un cuirassé français affirma avoir vu un périscope à l'entrée des Dardanelles, les Anglais ne tinrent aucun compte de l'avertissement et ne tardèrent pas à s'en repentir. Une telle incrédulité ralentit l'organisation de notre défense et nos ennemis en profitèrent largement. Ce n'est qu'en 1918, que le danger put être enrayé et seulement en partie. Encore les causes principales de son atténuation furent-elles peut-être indépendantes de notre volonté.

L'Allemagne avait une peine de plus en plus grande à recruter des équipages pour remplir des missions de plus en plus périlleuses. La marine ennemie, à mesure que la victoire s'éloignait, se démoralisait davantage. De notre côté, nous profitions de l'expérience acquise. Les navires de commerce étaient mieux armés, mieux entraînés, mieux escortés. Les moyens de chasser le sous-marin s'étaient multipliés et perfectionnés. L'ennemi devenait plus circonspect.

On arriva, en somme, à créer un rideau protecteur entre l'ennemi et le navire de commerce. Ce rideau répondait à un état de choses momentané. Si les circonstances viennent à changer, on peut se retrouver brutalement dans les conditions initiales. Rien n'est définitif dans le temps et il faut s'attendre à des transformations incessantes qui pourront tout remettre en question un jour ou l'autre. Jadis, le rideau était formé par les escadres de haut bord qui tenaient la mer. Au canon, on opposait le canon. Pendant de longues années, cette formule fut jugée efficace. La guerre de Sécession aurait cependant dû ouvrir bien des yeux. Aussi n'est-il pas sans intérêt de jeter aujourd'hui un regard sur cette lutte.

Elle présente, en très petit, beaucoup d'analogies avec la

dernière campagne. La situation des Sudistes fait songer à celle des Allemands ; la stratégie des États du Nord, obligés de bloquer leurs adversaires par mer, rappelle visiblement celle des Alliés ; mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est que sous l'empire des mêmes nécessités, Allemands et Sudistes, à cinquante-cinq ans d'intervalle, ont eu recours aux mêmes moyens, la torpille et le sous-marin. Pour leur coup d'essai, ces deux armes obtinrent des succès complets. Il suffit de rappeler la perte des frégates *Housatonic* et *Minnesota* et des cuirassés *New-Iron-Side* et *Albemarle*. Si l'on veut bien remarquer que ces deux derniers navires étaient, avec le *Merrimac* et le *Monitor*, les premiers de l'espèce à porter cuirasse, on s'étonnera que la torpille n'ait pas dès lors attiré davantage l'attention.

Dès son apparition, et sous sa forme embryonnaire, le cuirassé trouvait donc devant lui un adversaire singulièrement puissant contre lequel il était sans défense. La leçon ne porta pas. Un demi-siècle plus tard, le navire de combat était tout aussi désarmé contre le sous-marin.

Il faut avoir bien soin, d'ailleurs, de distinguer entre le rôle de la torpille et celui du sous-marin. On a peut-être tendance à les confondre. Or, il y a entre eux la même différence qu'entre le canon et l'obus. Le danger vient bien plus du projectile que de l'appareil de lancement. Comme le torpilleur, le croiseur, le cuirassé ou tout autre navire, le sous-marin peut être un porte-torpille. Actuellement, il semble s'adapter mieux que tout autre à ce rôle ; mais si jamais on arrivait à annihiler son action, le problème ne serait pas résolu pour cela. On ne renoncerait pas forcément à employer la torpille. On chercherait un autre instrument pour utiliser ce terrible projectile et, certainement, on le trouverait. Tout ce qu'on aurait fait auparavant pour conjurer le danger serait par suite non avenu.

Le problème qui se pose est donc bien plus celui de la torpille que celui du sous-marin. Or, comme on l'a déjà fait remarquer, la torpille, la bombe et la mine sont des armes très semblables. La torpille est lancée et chemine entre deux eaux avant d'atteindre une coque. La bombe effectue, en plus, un parcours aérien. Quant à la mine, c'est le navire qui se lance sur elle. Le résultat, dans les trois cas, est le même : l'explosion d'une certaine quantité d'explosif dans les fonds d'un bâtiment.

C'est contre ce risque uniforme qu'il importe de protéger les navires de commerce. Demander aux marines de guerre de remplir ce rôle paraît difficile. *A priori*, on peut dire que c'est tout au moins recourir à une méthode très indirecte et très hasardeuse. Les grandes escadres, au prix d'une victoire, pourront obtenir la maîtrise de la mer malgré les escadres adverses : cette maîtrise n'en est pas moins sujette à caution, puisqu'elle ne s'étend, en somme, que sur une zone très limitée. Les forces navales ne seront jamais assez nombreuses pour agir partout où le commerce aura besoin d'elles. D'ailleurs, leur puissance est limitée dans tous les sens : elle n'assure donc qu'une sécurité toute relative, là même où elle peut le mieux se faire sentir.

Il ne faut pas perdre de vue, cependant, que l'unique objet des marines de guerre est de permettre les communications par mer. Si elles ne suffisent plus à cette tâche, elles sont mal composées et périmées. Elles deviennent un luxe ruineux et inutile. Jusqu'à présent, on consentait à immobiliser en temps de paix des capitaux énormes pour ce matériel essentiellement improductif, exactement comme on sacrifie, dans une entreprise industrielle, une certaine somme pour assurer l'usine contre l'incendie et le personnel contre les accidents. Les armées navales représentaient la prime d'assurance des transports maritimes pour les éventualités du temps de guerre. Cette prime a fort peu rendu pendant la dernière campagne et il semble qu'elle doive rendre de moins en moins avec le perfectionnement de la technique. Il ne s'agit plus seulement, en effet, de maîtrise de la mer, mais de maîtrise du domaine sous-marin et de maîtrise de l'air, car aéronefs et sous-marins, comme les navires de surface, peuvent s'attaquer aux transports.

Si les armes se perfectionnent, il n'en est pas de même de ce qu'elles menacent. Le navire de commerce, qu'il s'appelle cargo ou paquebot, reste toujours aussi faible, toujours sans défense contre des attaques de plus en plus redoutables. Tel est, semble-t-il, le vice des raisonnements d'avant-guerre en matière de politique navale : tous les progrès réalisés en vue de l'offensive ou de la défensive tendent finalement à écraser ce qu'il s'agit de protéger. C'est le pavé de l'ours.

Aussi, pendant la guerre, en est-on arrivé à préconiser l'inqualifiable système d'assurance dont nous avons fait la critique. A la méthode qui consiste à détruire vite et beau-

coup, on a opposé celle qui consiste à construire plus vite et davantage. On a fait ainsi des prodiges pour alimenter le jeu de massacre, mais si le véhicule pouvait, tant bien que mal, se remplacer dans les délais imposés, on ne pouvait récupérer de la même manière ni le personnel disparu ni les cargaisons coulées. Par ce procédé insensé, on a gravement entamé la richesse mondiale. La valeur des tonnes de produits ainsi sacrifiées représente un immense capital. Si on l'avait délibérément consacré à mettre les transports en état de défense, peut-être, tout compte fait, aurait-on moins perdu.

On savait que 25 pour 100 environ du tonnage mis en chantier était condamné à disparaître : n'aurait-il pas mieux valu diminuer d'autant la capacité de transport de chaque unité et lui donner à ce prix une protection suffisante contre les risques de guerre? Le problème, ainsi posé, admet bien des solutions. L'Allemagne en a réalisé une avec ses sous-marins commerciaux. L'idée est certainement très intéressante et l'on aurait tort de la mépriser. Mise au point après une étude sérieuse, elle donnerait sans doute des résultats intéressants. Il est difficile d'en tenter la critique à défaut d'expériences suffisantes. Tout ce qu'on peut dire pour l'instant, c'est que la capacité commerciale d'un sous-marin est encore trop faible pour être d'un rendement convenable en temps de paix.

La prime d'assurance est ici trop forte. Rien ne prouve qu'elle ne puisse être ramenée à un taux acceptable ; mais il y a bien d'autres objections. La navigation sous-marine est loin d'être exempte de tout risque. Il est même à prévoir qu'elle sera de plus en plus dangereuse en temps de guerre. Il faudra toujours compter avec les mines, les chasseurs munis de postes d'écoute sous-marins et les surprises de tout genre. On ne peut pas naviguer indéfiniment en plongée ; c'est même l'exception. Le cargo sous-marin courra donc une partie des risques du bâtiment de surface. Là encore, il faut attendre pour se prononcer, en observant toutefois qu'un cargo sous-marin sera toujours une proie moins facile qu'un cargo de surface.

Une autre solution a été tentée par les Allemands, lorsqu'ils envoyèrent, en 1917, un de leurs zeppelins de Hongrie ravitailler en armes leur colonie de l'Est-Africain. Le dirigeable avait atteint Khartoum lorsqu'il apprit par T. S. F.

la reddition des troupes qu'il devait secourir. Il revint à son port d'attache après avoir parcouru plus de 7 000 kilomètres. Depuis cette première tentative, la navigation aérienne a fait d'énormes progrès : il y a de ce côté de larges perspectives d'avenir ; mais la capacité commerciale des appareils aériens est très faible et elle le restera, toutes choses égales d'ailleurs, en comparaison de celle des navires de surface et même des sous-marins.

On peut, toutefois, augmenter cette capacité d'une manière appréciable en multipliant soit le nombre des aéronefs, soit celui des voyages.

Autrement intéressante que ces deux solutions paraît celle qui est préconisée par M. Leparmentier. Elle consiste à assurer, autant que possible, l'insubmersibilité des navires de surface. On sacrifie dans ce but une partie du tonnage, 25 pour 100 environ, semble-t-il. Ce taux est tout à fait remarquable et il serait très intéressant de savoir combien il faut d'obus, de torpilles, de bombes ou de mines, c'est-à-dire, en somme, la quantité d'explosif nécessaire pour faire sombrer un navire de ce type, ou, du moins, d'en connaître le rapport au nombre de tonnes de marchandises transportées.

Le principe de ces nouveaux navires, dont deux unités, le *Cauchy* et le *Lagrange*, ont été lancées déjà, consiste à jumeler deux coques cylindriques. Du fait que les couples sont circulaires, l'ossature générale est considérablement renforcée. De plus, les cloisons transversales, formées de disques pleins, ont des surfaces moindres et sont mieux tenues que celles des bâtiments actuels. Leur résistance en est notablement augmentée. Elles sont d'ailleurs très rapprochées et l'effet d'une explosion a plus de chances d'être rapidement limité. Enfin, les deux coques forment, dans la partie médiane de ces bâtiments, une cloison longitudinale très solide. La partie vide, comprise entre elles et qui ne peut être utilisée commercialement, crée un supplément de volume et de poussée verticale qui diminue d'autant le tirant d'eau. Dans le cas particulier de la torpille, l'explosion, devant se produire à une profondeur moindre, sera, par suite, moins puissante. Il faut retenir aussi que ce type de cargo est d'une construction très simple, ce qui est infiniment précieux, non seulement en temps de paix mais aussi en temps de guerre. Il se prête, en outre, à des utilisations multiples, sa forme lui permettant de transporter des ma-

tières en vrac. Enfin, grâce à son faible tirant d'eau, il peut naviguer en eau peu profonde.

Tant de qualités méritent bien d'attirer l'attention. Avec les navires Leparmentier, avec tous ceux qui sont nés ou naîtront du désir d'assurer l'insubmersibilité du matériel flottant, on sort des chemins battus, on s'affranchit de lourdes traditions, on regarde en avant et non vers un passé qui menace ruine. On aurait tort de mépriser de semblables initiatives. Elles sont parmi les plus belles qu'ait vu éclore a guerre.

Il leur faudra peut-être, comme à la plupart des idées simples, bien des années pour s'imposer ; mais, comme toutes celles qui s'appuient solidement sur la raison, un jour ou l'autre elles entreront dans les mœurs.

En résumé, ce qu'il faut retenir, c'est la nécessité de soustraire les transports aux risques de la guerre. Les marines militaires ne suffisent plus à ce rôle. Il faut faciliter leur tâche en renonçant à construire des coques qui ont tout à craindre et dont la fragilité constitue un danger de plus en plus grand à mesure que progresse la science des armes.

DU NAVIRE-TYPE ET DE LA FLOTTE-TYPE

En préparant dès leur mise en chantier des navires de commerce à l'épreuve des risques de guerre, on allège grandement la tâche des marines militaires. Vraisemblablement, on fait plus encore : on touche au principe même de ces dernières et l'on va à une revision complète de leur organisation.

Nous avons vu que leur appareil était, en lui-même, suranné et que l'apparition de leur lourde chevalerie était assez inattendue sur les champs de bataille du vingtième siècle. Nous avons essayé de montrer comment, à la fin du dix-huitième, les flottes de combat n'avaient pas suivi l'évolution, la révolution plutôt, des armées, lorsque ces dernières étaient revenues au principe de la conscription. Il faut chercher la raison de cette stagnation dans la nature du matériel flottant. Le milieu pour lequel il est fait lui impose une forme particulière. Cette forme constitue, en quelque sorte, un canevas sur lequel on brode facilement, mais dont il est très difficile de modifier la trame si l'on n'y est pas contraint par une nécessité absolue. La guerre a fait surgir trop brutalement cette nécessité pour qu'on ait eu le

temps de se retourner. Il a fallu utiliser le matériel qu'on avait, ou du moins, ce qu'on pouvait en utiliser. La crise passée, on se retrouve, comme auparavant, en présence des exigences de la navigation et des besoins de la vie en mer et l'on ne songe plus qu'à y faire face. La mer pose un problème assez ardu à résoudre ; la guerre, un problème ardu encore, mais très différent. La guerre finie, la vie en mer continue ; elle absorbe l'activité humaine et l'on reprend la broderie du temps passé sur la même trame. Aveuglement trop naturel, mais contre lequel il importe de réagir. Si nous nous y abandonnons, notre rôle sur mer est terminé. Or, notre existence nationale dépend de ce rôle ; c'est une vérité indiscutable. Il vaut donc la peine de faire un effort pour ouvrir les yeux.

Les armées de terre ont eu leur révolution : pourquoi les armées de mer n'auraient elles pas la leur? Cela n'est pas sans précédent. Après Trafalgar, la France cessait d'exister en tant que puissance maritime et la domination anglaise sur les mers semblait établie à jamais. Un demi-siècle, cependant, s'était à peine écoulé, que l'apparition de la marine à vapeur et la transformation de l'artillerie due à l'invention du canon rayé, qui permit de substituer l'obus au boulet, remettaient en question toute suprématie maritime. Ce fut notre pays qui, en grande partie, mena le mouvement. Grâce aux efforts de Dupuy de Lôme, créateur de notre flotte cuirassée, notre marine put reprendre son rang, le second, presque le premier.

La flotte peut encore connaître de semblables variations ; mais ce n'est pas en modifiant le dessin de la broderie, en adaptant vaille que vaille nos bâtiments à ce que l'on connaît des nécessités de la guerre qu'on arrivera à restaurer notre puissance maritime. C'est en recherchant une trame meilleure ; c'est en donnant au matériel les qualités qu'il lui faut avoir pour être militaire. Pas plus qu'on ne peut à l'avance se faire une idée juste et complète de tous les besoins de la guerre, on ne saurait énumérer ces qualités ; mais il y a des lois très générales, des principes que le temps met peu à peu en évidence. Il importe de ne jamais les perdre de vue, sinon on fait œuvre d'architecte et non de soldat.

Citons quelques exemples. La surprise, sur un champ de bataille, a toujours passé pour le facteur essentiel de la victoire. Cependant, les théories maritimes d'avant-guerre

paraissent la négliger presque complètement. On semble la considérer comme un effet du hasard, que l'habileté du chef utilise mais ne fait pas naître. Rien de plus stérile qu'une pareille conception. Pendant de longs mois, bien des gens ont cru que des armées accrochées l'une à l'autre ne pourraient jamais se surprendre. Les événements leur ont prouvé le contraire. Ce qui est vrai sur terre l'est également sur mer. Il y aurait certainement, pour les marins, un profit énorme à tirer de l'expérience faite par la troupe. Quoi qu'il en soit, le facteur surprise existe sur mer ; il faut en user largement et le matériel doit s'y prêter.

Il y a du reste bien des manières de s'en ménager l'avantage. Des bâtiments qui peuvent se rendre invisibles en s'immergeant sont excellents pour cela. Il ne faut donc pas s'étonner si un amiral anglais écrit que, désormais, tous les vaisseaux de guerre devraient être submersibles. C'est vrai, si cette qualité peut s'associer avec d'autres, non moins indispensables pour vaincre.

On peut encore obtenir la surprise sur le champ de bataille en préparant, en quelque sorte, le terrain. On connaît l'emploi des appareils fumigènes en mer et l'usage qu'en firent les Allemands pendant la bataille du Jutland pour se dérober aux Anglais. Il se pourrait bien qu'une telle méthode se généralisât. On reverra peut-être des scènes d'abordage au sein des brumes artificielles, comme on a revu les corps à corps d'infanterie.

La nuit se prête également aux attaques imprévues. Une flotte bien renseignée sur les mouvements de son adversaire pourra profiter largement de l'obscurité. Combien d'attaques, sur le front, ont eu lieu avant que le jour parût ou même en pleine nuit ! Combien d'autres se sont abritées derrière un écran de fumée ou de gaz asphyxiant ! D'autres encore ont été précédées de travaux souterrains. Autant d'exemples décelant un besoin de plus en plus grand de se rendre invisible, soit pour surprendre, soit pour n'être pas atteint.

La guerre sur terre ne nous enseigne pas seulement l'efficacité de la surprise ; elle nous apprend aussi que, seules, la volonté et l'intelligence gagnent les batailles. Pendant longtemps, on a pu croire la guerre de mouvement à jamais disparue. On avait une certaine tendance à faire fi des principes traditionnels, des manœuvres des grands capitaines,

des entreprises audacieuses. La guerre semblait devenir une chose mathématique, dont le résultat se calculait d'après le nombre de canons au mètre courant ou la densité des gerbes de projectiles déversées sur l'ennemi. Les vieux règlements qui parlaient des facteurs moraux semblaient singulièrement désuets, au moins pour le monde des spectateurs. Puis, soudain, le 21 mars 1918, la guerre de mouvement recommença et l'on dut s'incliner très bas devant les leçons du passé.

On aurait tort de croire que ces divers aspects de la guerre ne furent que jeux du hasard. Ce sont les variations de l'état des troupes, du commandement, de l'armement qui les ont successivement engendrés. A un matériel déterminé, correspond un mode de défense. Tant que ce mode de défense n'est pas à la disposition de l'adversaire, celui-ci subit notre volonté. Le possède-t-il? nous ne pourrons plus grand'chose tant que nous n'aurons pas remplacé nos armes, devenues inefficaces, par de plus puissantes ou de mieux adaptées à leur fonction. Autrement dit, il ne faut pas que le commandement puisse être enchaîné par une question de matériel. Le matériel doit pouvoir être transformé et multiplié à volonté. Il faut qu'il puisse être construit, détruit ou abandonné, puis reconstruit très rapidement. Il y a là une loi que l'on pourrait appeler loi d'instabilité du matériel de guerre.

Or, une escadre cuirassée est une chose parfaitement stable. Il est fort difficile de la transformer et plus difficile encore de la multiplier ou de la reconstruire. Aurait-on jamais fini la guerre sur terre s'il avait fallu se battre avec des engins nécessitant deux ou trois ans de construction et absorbant une telle quantité de matières premières qu'on n'eût pu en construire qu'un très petit nombre? Concluons qu'une flotte de gros navires n'est pas une flotte militaire. Elle ne se prête pas au progrès : or, la loi de la guerre est une loi de progrès incessant.

Dans un autre ordre d'idées, la zone de combat, sur terre, a été de plus en plus profonde et de plus en plus étendue. La portée des canons a crû d'une manière constante. Ce qui fut l'exception, comme les tirs sur Paris à plus de cent kilomètres, pourrait bien devenir la règle. Le canon même ne suffit plus, si loin qu'il porte : l'aviation de bombardement est née du besoin que l'on a d'agir jusqu'au cœur du territoire ennemi. Elle constitue un prolongement de l'artillerie à longue portée. En ce sens, l'avion n'est qu'un canon

d'une espèce nouvelle et qui marque un progrès considérable, car la puissance d'une escadrille aérienne est beaucoup moins limitée que celle d'une batterie. De même, un bâtiment porte-avions peut étendre son action sur des zones autrement vastes que celles qui peuvent être dominées par n'importe quel navire de surface. C'est pourquoi un amiral anglais a pu voir dans cette catégorie de vaisseaux celle qui devrait fournir à l'avenir tous les navires de combat. Avoir une zone d'action presque indéfinie est une qualité militaire : si le porte-avions, à cette qualité, en joint d'autres, non moins indispensables pour vaincre, la thèse soutenue par ce grand chef est bien fondée.

Nous avons jusqu'ici médité sur les qualités indispensables au matériel offensif. On pourrait procéder d'une manière analogue pour le matériel défensif, la cuirasse par exemple, en se reportant à ce qui s'est passé à terre.

Une tranchée est une protection excellente parce que l'on peut la creuser rapidement, lui donner telle forme qu'on veut, la modifier suivant les besoins et l'abandonner aisément pour aller de l'avant comme pour battre en retraite. Au contraire, une plaque d'acier boulonnée sur le flanc d'un navire est pratiquement inamovible et indéformable. Le bâtiment qui n'en possède pas ne peut se cuirasser s'il vient à être attaqué. La cuirasse, telle qu'on la conçoit, est donc un moyen de protection inférieur. Un rideau de fumée, la vitesse, une certaine technique de construction, lui sont certainement préférables dans bien des cas. Il faudrait s'appliquer à donner à la cuirasse le caractère éphémère que possède la tranchée. Si, par exemple, on trouvait le moyen de protéger rapidement les flancs d'un navire à la mobilisation, on aurait fait œuvre plus utile qu'en réalisant des plaques de blindage de plus en plus épaisses et dures. Il serait à souhaiter que de tels dispositifs fussent prévus dès l'établissement des plans d'une construction neuve.

Si l'on examine le matériel existant, il apparaît, dès lors, qu'un sous-marin, un avion, un dirigeable, sont protégés d'une manière plus logique qu'un cuirassé ; et il est tout naturel qu'ils aient de chauds partisans.

Tout cela montre combien il est difficile, dangereux même, de prophétiser quel sera le navire de combat de demain. Sera-ce le dreadnought agrandi deux ou trois fois, ou, au contraire, le petit cuirassé très manœuvrant et reproduit

à un très grand nombre d'exemplaires? Sera-ce un grand sous-marin puissamment armé de torpilles, de grenades, de mines et de canons ; ou un vaisseau porte-avions? Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il y aurait erreur à opter pour un de ces bâtiments à l'exclusion des autres.

Qu'est-ce donc qu'un navire de combat? On l'a défini excellemment : « Un navire qui possède des armes suffisantes pour réduire ses adversaires et les qualités nécessaires pour utiliser ces armes. » On ne s'engage pas trop en disant qu'un tel navire n'existe pas, du moins dans les escadres modernes. Nos cuirassés, par suite des dangers sous-marins, sont fort en peine d'utiliser leur armement. Ils le pourraient encore moins s'ils devaient normalement compter avec des bombardements aériens sérieux.

Ce n'est pas tout. Avant la guerre, on discutait volontiers le problème du cuirassé et du torpilleur. Nous avons dit brièvement pourquoi le premier ne craignait pas beaucoup le second. Cependant, dès 1909, quelqu'un eut la vision prophétique de sa faillite et précisa même de quelle manière elle se produirait. Il fallait, disait-il, attendre « l'apparition d'un navire armé de torpilles, insensible lui-même à l'action des torpilles, suffisamment protégé contre le canon pour pouvoir s'approcher du cuirassé sans être arrêté et doué par-dessus tout d'une vitesse supérieure ». Ce navire idéal, nous avons assisté à sa genèse. Il est, du reste, comme cela arrive presque toujours, passé par un stade intermédiaire avant d'arriver à un haut degré de perfection, théoriquement du moins. Le sous-marin a été sa première forme ; il ne lui manquait que d'être « doué d'une vitesse supérieure ». L'avion en sera demain la réalisation parfaite.

Le cuirassé n'est donc plus le navire de combat. Par quoi le remplacer? Le débat sur ce point s'ouvre de nouveau ; mais quel en sera l'aboutissement? Peut-il même exister un navire de combat type? C'est bien douteux. On a peine à concevoir, par exemple, qu'un bâtiment puisse jamais aller imposer la bataille à des adversaires calfeutrés dans des rades solidement défendues. Avoir à le faire est pourtant une éventualité qui peut fort bien se présenter : la dernière guerre en fournit une preuve suffisante. On sait, par ailleurs, combien le matériel flottant est handicapé quand on le met en présence de la terre. Qu'on se souvienne, après tant d'autres du même genre, de l'expédition des Dardanelles.

On peut donc armer un navire autant qu'on le voudra, il sera toujours impuissant si l'ennemi se dérobe.

Il y a mieux. Avec qui est-il destiné à se mesurer? Évidemment avec des navires de combat du même type ; mais s'il n'y en a pas dans la flotte adverse, il aura beau posséder toutes les qualités nécessaires pour utiliser ses armes, il lui manquera l'occasion de s'en servir. Supposons, pour préciser, que l'amiral anglais partisan des sous-marins impose ses idées et soit chargé de réaliser des navires de combat : l'Angleterre aura une puissance sous-marine formidable. Admettons en même temps que, dans un autre pays, la solution du navire porte-avions soit préférée : ce pays développera son aviation. Si l'Angleterre entre ensuite en conflit avec cette puissance, que pourra-t-elle contre une telle flotte? A peu près rien. Que pourra son adversaire contre ses sous-marins? Pas grand'chose.

Il semble donc que le problème soit mal posé. Il ne s'agit pas de choisir ou d'inventer un navire, mais bien de déterminer ce que doit être une flotte de combat. Reprenons les termes employés précédemment et n'y changeons rien — rien qu'un mot : « Une *flotte* de combat est celle qui possède des armes suffisantes pour réduire ses adversaires et les qualités nécessaires pour utiliser ces armes. » Une pareille flotte n'existe pas ; mais l'esprit se refuse à croire qu'elle ne puisse point exister. Si l'on renonce à vouloir faire jouer à un seul bâtiment le rôle qui incombe normalement à toute une armée navale, on simplifie assurément le problème. La flotte-type peut être conçue beaucoup plus aisément que le navire-type.

On connaît, en effet, les exigences de la guerre en ce qui concerne le matériel. Nous en avons indiqué quelques-unes : nécessité de surprendre l'ennemi, d'avoir des forces animées d'une grande vitesse ; de pouvoir agir très loin du champ de bataille et renouveler ou multiplier l'armement offensif et défensif avec aisance et rapidité. En regard de ces nécessités, on a toute l'expérience acquise jusqu'à ce jour et toute la gamme des armes avec leurs qualités respectives. Aucun moyen n'est négligeable en temps de guerre, mais aucun ne s'impose définitivement. Il n'y a pas de panacée universelle. L'aviation, l'artillerie, les mouilleurs de mines, les sous-marins, ont chacun leur domaine propre ; et tous ont un domaine commun, le champ de bataille. Le tout est de

faire supporter à chaque élément de la flotte la part de l'effort pour la victoire qui lui revient logiquement.

Il faut aller plus loin encore. Pour trouver la contre-partie d'une arme quelconque, il est sage de ne pas la chercher dans une autre arme, mais dans un ensemble d'armes. Prenons le cas du sous-marin : le contre-sous-marin n'est pas unique ; il est légion ; et si quelques-uns des moyens de lutte auxquels on en peut donner le nom ont un rendement supérieur à celui des autres, aucun ne suffit tout seul. La guerre sur terre ne se fait pas avec de l'infanterie ou de l'artillerie ou de l'aviation, mais avec de l'infanterie, de l'artillerie et de l'aviation, sans parler des locomotives, des wagons et des camions automobiles. Il en est de même pour la guerre sur mer : toute son histoire de 1914 à 1918 a remis en lumière cette vérité d'ailleurs évidente. Vouloir combattre avec un seul type de navires en réduisant tout le reste à des rôles accessoires, c'est vouloir être défait.

Que l'on cesse donc de mettre en balance le cuirassé et le torpilleur, le croiseur et le sous-marin, le dirigeable et l'avion, comme s'il fallait choisir entre eux, et d'exclure les cargos de l'armée navale, comme si l'on pouvait se flatter qu'ils continueront leur service sans avoir jamais à se battre. Ils ont leur place dans la flotte de combat. Bien plus, la terre elle-même joue son rôle dans les batailles de la mer, très différentes désormais de ce qu'elles furent jadis. Loin de s'en tenir au navire-type, c'est la flotte et même la marine-type qu'on doit chercher à définir si l'on veut tenir compte, comme il convient, des nécessités et des possibilités qui tracent à notre politique navale la voie qu'elle semble être appelée à suivre.

Nous essayerons de le faire, dans la suite de cette étude, en tirant de la grande guerre les leçons qu'elle comporte sur quelques points capitaux : bases navales, éclaireurs, corsaires, développement des futures batailles, union et rôle des deux marines. Nous ne prétendons pas résoudre en tous ses détails un problème si vaste et si complexe. Le domaine des généralités est le seul qui nous soit accessible ; mais nous espérons bien y trouver un fondement solide pour d'utiles conclusions.

L[t] de vaisseau **DU PLESSIS DE GRENEDAN.**

(*A suivre.*)

Et la Lumière fut !

I

Un vieux ménage : le mari, septuagénaire aux longues jambes arquées dont la fière petite tête toisait l'espace ; la femme, encore gracieuse dans sa taille menue, s'avançaient un après-midi de mai sur le chemin de Saint-Gilles à Mareulle-sur-Claye. Aucune hâte n'animait leur marche : l'hygiène seule semblait avoir décidé ces personnes d'âge à quitter leur maison.

Cette route départementale traversait une région faiblement ondulée. De médiocres chênes et sapins, comme il en pousse un peu partout, surmontaient les levées de terre qui défendaient les champs. De nombreuses touffes de genêts et d'ajoncs permettaient de situer ce paysage dans l'ouest de la France, de même que la brise fleurant, à la fois, la violette et l'iode, apprenait le voisinage des salines et des goëmons de l'océan. De bout en bout, ce chemin de Saint-Gilles à Mareulle n'offrait aucun accident pittoresque. A droite et à gauche se succédaient, avec monotonie, aveinières, landes et châtaigneraies ; les prairies, découpées en tranches étroites par des halliers d'épine-vinette, révélaient le morcellement à l'infini de la propriété, donc la pauvreté générale de la population. Un ciel sans hauteur, appesanti de vapeurs grises, coiffait bas cette nature étriquée. Tout manquait de caractère au firmament comme sur le sol et rien ne s'y offrait aux regards qui ne rappelât à la mémoire des horizons trop vus pour émouvoir un seul instant.

On pouvait détester cet humble paysage d'occident pour son insignifiance et, cependant, il arrivait à Mme de Blancelle de lui accorder quelque mérite, lorsqu'elle éprouvait un besoin d'effusion. Marthe donnait le bras à son mari, le capitaine aux dragons, retraité, Gustave de Blancelle. Comme ils allaient redescendre du plateau Saint-Gilles vers la vallée, elle l'arrêta. Un chapeau de paille marron à bords relevés coiffait ses cheveux mousseux et à peine gris. Des lunettes noires attristaient son visage aux traits spirituels dont la mobilité peignait au vif ses sentiments ; par leur éloquence ils suppléaient aux regards cachés, et la figure de cette aveugle gardait une vie intense.

Étendant la main au-dessus du vallon, Marthe dit :

— Par cette douce soirée, notre campagne ne doit pas manquer d'une certaine poésie?

Le capitaine bougonna :

— Pourquoi, ma chère, employez-vous toujours des expressions exagérées pour grandir les choses les plus vulgaires du monde? Comment trouver quelque charme à ce cul-de-fosse verdi, flanqué de ses têtards d'émond?

— Vous n'avez jamais été touché par la nature, mon pauvre Gustave.

— Parbleu! une nature de cette espèce fait dormir. Vous n'en souffrez pas, ma chère, parce que vous n'êtes pas obligée de la voir, comme moi, chaque jour.

Devenue pâle, Marthe, baissant la tête, murmura :

— Cruel! C'est pourtant vous qui nous avez ramenés dans cette fosse verdie sous le prétexte d'y retrouver votre maison natale et la considération publique!

Vivement M. de Blancelle s'écarta de sa femme et sauta sur l'accotement herbeux. Interdite, Marthe arrêtée au milieu de la chaussée appela son mari.

Le vieillard, rancunier, bras croisés, se rengorgeait avec une mine offensée.

— Gustave? appela-t-elle avec un tremblement.

Ses sourcils remontés vers les tempes, le capitaine considéra dans le plus parfait silence sa femme avec l'expression sarcastique d'un faune.

N'entendant pas son mari, Marthe ouvrit les bras et ils ramèrent dans l'air afin de tâter les obstacles possibles. Elle voulut marcher,

dévia et vint buter contre une écharpe pour l'évacuation des eaux. Effrayée, elle n'osa plus bouger. Du ton plaintif d'un enfant égaré, elle dit encore :

— Je vous en prie, Gustave...

Le capitaine rejoignit sa femme. En lui reprenant les poignets, il les lui baisa galamment avant de dire, du bout des lèvres :

— Aussi pourquoi m'accusez-vous de cruauté? Moi, l'homme le plus serviable ! Trop souvent vous voulez me rendre responsable de votre infirmité, dont je souffre autant que vous. Mon existence n'en fut-elle pas bouleversée? Croyez-vous que ce soit amusant de... alors que tout mon avenir... enfin, n'insistons pas ! Nous nous aimons toujours, que diable ! Voulez-vous sourire, ma jolie dame... Rappelez-vous? Mariage d'amour ! Ah ! Ah ! Ah ! Philémon et Baucis !...

Secouant à son coude Marthe, le capitaine reprit avec une gaîté redoutable :

— Nous sommes de trop vieux amis pour nous brouiller. Allons ! Repartons du pied gauche ! Une, deux ! Là ! Soyons toujours de belle humeur. Ah ! sans cela ! Depuis ma retraite brusquée... Hélas !... Maintenant c'est la vieillesse ! Qu'importe ! Nous tenons encore bon, n'est-ce pas, Marthe?

D'un air désenchanté, elle répéta :

— Nous tenons bon, comme vous le dites.

— O gai ! O gai ! Nous avons toujours le pas vif, chère amie ! Une, deux !

Marthe se laissait conduire à l'allure qu'il plaisait à son mari de prendre. En descendant la côte, Gustave, croyant être agréable à sa femme, lui annonça ce qu'il apercevait au passage :

— Ferme de Branvan ! Sa meule de foin a diminué depuis hier ! Ah ! Ah ! les vaches de la mère Boufreux pâturent l'herbe qui lui eût donné son regain. Le blé du bonhomme Pilfranc monte plus haut que ma canne. L'aubépine commence à faner ! Suis-je gentil? Je te dis tout ! Tu sais tout par moi ! Riez donc, ma belle dame... Soyons joyeux !

Et le vieillard eut une grimace de féroce ironie.

Une robe beige à fanfreluches, d'une coupe surannée, vêtait Mme de Blancelle. Un camée admirable fermait son corsage, mais il avait été placé sens dessus dessous. Un évident désir de correction dans sa pauvreté apparaissait chez Marthe. Jadis, avant l'accident qui l'avait aveuglée, cette femme, toute de grâce avec un

menu visage ravissant d'intelligente sensibilité, avait dû goûter le charme d'une toilette soignée. Sa cécité et l'indigence la trahissaient aujourd'hui.

Son mari la faisait maintenant marcher si vite qu'elle heurtait parfois les cailloux de la chaussée. Chez cet officier à la retraite chargé d'une famille de cinq enfants dont trois filles, un singulier mélange d'élégance et de négligence. Sa jaquette, savamment cintrée, était grise de poussière. Un plastron empesé bombait en carène de poulet dans l'ouverture de son gilet. Malgré son laisser-aller, M. de Blancelle ne manquait pas de race et lorsque des paysans le croisaient, il avait une manière à la fois avenante et orgueilleuse de répondre à leurs saluts qui rappelait son gentilhomme. Quoique raccourci par l'âge et l'habitude de mordre sa lèvre inférieure, son profil, au nez en bec d'aigle, descendu sur une moustache blanche effilée, permettait d'imaginer l'agréable physionomie de l'officier à sa trentième année. Son corps de septuagénaire gardait encore une cambrure que le dolman avait dû mouler à merveille. L'allure ailée de ce vieillard, trottant sur la pointe de ses bottes, révélait le cavalier habitué à voler dans l'espace qui s'indigne de la lenteur d'une marche à pied.

Tandis que M. et Mme de Blancelle descendaient la côte, quelques toitures d'ardoises apparurent entre les troncs des châtaigniers. Marthe les devina.

— Mareulle, devant nous, n'est-ce pas?

Après une hésitation, elle reprit avec timidité :

— A notre rentrée à la maison, voudrez-vous me lire le journal de Paris?

— Ma chère, oubliez-vous qu'il me faudra soigner *Érèbe*? Mon cheval ne se panse point avec de bonnes intentions... *Érèbe* d'abord, mon amie.

— Comme vous le dites fort bien, *Érèbe* d'abord, fit Marthe avec une douce moquerie ; mais lorsque vous en aurez terminé avec lui, puis-je compter sur votre lecture?

— A vous parler franchement, je crains de m'endormir aux premières lignes. Ne me suis-je pas levé à l'aube afin de sortir mon cheval? Fameuse course, d'ailleurs ! Il fut un moment où je m'imaginais au front d'une brigade que mon épée dirigeait.

M. de Blancelle soupira, tendit vers des persécuteurs invisibles un index furieux, et reprit amèrement :

— Je suis si fatigué qu'avec ton consentement, notre fille Marguerite me remplacera.

— Elle se fait tant prier !

— Comment, ta favorite? Oh ! l'ingrate. Alors, Julienne?

— Vous le savez bien, Julienne ne veut plus quitter sa chambre et il semble lui en coûter la vie de prononcer une parole.

— Quelle sotte ! Eh bien ! la bonne Louise voudra te faire plaisir.

— Louise ânonne comme une fillette de l'école primaire. Je souffre à l'entendre. Ah ! si Martin et Henri ne nous avaient pas quittés ?

— Oui, ce sont des enfants dévoués que notre receveur et son frère, le colonial ; mais Martin habite Vannes et Henri ne peut rentrer chaque soir du Cambodge pour faire la lecture de sa maman.

A la crête d'un coteau, une cinquantaine de sombres maisons se suivaient avec la monotonie de wagons attelés les uns aux autres. En avant d'elles, une svelte église aux combles ensellés par la vieillesse, qu'une flèche aérienne dominait.

Quoiqu'on fût à la veille de l'été, le soleil, depuis le commencement du mois, n'était pas arrivé à forcer un ciel où les nuées tendaient leurs vastes toiles d'araignées aux hirondelles.

D'une voix éclatante, Gustave s'écriait :

— Ah ! te voici, brave Cocharde !

Invariablement, il annonçait sa maison chaque fois qu'il l'apercevait au retour de ses promenades, et il y appuyait des regards complaisants. C'était en effet pour cette bâtisse à toit bombé comme une bourguignotte, aux lucarnes à tympans dans le goût du dix-septième siècle, qu'il était revenu se fixer à Mareulle-sur-Claye, aussitôt sa mise à la retraite.

Fils d'un propriétaire rural dont l'aïeul avait été anobli sous Louis XV, Gustave était né dans cet hébergement que les Blancelle se vantaient d'avoir édifié en 1652, comme l'inscription pompeuse d'un pilastre cornier l'affirmait.

A l'imitation de son père, corps vigoureux que le nouvel état politique avait empêché de se mêler comme ses ancêtres aux affaires provinciales, Gustave avait chassé, pêché, chevauché, couru les foires et les assemblées rustiques. Fils du seul gentilhomme de la paroisse, il avait toujours souhaité se maintenir le premier de sa génération dans tout ce qu'il entreprenait. Or, son ambition dépassait ses moyens. Fier de ses talents de pêcheur, en un concours

mémorable, il avait lancé d'un tel élan l'épervier, qu'il s'y était enveloppé et se serait noyé sans l'aide des villageois. A la chasse, tirant trop vite, il accusait son griffon de ne pas marquer assez l'arrêt et rossait le chien. Par tradition, il comblait les pauvres de ses générosités afin de les entendre chanter ses louanges. Chargé d'achats de bœufs pour les métairies paternelles, il offrait toujours les plus hauts prix, abreuvant ensuite aux auberges les cultivateurs. Aussi lorsqu'ils parlaient de Gustave, les paysans du canton de Saint-Gilles s'écriaient : « C'est un jeune homme aimable avec le monde et bien capable. »

Or, grand fut l'étonnement du jeune homme capable, lorsqu'à la mort de son père, les créanciers firent vendre ses fermes et ne lui laissèrent, pour héritage, que son honneur et la Cocharde. En brave garçon, il rit de son malheur. Le mois suivant, il s'engageait aux dragons de Dinan. Il devint officier.

Chaque année, son congé mensuel le ramenait à Mareulle. L'amour de son pays seul ne le portait pas à réoccuper sa maison héréditaire. Le sous-lieutenant de cavalerie Gustave de Blancelle venait imposer son uniforme à l'admiration des anciens tenanciers ou clients de sa famille. Lorsqu'il traversait le bourg sur un cheval de sang qui encensait d'impatience, et suivi d'un cavalier monté sur une grosse bête de troupe, il plaisait à Gustave de croire qu'il restait le chef incontesté de la population et sa gloire. A Dinan, la concurrence d'officiers fortunés et plus sonorement titrés ne lui permettait pas de briller, tandis que sa personne emplissait sa paroisse. Or, un sentiment le dominait : l'orgueil, et il entendait prouver qu'il était le meilleur homme en tout ce qu'il entreprenait. Lorsque M. le lieutenant de Blancelle, accompagné de son ordonnance, apparaissait à la sortie de la grand'messe, sur la place de l'église, une telle satisfaction émanait de son petit visage plein de race que, spontanément, les habitants saluaient « leur beau jeune monsieur » comme ils le nommaient entre eux. En garçon bien né, Gustave savait concilier sa morgue avec une familiarité qui ravissait les Mareullois. Après avoir répondu hautainement à leur bonjour respectueux, il portait un coup familier de son stick au creux de l'estomac d'un laboureur ou tapait gaîment l'épaule d'un boutiquier.

— Eh bien ! Comment va? s'exclamait-il. Toujours frais et jeunes, ces coquins?

Et les coquins, avec des sourires d'une oreille à l'autre qui les

empêchaient d'articuler leur réponse, assuraient M. l'officier qu'ils lui étaient bien reconnaissants de son intérêt.

Ce mélange habile de hauteur et de bonhomie les avait enchantés au point que, malgré une carrière assez grise dans des garnisons éloignées, les Mareullois étaient demeurées fidèles à M. de Blancelle qui gardait dans sa retraite tout son prestige. On se chuchotait que son caractère avait empêché Gustave d'obtenirles grades supérieurs. De le croire sacrifié ajoutait à l'affection que lui portait la population.

... Debout sur la banquette de la route, Marthe à son bras, le capitaine considérait avec satisfaction la Cocharde, l'habitation la plus vaste de Mareulle. Ses six lucarnes à tympans, ses douze fenêtres, ornées de mascarons à la clef de leurs arcades, et ses cheminées monumentales de pierre taillée qui dépassaient les pignons comme des tourelles, le consolaient d'une fin de vie sans relief. A son sens, la Cocharde affirmait l'importance de son propriétaire. Aucune autre famille de la commune ne pouvait revendiquer, avec une certitude plus démontrée, une noblesse d'ancien régime. Les Blancelle et leur hébergement demeuraient donc inséparables et se soutenaient dans l'estime des habitants. Malgré la répugnance de Marthe, lorsque sa retraite lui avait été brusquement signifiée à Nantes, sa dernière garnison, Gustave quitta cette ville mouvante où se respirent les aventures de l'océan, pour se réfugier dans ce bourg morne qu'accablait un ciel pleurant.

— Vous me retenez dans l'herbe mouillée, se plaignit doucement Marthe. Apercevriez-vous quelque chose d'intéressant?

— Peuh ! ma chère amie, je croyais distinguer le receveur sur la place de la Cohue... Ah ! le voici qui rentre au « Café des Colonnes ».

Marthe releva la tête d'un air inquiet.

— Rentrons, demanda-t-elle enfin. Eh bien ! Vous ne m'emmenez pas?

Sa petite tête dressée sur son cou long, le capitaine examinait avec curiosité le lent passage du massif juge de paix qui rejoignait le receveur.

« Ils vont commencer leur partie », songea-t-il.

Au loin, sur la route de Saint-Cado, une automobile apparut dont la trompe beugla.

— Quel mouvement aujourd'hui dans Mareulle, s'exclama le

capitaine amusé. C'est Jean de Bervin ! Lui seul sait corner de cette façon.

— Ah ! votre ami le courtier en vins et huiles, murmura Marthe méprisante.

Le capitaine souleva ses épaules, sans quitter du regard la place de la Cohue. Successivement, il la vit traverser par quelques passants guère plus haut, à distance, qu'un doigt : le maire, M. Larouche, un cycliste, François Sauciel, qui s'en venait chaque jour de son manoir pour l'heure du bridge, et l'exubérant François Arlot qu'on eût reconnu d'un kilomètre à sa façon de lancer ses jambes en dehors, tout en hochant de droite à gauche sa tête comme s'il disait : « Voyez donc comme je suis ! » Un cavalier sexagénaire, trapu, portant encore beau sur son cob pommelé, l'éleveur Étienne Gallier qui jouait de sa cravache comme un tambour-major de sa canne, provoqua surtout la curiosité de Gustave. En remarquant qu'ils disparaissaient, derrière le bureau postal, le capitaine réfléchit qu'ils se rendaient « aux Colonnes ».

Maussade, Gustave gronda :

— Rentrons, Marthe, puisque vous le désirez.

— En effet, il me tarde d'entendre la lecture des nouvelles de Paris.

— Comme tu t'animes, ma chère ! Qu'importe ce qui se passe dans ce monde que nous ne reverrons jamais, et qui me fut si parfaitement injuste.

— Il m'importe, car j'aime la vie, reprit-elle avec vivacité ; aussi ne vous imaginerez-vous jamais mon martyre d'avoir perdu les yeux?

Le vieillard marmonna qu'il le savait, car elle le lui avait assez souvent répété. Il souffrait lui-même de ce malheur... la maison désorganisée !... Il se trouvait presque aussi atteint qu'elle.

— En effet, je vous plains de tout cœur de ma cécité, mon cher Gustave.

Au tòn de sa femme, les clairs yeux de vautour du capitaine la dévorèrent comme une proie.

Quand ils atteignirent le pont sur la Claye, Marthe tendit l'oreille.

— Eh bien ! pourquoi cet arrêt, questionna Gustave? N'êtes-vous plus pressée de rentrer?

— J'écoute le murmure de la rivière. Quel chant exquis !

La brise en soufflant sur les joncs de la Claye faisait entendre la gamme chromatique d'une flûte de Pan.

« C'est délicieux, pensait Mme de Blancelle. Toute la fraîcheur

de l'eau et sa transparence nacrée et l'ondulation des herbes aquatiques me deviennent sensibles. »

— Avez-vous fini d'ouïr votre concert, madame, interrompit le capitaine mordu par le désir de retrouver ses amis. Fatiguée comme vous l'êtes, il doit vous tarder de vous asseoir. Moi-même, je vous avoue que je dormirais volontiers.

— Comment, à cette heure?... Quelles habitudes fâcheuses vous prenez, Gustave?

— A soixante-dix ans, je suis d'âge à me reposer quand il me plaît, je suppose? D'ailleurs, vous feriez sagement de m'imiter, ce serait toujours un jour de tué!

Elle frémit en se récriant :

— Vous ne pouvez pas savoir combien vos paroles sont épouvantables!

— Vous serez toujours une exaltée, gronda-t-il. Paroles épouvantables! Quelle exagération! Notre paisible Mareulle ne vous calmera-t-il donc jamais?

Comme M. et Mme de Blancelle remontaient une ruelle encaissée par les hautes murailles du moustier de la Sagesse, une voix qu'accompagnait un piano s'éleva, éclatante et chaude. Leur fille Marguerite chantait : « La chère enfant! Quel admirable don! pensait Marthe avec une expression émerveillée. Son chant émouvant semble un appel! Pauvre Marguerite! » Comme un grand jet d'eau cesse de jaillir vers le ciel, le chant de Marguerite tomba soudain. Au pignon de la Cocharde, une persienne fut ramenée. Quatre coups tintèrent au clocher avec la sonorité froide de gouttes tombant dans une vasque, puis le silence recouvrit le bourg.

*
* *

La porte de la Cocharde, poussée, mit en branle une sonnette fêlée dont le son affligeait par sa fausseté. Au rez-de-chaussée, Louise, une jeune fille joufflue, mâchonnait une croûte de pain. Elle sourit au retour de ses parents ; à l'étage, Marguerite, la cadette, pencha une figure à l'expression passionnée, puis déçue, ramena d'un geste ennuyé de ses mains sa somptueuse chevelure blonde en arrière de son front. Cachée par les cassis du potager, l'aînée, Julienne, brune et sèche personne aux yeux scintillants, se sauva lorsqu'elle reconnut les arrivants. Chaque fois qu'elles entendaient le carillon de l'huis,

l'espoir et la frayeur se partageaient ainsi les cœurs de Mlles de Blancelle. L'oreille subtile de Marthe lui donna l'impression des mouvements de ses filles.

Une terrasse dallée précédait le perron ; des bûches et un énorme chicot, abandonné par le fendeur de bois sur un chevalet, l'encombraient. Avec précaution, Marthe évolua parmi ces obstacles qui révélaient l'indifférence de son mari et de ses enfants pour l'agrément de leur demeure.

Dans le vestibule dont les murs chaulés avaient neigé sur le parquet déjoint, Gustave aperçut *le Journal de Paris* et il dit sans enthousiasme :

— Allons ! je vais te lire ta fameuse gazette. *Érèbe* attendra son pansage.

Il pensait : « Il faut savoir se dévouer. Demain Arlot et Bervin me plaisanteront aux *Colonnes.* »

Ils gagnèrent la chambre du capitaine par l'escalier de bois qui craquait à chaque marche et s'assirent en vis-à-vis sur des fauteuils « style oriental », déchirés, qui avaient couru leurs garnisons successives. Mme de Blancelle soupçonnait la mauvaise tenue de cette pièce sans pouvoir y remédier.

En déchirant la bande du journal, Gustave considéra sa femme tournée à contre-jour de la fenêtre et dit avec un besoin d'être gracieux :

— C'est surprenant, tu ne vieillis pas, Marthe ! A quarante ans tu avais déjà ces cheveux crépelés d'un blond argenté. Eh ! vous fûtes jolie comme une marquise de Nattier, mon amie. Comme je vous vois, en ce moment, avec votre figure demeurée lisse, me rajeunit moi-même d'un quart de siècle. Ah ! revenir d'un saut à trente ans ! Recommencer la bataille, triompher cette fois !

— Moi, j'accepterais la vieillesse si j'avais encore mes chers yeux.

— D'ailleurs ils étaient ravissants, Marthe !... et je n'y fus pas insensible. Souvenez-vous ?

La douleur pâlit l'aveugle qui retira ses lunettes noires.

— Et maintenant, sont-ils assez hideux ? demanda-t-elle.

— Marthe ! Voyons ! Après quinze ans tu restes affligée comme au jour de cette maudite explosion de gaz. Je t'en prie !

Mme de Blancelle songeait :

« Mon mari et mes enfants comprendront-ils jamais l'étendue de

ma perte? Soupçonneront-ils que j'ai perdu plus que les autres mères? O mon Dieu ! vous savez combien toutes vos beautés m'exaltaient, quand, jeune fille, je me croyais un don de peintre. Ah ! rien que de me rappeler les couleurs ravissantes de vos cieux, je pleure ! Maintenant, c'est une nuit perpétuelle qui descend même sur mon imagination. Je lutterai, je ne veux pas tout perdre ! Hélas !... pourquoi dire : je veux ! Ne suis-je pas à la merci de ceux qui m'entourent? S'ils se refusent à m'aider, ma mémoire elle-même deviendra confuse. J'entrerai dans l'ombre totale. »

— Eh bien ! Marthe, es-tu disposée à m'écouter?

Interrompue dans sa pénible méditation, Mme de Blancelle le pria de commencer sa lecture. Sur une même note de basse-taille, le capitaine lut *le Journal de Paris*. Souvent il s'interrompait pour le commenter :

— Les articles de politique ne t'intéressent guère? Moi non plus ! Ah ! Ah ! L'Institut ! Académie des sciences. M. d'Arsonval rappelle les recherches de Muntz sur la décomposition des matières organiques dans le fumier. Hein ! passons ! nous ne sommes pas des agriculteurs. Oh ! Ephémérides : « Il y a cent ans. — M. le duc de Richelieu a travaillé aujourd'hui avec le roi... Les comédiens du Français avaient autrefois, aux séances de l'Académie française, un banc qui leur était réservé. Les sociétaires se sont empressés de réclamer cet honorable privilège et l'Académie s'est fait un plaisir de le leur rendre. » ... Amusant, cela ! Tiens ! Société d'histoire. Faut-il lire? Oui.

« M. Vauthier fait un spirituel récit de la façon dont le clergé de France célébra sans enthousiasme la première fête officielle du roi Louis-Philippe. » ... Parbleu ! Ah ! faits divers ! Une femme égorgée ! Oh ! quels détails ! Le jeune malandrin, dix-sept ans, lui scia le cou avec... Pourquoi m'interromps-tu? Ah ! si c'est ainsi, tant pis pour vous, madame, je me tais, d'autant plus que je dois lutter contre ma fatigue.

Déconcertée, Marthe demanda :

— N'y a-t-il rien sur le théâtre, la musique ou la peinture?

Avec humeur, Gustave rouvrit le journal et continua d'une voix lourde de sommeil : « On annonce la reprise à la Comédie-Française d'*Alkestis*. » ... Comme j'ai sommeil ! As-tu connaissance de cette tragédie, toi, fille d'helléniste?

— Certes, oui, je l'ai lue, prononça Marthe d'une voix pathé-

tique, et, à son souvenir charmé, surgirent les lumineux héros d'Euripide.

La tête renversée, Gustave balbutia :

— Excuse moi, mon amie, je m'endors.

— Un moment encore, Gustave.

Marthe marcha trop vite vers la commode pour prendre un livre qu'elle savait y trouver et s'y blessa. Retenant la plainte qui allait lui échapper, elle supplia son mari de lui continuer la lecture de Fromentin au point où Marguerite avait placé son signet, la veille. Déjà proche de son lit, Gustave gronda :

— Depuis ton malheureux accident, les livres prennent une importance exagérée dans tes journées. Pardonne-moi, remettons à demain cet *Été au Sahara*. Mes paupières se ferment.

D'un ton déchirant, elle repartit :

— Vous ne comprenez donc pas quelle consolation j'éprouve à l'audition d'une page qui met un peu de lumière dans ma nuit?

— Quel langage, ma pauvre Marthe? Là ! Là ! ne t'énerve pas si je t'avoue que, levé avant l'aurore... je succombe... mes humbles excuses, mon amie.

Gustave s'était jeté en travers de son lit, et de sa petite figure enfoncée dans l'oreiller, seul le nez aigu surgissait dont les narines vibraient au souffle de sa respiration.

Pendant quelques instants, Marthe, debout au milieu de la chambre, attendit, puis inclinant son visage spirituel sur lequel la douleur avait superposé un masque au front griffé et à la bouche amère, elle pensa :

« Il me souvient d'avoir aimé Gustave. En ce temps-là rien ne me coûtait de mes sacrifices. Sans cesse je me répétais les termes du livre qui guidait ma vie de jeune femme : « Il faut que celui qui « aime embrasse avec joie tout ce qu'il y a de plus dur pour son « bien-aimé, et qu'aucune traverse ne le détache de lui. » Mon Dieu ! Oserais-je croire que je le pense encore? »

Un grossier ronflement emplit la chambre. A ce bruit, Mme de Blancelle eut un tremblement nerveux.

« Je ne puis plus me cacher, songea-t-elle, que l'habitude seule de quarante années d'existence en commun nous attache l'un à l'autre. » Tournée dans la direction du dormeur, Marthe en devinait la pose et jusqu'à l'expression. Alors elle évoqua la première apparition de celui qui devait être son mari par le plus grand des hasards.

... Chaque été, « la Société hippique des éleveurs de l'Ouest » donnait une réunion de courses, et Gustave, qui demandait son congé à cette époque, venait se faire applaudir de ses concitoyens sur le cheval qu'il avait spécialement entraîné pour cette épreuve.

Fille du docteur Jarnaud qui, comme chirurgien de la Société, assistait aux essais des coureurs, Marthe et sa mère l'accompagnaient. Le lieutenant de Blancelle chevauchant son anglo-arabe, *Goliath*, faisait chaque après-midi une entrée impressionnante. Gustave remarqua Marthe à la place de choix réservée au docteur Jarnaud, autant à cause de sa réputation d'ancien chargé de cours au Muséum de Paris, qu'afin d'émouvoir la population en lui rappelant que les concurrents risquent leur vie. Près du médecin, une grande cantine de bois, mise en évidence, portait en lettres d'un pouce : « Pharmacie des courses. »

Un jour, après quelques tours de piste en compagnie des gentilshommes du pays, M. de Blancelle, à son passage devant l'estrade, s'écria gaîment :

— Docteur, il est à craindre que vous ne montiez la garde d'une pharmacie honoraire?

— Tant mieux, lui répondit M. Jarnaud, et je serai ravi de n'avoir point à troubler la sérénité des bandages.

Il apparut bientôt à Marthe qu'il y avait plus qu'une courtoisie banale dans les propos de ce lieutenant aux dragons avec son père. La famille Jarnaud, récemment installée à Saint-Gilles, l'intriguait et il multipliait les occasions de l'approcher. Gustave n'ignorait pas que le docteur, un savant biologiste, avait été obligé de quitter Paris par raison de santé. Établi dans ce chef-lieu de canton, il y exerçait la médecine plutôt en homme charitable qu'en praticien, car il possédait quelques ressources. Avant d'être Mme Jarnaud, sa femme avait professé la peinture.

Leur fille, Marthe, recevait de ses parents la plus curieuse des éducations. Son père lui apprenait à vénérer tout ce qui vit et jusqu'aux plus infimes des insectes. Sa mère lui enseignait moins le dessin et la musique, que le sens de l'harmonie. Dans leur intérieur bizarre, c'était un émerveillement perpétuel devant les choses très ordinaires pour les gens de sens rassis. Pendant les mois pluvieux de l'hiver, le docteur, lisant à sa fille les hymnes homériques, dans son enthousiasme un peu ridicule, lui affirmait que l'antiquité grecque resterait la source éternelle de la beauté.

On dit encore à M. de Blancelle que le docteur ayant offert une copie du portrait de Mme Vigée-Lebrun à sa fille, parce qu'il trouvait à cette gracieuse artiste une curieuse ressemblance avec Marthe, celle-ci s'était écriée :

« Ah ! père, je voudrais surtout peindre avec son génie ! »

Amusé par ces récits, Gustave, qui observait la jeune fille, s'aperçut qu'elle le crayonnait souvent sur son album. A partir de ce moment, il surveilla ses poses. Il se voulut admirable et le fut aisément aux yeux de Marthe. Le dimanche des courses, il se présenta sur la piste moulé dans un dolman à collet écarlate. Son cheval blanc éblouissait au soleil. Quand il passa devant la tribune, son visage brun au profil ciselé retint l'attention de toutes les dames qui s'exclamèrent :

« C'est le vainqueur certain ! Parions pour lui ! »

Les ayant entendues, M. de Blancelle s'inclina vers elles et ses yeux d'or sourirent particulièrement à Marthe.

Or, ce ne fut qu'un jeu pour Gustave de gagner cette course, tellement il dominait ses concurrents. Les acclamations retentissaient encore lorsqu'il tomba soudain avec son cheval. Un villageois avait voulu traverser la piste et, pour éviter d'écraser cet imprudent, le lieutenant, arrêtant trop brusquement *Goliath*, avait été projeté à terre. Le docteur, diagnostiquant une fracture du bras gauche, ordonnait aux brancardiers de transporter le blessé à son cabinet afin de pouvoir la réduire. Marthe eût été presque charmée de cette aventure si elle n'avait craint que leur hôte ne souffrît cruellement. Les instances de ses parents le retinrent trois jours chez eux. Quand il prit congé, sa belle humeur avait fait la conquête du médecin. En baisant la main de Mme Jarnaud, Gustave lui déclara qu'il n'oublierait jamais ses attentions, et il souriait à la jeune fille. Malgré la reconnaissance légitime que le docteur pouvait attendre de cet officier, il ne croyait cependant pas à des relations suivies, lorsque, à peine convalescent, il prit l'habitude de fréquenter sa maison. Son ordonnance le précédait en apportant des fleurs. Quoique M. Jarnaud taxât d'imprudence ses courses prématurées à cheval, Gustave arrivait à Saint-Gilles sur la rapide jument de sa victoire, en s'écriant :

« Rassurez-vous, docteur, *Goliath* et moi nous ne culbutons que par charité, car nous ne formons qu'un corps. »

A cette affirmation, Marthe s'était écriée qu'il se déclarait ainsi un centaure, le fier centaure chanté par Maurice de Guérin.

Alors le lieutenant considéra la jeune fille avec un long regard qui la fit rougir.

Encore que le docteur et Mme Jarnaud fussent assez dégagés des préjugés mondains, ils ne pouvaient s'empêcher d'être flattés de l'empressement de l'officier qui, chaque après-midi, arrêtait à leur porte son fameux *Goliath.* Une fois que Marthe s'était avancée jusqu'à la grille où le cheval était attaché et qu'elle en caressait les naseaux encore dilatés par l'essoufflement, en faisant remarquer que *Goliath* avait un regard presque humain, Gustave, charmé de son observation, déclara qu'un cheval était un compagnon tellement précieux pour son cavalier, qu'il lui ferait presque oublier toutes les autres grâces de la vie. Appuyant sur la jeune fille des yeux passionnés, il avait repris :

« Si je fus jamais de ces cavaliers, comment pourrais-je l'être encore? »

Troublée par ce compliment, l'avenir apparut brusquement à Marthe. Le lendemain, Gustave s'abstint de sa visite habituelle; au serrement de son cœur la jeune fille comprit à quel point elle s'était accoutumée à sa présence. Le jour suivant, M. de Blancelle adressait sa demande à ses parents.

Rien n'inclinait Marthe à cette union : ni les idées qu'elle s'était formées de son avenir, ni ses aspirations. Par sa culture de petite savante et ses goûts d'artiste peintre, elle n'était pas plus préparée au rôle d'épouse d'officier que de maîtresse de maison. Lorsque sa mère la questionna, enfiévrée par son indécision, elle finit par répondre que, sans doute, M. de Blancelle lui était sympathique et pourtant qu'elle éprouvait une espèce de crainte... c'était sa vie changée de direction.

... Trois mois plus tard, elle quittait Saint-Gilles pour Chartres avec son mari, le lieutenant aux dragons de Blancelle. Pendant les semaines de ses fiançailles, par une fantasmagorie de jeune fille imaginative, elle avait achevé de douer Gustave des vertus qu'elle affectionnait. Ce fut donc avec un véritable élan d'amour qu'elle épousa son charmant cavalier paré de toutes les séductions de la nature et de l'art. Lui-même paraissait fort épris. Pourtant il y avait eu chez lui moins d'étourderie que ses camarades de régiment ne le supposèrent. Gustave avait fait procéder à une enquête sur la fortune de Marthe et le contrat ne fut signé qu'après la réponse assez satisfaisante de son notaire.

L'inclination de Marthe pour son mari devait durer quelques années, pendant lesquelles elle crut qu'il y avait un héros possible dans Gustave, et que, seules, les occasions de s'affirmer par des actions d'éclat lui avaient manqué.

A peine était-elle mariée que M. de Blancelle la persuada de devenir une écuyère. Quelles bruyantes et rieuses équipées avec ses camarades de régiment !

« Marthe ! Marthe ! lui disait Gustave, sois persuadée qu'un cheval parfait, c'est un chef-d'œuvre aussi digne d'admiration qu'un Apollon ! J'entends faire l'éducation de ton œil très insuffisant, quoi que tu penses. »

La maternité l'obligea bientôt à renoncer à ses chevauchées. Gustave la négligea pour ses amis de sport. D'autre part, chaque été, les manœuvres l'entraînaient plusieurs semaines à travers des départements éloignés. Quand il lui revenait, elle le considérait avec étonnement.

Bien que tenu pour un bon instructeur militaire, M. de Blancelle ne pouvait être nommé aux grades supérieurs. Ambitieux, il accusait la jalousie de ses chefs. N'était-il pas le premier cavalier de son régiment? Parbleu ! sa valeur leur portait ombrage. Il voulut alors posséder des chevaux plus beaux que ceux des commandants et de son colonel. C'était sa vengeance, les jours de revue, de monter une bête admirable, qu'il se croyait enviée. Puis il entraînait à grands frais des chevaux qu'il savait d'ailleurs mener au triomphe dans les concours hippiques. En vingt années, il vendit coup sur coup les métairies de Marthe, sa dot. Et comme elle lui en adressait enfin des reproches, sa colère éclata :

« N'était-ce pas pour assurer l'existence honorable de sa femme et de ses cinq enfants? »

Il se persuada ensuite que son mariage avec une bourgeoise de fortune insuffisante avait ruiné son avenir.

L'effrayant accident qui priva Marthe de la vue l'excéda. Après avoir plaint sa femme, il prétendit souffrir du désordre de son intérieur. Ses reproches injustes ulcérèrent l'aveugle. Ce fut en cet état d'esprit que sa retraite lui fut imposée à la suite d'une hautaine discussion avec son colonel.

Le mois suivant il était retraité d'office comme capitaine. Il n'existait plus qu'un souvenir de la fortune de sa femme.

... Quoique toujours endormi, M. de Blancelle balbutia dans son rêve:

« Attention ! Hardi !... Holà ! En plein ciel !... Ah ! Ah ! »

Et les poings dressés du capitaine serraient des rènes imaginaires, tandis que son visage exprimait l'enthousiasme du vainqueur. A tâtons, Marthe alla poser sur la commode le livre que Gustave avait refusé d'ouvrir. Il paraissait lui en coûter beaucoup. Après une hésitation, elle le reprit. Traversant le palier à gros balustres, elle pénétra dans une petite pièce que meublait seulement un lit bateau de style Empire, une table à pieds de biche supportant un service de toilette et quelques chaises à lyre. Un désordre extrême ajoutait à l'impression fâcheuse de ce pauvre mobilier. Marguerite, une grande jeune fille aux hanches longues comme les créations de Goujon, assise dans l'embrasure, un coude sur l'entablement, et la main enfoncée dans sa chevelure magnifique d'abondance, ne se détourna pas à l'entrée de sa mère. De ses yeux d'une eau glauque, elle observait, par delà les poiriers à quenouilles du jardin, la ligne noire du plateau granitique de Saint-Gilles dont le grand châtaignier aux branches écartées semblait dire : Halte-là ! Rarement, paysans et troupeaux s'y montraient, mais, chaque soir, le courrier de la gare en descendait la rampe. Et pour apercevoir des visages étrangers, en général quelques commis voyageurs, Marguerite s'astreignait à ces longues stations.

Cette svelte jeune fille rappelait son père par la finesse de son profil ciselé comme un camée. Ses sourcils relevés et sa bouche impérieuse décelaient de grandes ambitions, mais il y avait dans l'étroitesse du front comme l'indication de moyens assez modérés de réalisation.

— Marguerite, appela Marthe.

— Mère...

— Que fais-tu?

— Rien.

— A quoi penses-tu?

— A rien.

— Oh ! mon enfant.

— Pourquoi vous en étonner, maman? Si rien ne m'occupe, c'est que rien ne réclame mes soins.

— Tais-toi.

— Soit ! Je m'ennuie à mort.

— Ma pauvre petite !

Marthe enlaça sa fille inerte sous son embrassement.

Après une étreinte convulsive, elle remonta vers le visage de Marguerite ses yeux brûlés qui auraient voulu en surprendre l'expression. A voix basse, elle demanda :

— Entendrais-tu signifier que ton père et moi soyons responsables de ta tristesse?

— Non, ce ne peut être de votre faute... Et pourtant? Mes frères Henri et Martin purent se créer une existence intéressante par leur travail. Pourquoi vous déplaît-il que vos filles les imitent?

— Certes ! Toi surtout ! repartit Marthe avec passion.

D'un ton rude, la jeune fille riposta :

— Il semble à nos parents que ce serait déchoir de nous employer? Aussi j'agonise dans une stupide oisiveté.

— O ma grande aimée, oses-tu te dire aussi malheureuse?

Avec un air d'incommensurable souci, la jeune fille évita de se prononcer, mais sa mère qui ne cessait de la presser perçut le mouvement de ses épaules haussées. Elles demeurèrent ensuite quelques instants, anxieuses, serrées l'une contre l'autre.

Pas un bruit ne s'entendait dans Mareulle, quand le clairon d'un coq rendit sensible l'épaisseur du silence autour de la Cocharde.

Alors Marthe apprit à sa fille qu'elle négligeait peut-être certains moyens d'embellir sa solitude, de remplir ses heures. Ne souffrait-elle pas en partie par sa faute? Pourquoi refusait-elle les consolations les plus hautes, les seules qui comptent, sont personnelles et ne peuvent jamais vous trahir.

Pendant que sa mère s'exprimait avec ferveur, Marguerite balançait mollement la tête. Elle accorda enfin que la musique et le chant — puisqu'on lui reconnaissait quelque don — pourraient l'intéresser, ailleurs, en d'autres circonstances.

— Notre stagnation fait croupir vos chefs-d'œuvre, ma pauvre maman, acheva-t-elle. Un ouvrage pour vivre doit trouver son milieu. Ici tout prend un goût de cendre.

Cependant la jeune fille avait remarqué le livre dans la main de sa mère. Marthe sentit Marguerite lui retirer la brochure des doigts. Rougissante d'être devinée, elle convint que, certes, sa fille lui ferait plaisir en continuant le chapitre à l'endroit où elle s'était interrompue l'avant-veille.

Avec une moue, Marguerite ouvrit *Un été dans le Sahara.*

— Encore ce livre ! En quoi vous intéresse-t-il donc?

— Lis et tu comprendras, répondit Marthe ranimée. Ce qui m'intéresse, c'est tout ce qui me manque.

Marguerite considéra sa mère avec froideur, puis elle lut d'une voix blanche :

« *El Aghouat, juin.* — Le ciel est de ce bleu ardent et stérile qui fait penser aux longues sécheresses. Le vent souffle comme pour entretenir seulement dans les palmes un doux balancement. Quoi qu'on fasse autour de moi pour me conseiller le repos à l'ombre, je m'y refuse et n'en continue pas moins de vivre, avec les lézards, dans les sables sur les hauteurs. C'est une terre sévère et dont la première influence est de rendre sérieux, effet que beaucoup de gens confondent avec l'ennui. Un grand pays de collines expirant dans un pays plus grand encore et plat, baigné d'une éternelle lumière ; assez vide pour donner l'idée de cette chose surprenante qu'on appelle le désert. Au centre, une sorte de ville perdue, environnée de solitude ; dans tout cela, peu de variété, peu d'accidents, peu de nouveautés, sinon le soleil qui se lève sur le désert et va se coucher derrière les collines, toujours calme, dévorant, sans rayons. De courtes aurores, des midis plus longs, presque pas de crépuscule ; quelquefois une expansion soudaine de lumière et de chaleur ; mais plus souvent une immobilité radieuse, la fixité un peu morne du beau temps, enfin une sorte d'impassibilité qui, du ciel, semble être descendue dans les choses, et des choses avoir passé dans les visages. La première impression qui résulte de ce tableau ardent et inanimé, composé de soleil, d'étendue et de solitude, est poignante et ne saurait être comparée à aucune autre. »

Extasiée Marthe tendait le cou dans la direction supposée d'un soleil que les nuages d'un ciel septentrional masquaient. Lorsque Marguerite s'interrompit, aux prunelles de l'aveugle quelques pleurs s'effilèrent.

— Eh quoi ! Vous pleurez, maman? Pleurer pour cette bêtise quand nous avons tant de motifs vrais pour gémir?

— Tu ne comprends donc rien? répliqua Mme de Blancelle.

— Excusez-moi, je comprends que vous m'obligez à des lectures qui vous font du mal.

Marthe prononça d'un accent indicible :

— Malheureuse !

— En effet, je le suis, maman.

— Oui, tu l'es surtout, Marguerite, d'une façon que je ne veux pas t'expliquer, car tu ne me comprendrais probablement point.

L'aveugle posa son index reployé sur ses lèvres et réfléchit : « Après tout, elle n'éprouve peut-être pas la souffrance que je lui suppose, puisqu'elle s'obstine à vouloir tout ignorer de la vie la plus élevée. C'est moi seule qu'il faut plaindre, moi qui garde la volonté d'être ravie par ces visions idéales dont je suis aussi séparée qu'un mort peut l'être d'un vivant. »

Tandis que Mme de Blancelle méditait, Marguerite la guettait avec une maussaderie où il y avait quelque surprise. Ainsi l'âge ne calmait pas les transports dérisoires de Marthe. Quelle mère singulière !

Une atmosphère taciturne, qu'on eût vulgairement qualifiée de lourde comme le plomb, écrasait Mareulle-sur-Claye et figeait ces femmes debout l'une en face de l'autre. Les larmes de l'admiration et du désir n'avaient pas encore séché aux joues de Marthe, lorsqu'elle reprit avec un effort évident pour dompter sa rancune :

— Me boudes-tu, Marguerite?

La longue jeune fille se rengorgea d'un mouvement qui lui était familier.

— Marguerite? appela Marthe, je t'en prie, reviens près de moi. Ingrate, tu fus pourtant ma préférée au point que tes frères et sœurs te jalousent. Je crains d'avoir prodigué mes tendresses à un marbre, car dès l'âge de quinze ans, — je te voyais alors, — tu étais belle comme une œuvre de la statuaire, mais aussi glacée qu'une pierre.

Un sanglot répondit à cette déclaration.

— Marguerite ! Marguerite ! appela l'aveugle en ouvrant les bras, pourquoi pleurerais-tu? Ce n'est pas encore de ton âge.

Un nouveau sanglot interrompit Marthe qui partit les mains en avant à la recherche de sa fille qu'elle saisit frénétiquement et baisa dans sa belle chevelure.

— T'aurais-je blessée par mes paroles? Pardonne-moi. Il ne faut pas exiger, même de ses enfants, qu'ils parlent votre langage. Quel mystère ! Ne plus reconnaître son esprit dans la chair de sa chair?

Laissant tomber sa tête blonde sur l'épaule de sa mère, Marguerite ferma les paupières. Quelques minutes s'écoulèrent encore, silencieuses. Au loin les sabots d'un vieux paysan traînèrent avec

un bruit rocailleux. Après une pénible expiration, Marguerite murmura :

— J'ignore si je suis capable de vous comprendre, je sais seulement que vous avez connu des années de bonheur dans votre jeunesse. Ne comparez donc pas ma vie à votre existence passée. Qu'est ce que j'attends ici? Rien qu'une lente mort, alors que je suis obsédée par des souhaits immenses et impossibles.

— Dans ce cri, je reconnais enfin ma fille, s'écria Marthe. Souhaits immenses ! Non ! Non ! jamais trop immenses ! Et pourquoi les croire impossibles? Ah ! Marguerite, si belle et si douée, tous les princes charmants devraient s'agenouiller devant toi.

La jeune fille répliqua froidement :

— Vous devriez savoir, par expérience, qu'il n'existe de princes charmants que dans les contes de fée.

— Non ! chère enfant, il ne faut pas nier l'amour. Il surgira quelque jour pour toi dans un être exceptionnel. Ah ! si les jeunes gens d'élite savaient, ils accourraient.

Avec un air d'incommensurable misère, la jeune fille murmura :

— Vos jeunes gens désintéressés sont encore de vos inventions romanesques. La vie n'est, de bout en bout, qu'une affaire. Je suis d'une génération raisonnable, maman.

— Tant pis pour toi, triste enfant.

— Non, tant mieux ! Au moins je ne me briserai pas en tombant des étoiles !

Sur la campagne décolorée par le manque de clarté, un ciel de plombagine descendait jusqu'aux cimes des sombres châtaigniers de l'horizon.

Marguerite soupira et dit avec maussaderie :

— Je voudrais dormir toujours, toujours ! A quoi bon ma vie puisqu'elle n'est qu'une illusion?

— Ne parle pas de ce ton épouvantable, protesta Marthe. Comment oses-tu blasphémer ainsi? Moi, je t'aime, ma fille. Est-ce donc une illusion? Et tu es jeune et belle ! L'avenir t'appartient.

Une crise de larmes pencha Marguerite sur sa mère. Elle ajouta :

— Votre infirmité vous empêche, pauvre maman, de savoir que je me fane dans une attente ridicule. Demain, je serai ce monstre risible que les hommes appellent : une vieille fille.

Marthe voulut protester, mais les mots la fuyaient. Autour d'elles, c'était toujours la taciturnité d'une bourgade où pas un être ne sem-

blait bouger. Un peu plus tard, sur l'autre côté de la vallée, survint un char à bœufs. A chaque tour de ses roues fatiguées, la jante craquait sous l'essieu pesant et ces craquements imprégnaient l'atmosphère d'un sentiment de lassitude.

Marguerite tendit avec détresse ses mains entrelacées vers la campagne où quelques arbres imposaient les gestes de leurs branches torturées. Et pas un souffle ! Pas un mouvement par toute la bourgade. L'immobilité de la mère et de la fille, pressées l'une contre l'autre et pourtant très lointaines, se prolongeait. Les yeux blancs de l'aveugle, trop ouverts, lui donnaient un air dément, et Marguerite semblait hallucinée par le silence de Mareulle.

Dans cette funèbre quiétude, des oreilles subtiles auraient néanmoins perçu l'infime travail des charançons qui moulinaient des boiseries et ce travail secret d'infiniment petits prouvait seul, en cette demeure, qu'une volonté de destruction existait sur cette terre d'où l'amour semble trop souvent exilé.

CHARLES GÉNIAUX.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

JÉROME PATUROT A LA RECHERCHE D'UNE POLITIQUE EXTÉRIEURE

Le caractère le plus saillant de la situation européenne, à la fois logique et paradoxal, consiste dans ce fait que la France, qui a souffert le plus de la guerre, qui a contribué le plus au rétablissement de la paix, non seulement n'a pu acquérir à Versailles les conditions de sa sécurité, non seulement ne peut saisir à Paris, à Londres, à San Remo, à Spa, à Bruxelles les fruits qui lui furent chichement accordés, mais encore voit de jour en jour davantage les torts qu'elle a soufferts au dehors contaminer sa politique intérieure, de sorte que, n'ayant pas réussi à imposer du dedans les exigences de son autonomie politique, elle finit par adopter chez elle l'attitude de son vasselage extérieur. S'il en fallait croire certains murmures, et ne pas croire certains démentis, nous en serions revenus aux plus suaves journées du cardinal Fleury où l'Angleterre installait en France le ministère de son choix. Bien entendu cette hypothèse ne saurait tenir devant les explications catégoriques fournies par l'ambassade du Royaume-Unis.

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, un des plus clairs résultats du traité de Versailles est de disloquer profondément notre existence nationale par les alternatives impérieuses qu'il nous pose à chaque instant et dont la solution ne dépend pas de nous. Si l'indépendance

d'un État consiste à pouvoir choisir librement, c'est-à-dire sans crainte immédiate pour sa vie, la ligne de conduite qui correspond à ses intérêts, jamais nous n'avons été moins libres que depuis l'aménagement de cette chaîne aux quatre cent quarante anneaux destinée à nous soutenir, mais qui nous étrangle.

Faut-il s'encastrer dans les protocoles diplomatiques jusqu'à ne plus faire avec eux qu'une masse rébarbative? Devons-nous au contraire introduire de l'huile et du jeu dans leurs jointures? Enfin, ne serait-il pas préférable de rejeter hardiment ce mauvais outil et, pendant qu'il en est temps encore, d'en fabriquer un nouveau? La première de ces solutions vaut par sa logique, mais alors elle ne conduit au pouvoir aucun de ceux qui l'ont récemment brigué. Ni M. Viviani, ni M. Raoul Péret, ni M. Briand n'ont qualité pour la faire prévaloir. M. Poincaré lui-même, qui en passe pour le représentant le plus notable et l'incarnation parfaite, serait-il vraiment apte à la diriger supérieurement? On en peut douter.

En effet, si le traité de Versailles porte en lui-même une vertu de paix, s'il suffit vraiment à la besogne pour laquelle on l'a inventé, ce n'est pas M. Poincaré, ni même M. Clemenceau, qu'une vocation irrésistible désigne à son application. M. Clemenceau a trop fait claquer de portes pendant que Wilson et Lloyd George le rédigeaient pour qu'il soit bien venu à chercher dans ses arcanes, et en elles seules, des remèdes omnipotents. Quant à M. Poincaré, les polémiques d'il y a deux ou trois mois autour du statut rhénan nous auraient révélé, si déjà nous ne l'avions su, qu'il en désapprouve l'appareil le plus délicat, celui qui se rapporte à la coercition et aux garanties. Avec une raison souveraine, l'ancien président de la République estimait que le traité de Versailles ne comporterait de rendement utile que celui que nous aurions la puissance immédiate d'exiger à la moindre réquisition des événements, et cette puissance, Wilson et Lloyd George nous la refusaient. Attendre de l'Allemagne le paiement de la traite interminable dont nous sommes les mauvais tireurs et la Grande-Bretagne l'avaliseur platonique, sans disposer ni du tribunal ni des voies d'exécution, cette gageure semblait inacceptable à M. Poincaré et il avait raison. Peut-être a-t-il poussé trop loin le sentiment de son devoir en gardant pour lui-même les scrupules patriotiques dont il se grandira singulièrement aux yeux de la postérité. Avec un regret non douteux, on se demande s'il n'y auraitpas eu avantage à mettre la nation au courant de ce qui se tramait contre

son avenir. Quelle force n'aurait pas eue le président s'il s'était avancé entre nos alliés et nos ennemis, les trois maréchaux à ses côtés, suivi par l'élite intellectuelle du pays, pour réclamer à voix haute le statut rhénan dont notre gêne financière croissante nous fait ressentir le manque de plus en plus. Le souci peut-être trop constitutionnel de ne pas entrer en conflit avec son premier ministre, la crainte plus acceptable de gâter irréparablement, en cas d'échec, une voie de recours dont on espère malgré tout que l'avenir finira par nous l'accorder, arrêtèrent sans doute le président au seuil de cette démarche solennelle. En tout cas, la signature pleine de scepticisme et de remords qu'il apposa au bas du traité ne fournit pas à la légende de l' « exécution intégrale » des matériaux suffisants pour faire d'un ministère Poincaré le symbole même de la Némésis impitoyable. La statue de la déesse prendrait dans ce cas-là un faux air de Transaction.

L'homme que les circonstance exigent et qu'elles exigeront aussi longtemps que le traité de Versailles ne sera pas rempli est M. Tardieu. M. Tardieu s'est posé en champion officiel du traité. Il a dit, laissé dire, qu'il en était le manager principal, il s'est glorifié privément — dans un privé de cristal aux fenêtres grandes ouvertes sur le quai d'Orsay — d'en avoir quasi imposé à M. Clemenceau les conditions les plus critiquables, les plus humiliantes pour un Français. Depuis deux ans, malgré la débâcle wilsonienne, en dépit des dérobades britanniques, au milieu des fissures et des affaissements logiques qui travaillent le terrain de Versailles jusqu'à le rendre méconnaissable, M. Tardieu se débat pour démontrer que le traité de juin est un outil parfait, un trésor inépuisable, une révélation absolue. A quoi bon minimiser, retoucher, ajourner? Ne possédons-nous pas avec lui « le Livre de la Paix », « la Bible du Repos », « le Miroir des Phynances », « le Manuel des Restitutions », « les Quatorze Joyes d'Alliance et Association »? Pourquoi ces congrès périodiques, alors que le texte est là, lumineux, irrésistible? Ainsi Alphonse Allais réformait jadis l'enseignement en substituant aux professeurs de carrière des sous-officiers rengagés, munis de manuels passe-partout dont ils devenaient les porte-voix. La thèse de M. Tardieu, poussée à bout, installerait aux Affaires étrangères un phonographe de quatre cent quarante rouleaux, qu'un huissier aurait pour mission de faire fonctionner mécaniquement suivant un système de fiches, classées par demandes et par réponses. Sans pousser si loin la logique, on

désirerait voir M. Tardieu en personne aux prises avec le monstre qu'il a engendré. Ou il réussirait, ou il échouerait. Dans les deux cas, la preuve serait administrée et nous économiserions pour l'avenir le nombre incalculable d'articles et d'interviews que M. André Tardieu porte en soi, à la louange de son instrument, pour démontrer, à chaque raté nouveau, que le moteur Tardieu est le meilleur du monde et qu'il ne faut accuser des pannes que l'huile, l'essence ou le chauffeur. Ces preuves et cette épreuve, on nous la refuse depuis deux ans. Finira-t-on par nous les accorder?

A ces mesures de franchise on préfère une autre tactique. Le traité, assure-t-on, n'est pas parfait, loin de là, mais enfin, pour qui sait le prendre, le manier sans trop de secousses, il peut rendre merveilleusement. Cette thèse de la révision tacite sous le couvert de l'exécution adaptée ne répond peut-être pas à la lettre des engagements ; en revanche, elle procède mieux que toute autre de l'atmosphère frauduleuse apportée à Versailles par la cohorte wilsonienne. Il exist een effet dans le pacte insensé de la Société des Nations un article, sorti tout droit de la philosophie évolutionniste, où il est spécifié qu'on se réunirait périodiquement pour découvrir quels traités internationaux ou quelles sections de traités devenaient inapplicables par suite de l'usure du temps. Sans doute, il n'est pas question de faire brutalement, solennellement, physiquement usage de cette clause pour la révision actuelle du traité de Versailles, mais l'esprit qui inspire cette clause parcourt le chemin pervers où, de dégringolades en adaptations, sous prétexte de sauver la face, nous nous donnons tous les torts de l'intransigeance doctrinale en encaissant toutes les rebuffades des renonciations pratiques et forcées.

En fait, c'est de cet esprit qu'ont procédé, *volentes nolentes*, les ministères qui se sont succédés chez nous depuis l'armistice, à commencer par celui de Clemenceau pour finir par celui de M. Briand. S'il y avait une différence à noter de l'un aux autres, elle consisterait dans la nuance du ton. A mesure que l'on s'éloigne et de l'armistice et du traité, on affirme avec de moins en moins de vigueur que l'Allemagne paiera, que l'Allemagne sera désarmée, que l'Allemagne n'intriguera plus contre la paix du monde, mais on accentue son consentement avec une énergie croissante à tous les compromis de la lassitude et du fatalisme. La dernière crise marque à cet égard un des jalons les moins glorieux de notre histoire intérieure. Tout a tourné autour de la façon de se servir du traité. L'accession de

M. Briand plaît à la majorité des fatigués parce que, non compromis dans l'établissement du traité, il serait mieux à même d'en sacrifier les parties mortes sans dommage pour son amour-propre, donc sans hésitations et sans retard.

Là encore, on gagnerait en clarté, en bonne foi, en efficace, à pousser le raisonnement jusqu'à son terme et à se comporter en conséquence. En effet, si le traité pourrit déjà par endroits, le mieux consisterait à employer hardiment la chirurgie, plutôt que de lier notre politique à la décomposition d'un demi-cadavre. Puisque adaptation il y a, donnons-lui le nom qu'elle exige, appelons-la révision, étudions-en les conditions, les possibilités, les inconvénients, les avantages.

L'avantage d'une révision ouverte serait principalement de renouveler le jeu de l'offre et de la demande, des marchandages, des cotes mal ou trop bien taillées. Aurions-nous tout à y perdre? Ce n'est pas sûr. Aux yeux de l'Angleterre, nous passons volontiers pour des fâcheux, dont l'indiscrétion à réclamer leur dû n'a pas de bornes. Pourquoi? Parce que l'Angleterre, nantie de gages effectifs, ne songe qu'à digérer son repas. Elle aperçoit à son horizon des troubles suffisants pour accaparer ses disponibilités matérielles et morales. Les appels incessants qui lui parviennent de France ne présentent à ses facultés d'anticipation, au cas où elle y céderait trop facilement, que des risques d'ennuis sans contre-partie de gains nouveaux. N'a-t-elle pas les colonies? N'a-t-elle pas la flotte? N'a-t-elle pas Constantinople, l'Arabie, la Palestine, le canal de Kiel, médiatement ou immédiatement? Sur la route de l'intervention, que reste-t-il à glaner, sinon des déboires, des inimitiés, des courbatures?

Telle est l'attitude obligée d'un créancier remboursé en face d'un créancier à terme. La situation se présenterait sous un tout autre jour si une révision hardie, catégorique, du traité de Versailles remettait en question le sort des colonies allemandes, de la flotte allemande et par sympathie de l'Orient moyen. Car Sèvres n'est pas si éloigné de Versailles que le contre-coup ne s'y fasse aussitôt sentir.

Peut-être verrions-nous alors l'Angleterre changer de thème. Sa force apparente n'a pas de commune mesure avec sa force réelle. Qu'un an s'écoule encore, semblable à celui qui vient de s'écouler, les Indes seront en feu, l'Irlande en pleine révolte, les États-Unis passeront de la menace obscure et de l'intrigue inavouable aux sommations navales les plus cyniques. La Perse sera évacuée, le Japon deviendra d'une froideur polie. Faudra-t-il attendre que l'Angleterre

ait perdu sa monnaie d'échange pour apurer nos comptes avec elle? Et puis, à ce moment-là, serons-nous nous-mêmes en bonne posture pour négocier de sang-froid?

René Johannet.

La littérature de la revanche en Allemagne.

C'est dans sa littérature d'imagination que nous découvrons les véritables sentiments d'un peuple. Sans doute serait-il téméraire de croire que tous les Allemands partagent les idées que M. Ewald Gerhard Seeliger développe dans *la Destruction de l'amour* (1), mais qu'un pareil livre ait pu trouver un éditeur et que cet éditeur soit l'un des plus connus de l'Allemagne actuelle, qu'il se soit vendu à des milliers d'exemplaires, ne sont-ce pas là des indications au moins significatives?

M. Seeliger a publié une douzaine de romans, dont quelques-uns ont atteint de forts tirages. Depuis la défaite de l'Allemagne, son talent s'est orienté dans une direction où certains de ses lecteurs le suivront peut-être difficilement. L'exaspération ne suffit pas toujours à expliquer le dérèglement de l'esprit. Sous l'apparence d'un roman d'aventure, *la Destruction de l'amour* est le plus affreux pamphlet qui ait jamais été écrit contre la France. Toutes les calomnies qui ont traîné depuis six ans dans les journaux pangermanistes sont ramassées ici, agrémentées d'un cortège d'imprécations. Rarement l'imagination malpropre d'un Allemand a atteint de pareilles profondeurs.

Mais venons à la fable inventée par M. Seeliger. Il importe de la faire connaître dans tous ses détails. Si répugnante que soit pour le critique une pareille tâche, il accomplit une œuvre utile en montrant comment un intellectuel allemand conçoit la revanche, comment il entend réparer les torts qui ont été faits à l'innocente Allemagne.

Le savant Adam Gluth, qui voyage en Amérique du Sud au moment où M. Seeliger nous le présente, incarne naturellement toutes les vertus du savant germanique, la probité, la conscience professionnelle, alliés à un savoir qui va jusqu'à la divination. Peu après l'armistice, il a repris l'exploration interrompue par la guerre et qu'il avait entreprise, en compagnie du savant français Gaston Latour. Le

(1) Ewald Gerhard Seeliger : *Die Zerstoerung der Liebe;* Georg Müller, éditeur à Munich, 1921.

voici, après avoir traversé le désert du Gran-Chaco, accompagné de son guide et de ses mulets, au milieu d'une peuplade pacifique, les Tequimbo, qui, riverains d'un petit lac, se nourrissent exclusivement de poissons. Il n'y a dans la région ni mammifères, ni oiseaux et les indigènes ne s'approchent jamais de la forêt voisine, dont ils ne parlent qu'avec terreur, comme s'ils étaient menacés d'une catastrophe. Adam Gluth, après avoir étudié les mœurs du pays et appris la langue des habitants, poussé par son désir de connaître, va explorer la forêt et finit par y découvrir la cause de cette mystérieuse angoisse qui plane sur toute la région. Ayant cheminé pendant trois jours au milieu d'une végétation tropicale, que nul être vivant n'anime, son guide et deux de ses mulets goûtent d'un fruit singulier, dont les effets se font aussitôt sentir. C'est une noix vénéneuse d'une action plus violente que celle de la mouche de cantharide et dont l'absorption, après avoir exalté les facultés vitales pendant un temps déterminé, détruit rapidement l'organisme. Notre savant boche se rend aussitôt compte de tout le parti qu'il pourra tirer de sa découverte. L'Allemagne étant désarmée en face de son ennemie implacable, il se servira du poison pour exercer sa vengeance.

Revenu en Allemagne, avec onze noix vénéneuses (tout ce qu'il a pu sauver de sa cargaison), il en confie un échantillon à la fabrique de produits chimiques Klaus Tuck, pour le faire analyser. Klaus Tuck, ancien officier, est un mutilé de la guerre. Il a été blessé sur la Somme et les chirurgiens français qui l'ont opéré ont eu soin, ainsi que le fait observer son médecin, de faire les quatre amputations, de telle sorte qu'il soit impossible d'adapter des membres artificiels. (Il y a quelques autres infamies du même genre dans ce singulier roman.) Le propriétaire des *Tuck-Werke*, bien que privé de la faculté de se mouvoir, continue à diriger seul, avec l'aide de sa sœur, le vaste établissement que l'auteur situe dans la région de Francfort. Comme il déteste la France, il ne refusera pas de s'intéresser à la noix vénéneuse que lui apporte Adam Gluth. Celui-ci, pendant que les expériences se poursuivent, rencontre dans la pension de famille, où il s'est installé, un Russe aux allures énigmatiques. Karl Wenker — c'est le nom d'emprunt du personnage qui tient le second rôle dans ce sombre drame — ne tarde pas à se faire connaître comme agitateur pacifiste, ne poursuivant d'autre dessein que d'empêcher les peuples de se faire violence. Pour lui, le dernier rempart de la réaction militariste est la France. C'est donc chez nous que son action s'exerce avec le plus d'intensité, car il voudrait « sauver le peuple français de la vengeance du monde ». Gluth, qui ne songe qu'à assouvir sa haine, lui répond : « Imaginez-vous l'Europe sans

les Français. Il n'y a pour moi rien de plus sublime que cette idée. »

Karl Wenker a une fille, Sonia, dont Adam Gluth s'amourache aussitôt, et qui accomplit des voyages mystérieux à l'étranger, pour y distribuer des tracts et pour faire passer de Hollande en Allemagne de l'or destiné à la propagande. Il appartient à une ligue qui a des ramifications partout et qui dispose de ressources infinies. En vertu d'un mandat qui lui a été confié, il s'approche des lignes françaises (car l'armée d'occupation est toute proche), pour inviter les soldats à la désobéissance et à la désertion. Son activité s'exerce en même temps sur les troupes de couleur. Adam Gluth le voit opérer : « A l'aspect de ces sauvages au front obtus, à la peau noire, son cœur se gonflait d'une haine ardente contre la France. »

Cependant, les usines Tuck sont parvenues à faire l'analyse du poison rapporté par l'explorateur. Connaissant sa composition chimique, elles ont même commencé à en pratiquer la fabrication industrielle. Le « produit Oméga », dont la nature reste secrète, pourra figurer dès lors au catalogue de la maison. A vrai dire, Adam Gluth ne se rend pas exactement compte de la tâche qu'il pourrait bien entreprendre. Il est amoureux de Sonia et les théories de Karl Wenker l'ont profondément troublé. Pour obtenir celle qu'il désire, il accepte de faire en sa compagnie un voyage de propagande, mais il emportera avec lui la dernière noix qu'il ait conservée, pour aller empoisonner le Français qui l'a privé du fruit de ses travaux, son ancien compagnon Gaston Latour. Wenker est à même de se procurer tous les faux passeports dont on peut avoir besoin, munis des visas les plus variés, car il a des intelligences dans toutes les places. Les voyageurs se mettent en route et Adam Gluth accomplit ainsi, sous un faux état civil, son premier voyage en France. Il se rencontre avec Pierre Borisoff qui, sous l'uniforme de commandant français, dirige l'œuvre de décomposition dans les bureaux mêmes du ministère de la Guerre. Le soldat anarchiste Émile Dernier conduit son automobile et avec les rouleaux d'or apportés par Adam Gluth corrompt les gardiens des prisons, pour faire échapper les condamnés politiques, dont les geôles françaises sont remplies. A vrai dire, l'objet principal de cette expédition devient inutile, car Adam Gluth, toujours accompagné du soldat Dernier, ayant fini par rejoindre Gaston Latour, constate qu'avant son retour d'Amérique, il a goûté de la fameuse noix vénéneuse, et que, par conséquent, son adversaire se trouve déjà dans cet état de décrépitude où le vindicatif Allemand souhaite de voir tous les Français.

Il faut passer sur la niaiserie presque comique de tous ces détails. Contentons-nous de suivre dans ses pérégrinations le héros de

M. Seeliger. En passant par Paris, avant de rentrer en Allemagne, Adam Gluth constate que « l'atmosphère, qui, avant la guerre, était légère et claire, pesait sur le poumon lourde et empoisonnée ». Tel est l'effet de la victoire sur un peuple léger. Cependant Sonia, qu'Adam Gluth a laissée en Rhénanie, n'est pas revenue. Surprise par un sergent, au moment où elle distribuait des tracts pacifistes aux soldats de l'armée d'occupation, elle a été livrée par ordre à la bestialité de la garnison. Un soldat qui, par pitié, l'a achevée d'un coup de sabre, déserte ensuite pour apporter au père la tragique nouvelle, dans le moment même où Adam Gluth revient de voyage. Alors l'exaspération des deux hommes ne connaît plus de limites. Wenker sent s'effondrer son idéal d'amour. Désormais, ce sera par la violence qu'il exercera lui aussi son action. « Je suis resté l'ami de la paix et l'ennemi de la guerre que j'ai toujours été, dira-t-il plus tard. Je remplis le plus noble but de notre ligue qui exige l'action. »

Adam Gluth lui confie le secret de son produit Oméga, que jusque-là il n'avait révélé à personne, et l'anarchiste russe voit aussitôt le parti qu'on peut en tirer. Pour le moment, il s'agit de punir la petite garnison du bourg des territoires occupés où Sonia a été violentée. Le bataillon, pour s'être laissé séduire par ces menées pacifistes, a été transféré, par mesure disciplinaire, dans une ville du Midi. C'est là que se rendent les deux compères, après s'être fait livrer par l'usine Tuck, « en vue d'expériences », une petite quantité du dangereux poison. Après quelques tâtonnements et différentes tentatives infructueuses, le produit Oméga est introduit dans la caserne et ajouté à la soupe. Son effet est immédiat. Les hommes se révoltent, parcourent la ville en auto-mitrailleuses et s'emparent des femmes. De part et d'autre, des coups de feu s'échangent, jusqu'à ce que des troupes noires mandées de Lyon, d'où elles devaient être transportées sur le Rhin, maîtrisent l'insurrection en canonnant la caserne. « Les régiments de couleur, dit sentencieusement Adam Gluth, sont le dernier élément d'ordre que possède la France. »

Une autre expérience est tentée à Saint-Eustache, station balnéaire des Pyrénées, spécialement créée pendant la guerre pour les officiers convalescents. Mais Pierre Borisoff, ce chef de file de la ligue qui, toujours sous l'uniforme français, séjourne par hasard dans le pays, rend ses deux complices attentifs à la puérilité de leur action. Si l'on veut frapper un grand coup, il faut frapper à la tête : il faut empoisonner Paris. Et aussitôt il développe un plan qui effraye le naïf Adam Gluth. Mais il est prisonnier de deux agitateurs russes et devra participer jusqu'au bout à leur horrible besogne. Il les accompagne aux usines Tuck pour commander, sous un prétexte quel-

conque, quatre-vingt-dix tonnes de produit Oméga qui seront acheminées par wagons, sur Paris, à travers les régions occupées, sous l'étiquette de livraisons militaires. Enfin, il ne quittera pas l'usine et surveillera la fabrication, jusqu'à ce que la dernière tonne ait été livrée.

Dans sa seconde partie, la fable imaginée par M. Seeliger tourne au roman policier. Naturellement, c'est un détective américain qui y joue le principal rôle. David Trym a abandonné ses fonctions, mais il lui plaît de les remplir encore en amateur. A Saint-Eustache, il a surpris le conciliabule des trois bandits. Renseigné par l'uniforme sur la qualité de Pierre Borisoff, il apprend au ministère de la Guerre que l'officier a pris un congé, pour participer à l'exploitation de la blanchisserie Hilaire Macert, à Bagnolet. C'est là qu'il se met en observation et assiste de la mansarde d'un immeuble voisin à tous les préparatifs qui ont pour but d'introduire le produit Oméga dans la conduite d'eau qui alimente Paris. Reconnaissons que, pour un scénario de film, c'est assez bien imaginé. Comment, au moyen d'une échelle à corde, David Trym s'introduit la nuit dans la blanchisserie, comment, surpris par Pierre Borisoff, il est contraint, sous la menace du revolver, à pousser lui-même des wagonnets et à remuer des tonneaux, ce sont là des moyens littéraires assez grossiers. Mais les usines Tuck, qui avaient tout prévu, ont oublié de veiller à l'ignifugibilité du produit Oméga. En allumant son cigare, l'Américain David Trym met le feu à la masse emmagasinée dans les caves et fait sauter toute la blanchisserie, détruisant d'un seul coup le rêve meurtrier de Pierre Borisoff qui disparaît dans la fournaise. En même temps, Adam Gluth, qui se sent lui-même atteint par le mal que communique son produit, car il vient de le manier pendant plusieurs semaines, se suicide au moment même où les troupes françaises occupent Francfort. Et il meurt dans la pensée que cette occupation est la conséquence de la découverte du crime.

Tel est ce roman, dont on n'a pu qu'indiquer les lignes générales, en négligeant les mille détails que l'auteur y a semés, pour développer dans son pays la haine de la France. En accouplant la doctrine bolcheviste aux visées chauvines, il a écrit une œuvre qui correspond assez bien à l'état d'esprit de l'Allemagne actuelle. La haine qu'il prêche, avec toute la violence de son tempérament d'écrivain, est une haine impuissante. Mais le sera-t-elle encore demain?

HENRI ALBERT.

LES LETTRES

BOLCHEVISTE OU MORALISTE?

M. Jean Rostand est-il un bolcheviste de salon? Ou bien faut-il voir en lui un jeune Alceste, irrité de l'égoïsme et de la bassesse du genre humain et qui leur dit courageusement leur fait? La lecture de son petit livre, *la Loi des riches*, me laisse perplexe à cet égard. Ce qui n'est pas douteux, c'est le talent du jeune écrivain.

M. Jean Rostand est le second fils d'Edmond Rostand, celui qui ne fait point parler de lui. Il a déjà publié, sous le pseudonyme de Jean Sokiri, un premier volume, *le Retour des pauvres*, qui ne paraît pas avoir attiré l'attention publique. Sans doute a-t-il pensé que rester Sokiri, quand on s'appelle Rostand, serait une exagération d'ascétisme. Rien de plus naturel. Mais le fait que Jean Rostand ait été quelque temps Jean Sokiri nous prévient en sa faveur. Cette manière réservée d'entrer sur la scène des lettres, alors qu'on avait tant de facilité pour y faire de l'esbrouffe, est un indice de fierté. Justement orgueilleux du nom paternel, Jean Rostand ne veut, je pense, devoir son nom qu'à lui-même.

Aussi bien, entre le poète du fameux et charmant *Cyrano* et l'auteur de *la Loi des riches*, ces traits de filiation intellectuelle ne s'aperçoivent-ils guère. Le poète au lyrisme juvénile, truculent, volontiers funambulesque, cet éblouissant jongleur, épris à l'excès des jeux capricieux de la diction, de la métaphore et de la rime, appartient à une toute autre famille d'esprit que ce moraliste amer, ce

satirique à l'observation dure et imagée, au style sobre, exact et froid. Je voudrais pouvoir dire qu'ils s'égalent pour la générosité de l'âme. Edmond Rostand, inférieur, comme artiste, à sa gloire sans mesure, mais supérieur comme homme à sa destinée bruyante et trop affichée, était une âme généreuse. Pour attribuer la même qualité aux inspirations de son fils, il faut une interprétation favorable que je suis tout disposé à adopter, mais qui ne s'impose pas.

Le sujet de son livre, c'est le rapport des Riches et des Pauvres (ces majuscules sont de lui, non de moi) dans la société, rapports observés au point de vue des riches et expliqués par l'un d'eux, « sans hypocrisie ». Mettons immédiatement l'auteur en présence de l'équivoque insidieuse qui plane en sa pensée, ou du moins, sur l'expression de sa pensée. Le personnage qu'il fait parler accepte comme une vérité première cette division de la société en deux catégories d'hommes : les riches et les pauvres ; et il bâtit tous ses raisonnements et ses conseils là-dessus. Est-ce que l'écrivain souscrit à cette opinion monstrueusement fausse? Est-ce qu'il prend la responsabilité de la recommander et de la répandre? Ou bien faut-il l'entendre comme une monstruosité d'esprit qu'il prête à son personnage lui-même, lequel justifie par là toutes les maximes de l'égoïsme de classe et de l'égoïsme individuel le plus intempéré? C'est dans la première hypothèse que j'appelle Jean Rostand un bolcheviste en gants blancs, détestable et lamentable espèce. Si la seconde est la bonne, je le loue de verser son vitriol sur les aberrations du jugement, sur les vilaines déformations de la nature que la richesse peut engendrer dans une âme qui n'en est pas digne. Mais vraiment l'impression pénible d'ambiguïté, que *la Loi des riches* cause à cet égard, n'est pas sans nous inquiéter assez gravement sur le compte de son auteur.

L'opposition des riches et des pauvres conçue comme le fait dominant de la société, comme l'aspect le plus général sous lequel elle se présente quand on la considère au point de vue de la répartition des biens, c'est la formule même de la révolution sociale et du communisme. Si elle répondait à quelque réalité, ce ne pourrait être qu'à une réalité fort éphémère ; l'infime minorité des privilégiés de la fortune sauterait comme un bouchon sous la pression de l'immense armée des sans-avoir. En réalité, la distribution des biens et le jeu des causes qui la font sans cesse varier sont quelque chose d'infiniment plus complexe. Je craindrais de développer de honteuses banalités en le montrant. Disons, pour simplifier (et à l'extrême), que, s'il

y a dans la société un sommet : les riches ou richissimes ; un bas-fond : les « pauvres » (classe d'ailleurs prodigieusement difficile à définir d'une manière générale et à délimiter), il y a un immense espace intermédiaire occupé par tous ceux qui sont pauvres relativement et riches relativement, qui ne sont « ni riches ni pauvres ». C'est dans cet entre-deux que vit et travaille l'énorme majorité de la population française.

Pourtant, c'est avec cette idée, ou cette vision ou ce mythe d'un monde partagé entre une oligarchie d'exploiteurs dorés et repus, et une masse de malheureux exploités, que les entrepreneurs, volontaires ou involontaires, de subversion sociale, depuis Spartacus jusqu'à Rousseau et Karl Marx, ont excité la multitude et fait des révolutionnaires d'action. Pour que leur prédication réussît, il a fallu d'ailleurs qu'elle trouvât quelque appui dans des faits réels. Supposons une classe restreinte possédant de très grands biens auxquels ont pu correspondre, mais ne correspondent plus les services rendus par elle à la collectivité. Supposons, d'autre part, une classe qui. dans des conditions de vie trop dure et d'excessive insécurité, ne trouve pas la juste récompense des services qu'elle rend. On a vu plus d'une fois dans l'histoire des maux et abus de ce genre se corriger ou s'atténuer par une évolution pacifique et sous la pression de la nécessité des choses. Plus d'une fois on les a vus, grâce à des circonstances politiques troublées, produire la révolution. Dans ce cas, il a fallu que les mécontents se formassent de la situation dont ils pâtissaient une notion d'un simplisme brutal. Une vue vraie, donc complexe, de l'état des choses n'eût fait d'eux que des réformistes. Pour devenir des révolutionnaires, au sens le plus actif du mot, ils ont dû croire que tout se résumait en une citadelle à abattre : la richesse, le « capital », et que, cette opération accomplie, l'unique et suprême obstacle au règne de la justice égalitaire serait levé.

Il est aisé de concevoir, en dehors des honorables mais dangereuses inspirations d'un idéalisme chimérique, les passions qui rendent l'esprit accessible à de telles fables. Ce peuvent être les ressentiments plus qu'excusables de trop réelles souffrances. Ce peuvent être l'envie, la cupidité, la vanité. Et ces dernières hantent moins le cœur des « pauvres » que de ceux-là qui, sans être pauvres, voudraient avoir plus qu'ils n'ont, être plus qu'ils ne sont et se liguent à cette fin avec les pauvres, leur fournissent des chefs, sauf à leur dire : « Bonsoir, messieurs ! » une fois la bataille gagnée au profit de ces chefs.

Mais ce qu'il faut remarquer aussi (et à cette remarque se rattache ce que je serais disposé à trouver de très sain dans la satire de M. Jean Rostand), c'est qu'il peut se développer chez les riches (et j'entends les plus gros riches) une passion qui leur ouvre la cervelle également à ce conte bleu, ou plutôt rouge, en les disposant à l'accepter comme un dogme. Cette passion, c'est la peur. La richesse qui a peur perd le sentiment de ses mille solidarités humaines ; elle arrive à se concevoir comme un îlot menacé de toutes parts au milieu de l'océan social. Elle s'enferme à double tour. Elle conçoit sa position au sein de la masse moins favorisée exactement comme le mythe révolutionnaire la représente. Elle mériterait alors moralement d'être emportée dans la tempête qu'elle redoute. Je dis : moralement. Car l'indignité, la pusillanimité personnelle du riche n'exclut pas la fonction d'utilité sociale de sa fortune. C'est un autre point de vue.

Le riche de M. Jean Rostand a peur. Mais, en même temps, il est fort intelligent. Son intelligence, excitée par la peur, déploie une sorte de férocité universelle fort aiguisée. Pour lui, le « pauvre », c'est tout homme trop mal ou trop médiocrement nanti pour être à l'abri de tout soupçon de convoitise à l'égard des gros possédants. Il enveloppe à la fois sous ce nom les mendiants, les tapeurs professionnels, les domestiques, les ouvriers, les paysans (ce qui est tout de même un peu fort), les professeurs qui donnent des leçons à son fils, les artistes qui n'ont pas les grands succès d'argent, et les gens même de sa famille ou de son monde qui ne sont pas bien dans leurs affaires. Autant d'espèces de personnes dont le seul trait intéressant à ses yeux, c'est qu'elles sont susceptibles d'en vouloir à sa bourse. En dehors de cette particularité dangereuse, il ne veut pas les connaître.

C'est cette connaissance-là qui est essentielle en ce qui le concerne et il n'en faut pas sortir. Il expose à un jeune homme qu'il veut prémunir contre les tentations d'une fausse humanité les résultats de son expérience ; et le but de ses discours est de détruire dans l'esprit de son disciple toutes les vaines considérations de sentiment ou inspirations de « neurasthénie » capables de le faire mollir dans l'attitude de défense glaciale qui constitue le strict devoir de la richesse vis-à-vis de la non-richesse, quelle que soit la forme que celle-ci revête.

Il se livre donc à une sorte de déshabillage moral de toute l'humanité non riche et il montre combien le riche s'égare quand il éprouve pour elle un genre d'intérêt qui pourrait lui faire mettre la main à la poche. Dans cette démonstration, il fait merveille. Le livre de

M. Jean Rostand est une satire à double détente, satire du riche qui parle, satire du « pauvre » par la bouche de ce riche. L'une et l'autre sont fortes et nous sommes ici bien loin de la philosophie des *Misérables* ou des *Mystères de Paris*. La conception candide qui identifiait « peuple » et « bonté », et dont je suppose bien que les utilisateurs littéraires n'étaient nullement dupes dans le privé et dans la pratique, ne séduit pas l'auteur de *la Loi des riches*. Des deux termes de son antithèse, il ne voit pas l'un en beau, l'autre en laid. Il les asperge tous deux des flots de son amertume corrosive.

C'est ce qui nous fait croire qu'il faut prendre son livre en bonne part, c'est-à-dire comme une satire de l'humanité en général. C'est là une œuvre à recommencer toujours et nous la voyons exécutée ici de main de maître. L'équivoque — très grave — consiste en ceci, qu'on se demande, après avoir lu M. Jean Rostand, s'il n'a pas voulu présenter toutes les bassesses qu'il flagelle comme une conséquence de l'inégalité des biens. Dans ce cas, il faudrait dire que ses remarquables dons de moraliste se greffent sur un fond de pure déraison philosophique et politique.

Pierre Lasserre.

LA PHILOSOPHIE

LE PROGRÈS DE L'ESPRIT

THÉONAS. — Voici que le jour baisse, mes chers amis, et qu'il nous faudra bientôt interrompre notre entretien. Permettez-moi de revenir sur le sujet qui nous a d'abord occupés. Je vois toute une série de conclusions liées entre elles se dégager des principes qui nous ont paru commander la question du progrès, et je voudrais essayer de les dérouler devant vous.

N'avons-nous pas dit que tout dépend ici de l'essence composée de l'homme, et que dans cet étrange embrassement d'une « forme » spirituelle et d'une pure mutabilité matérielle qui constitue l'être humain, la tendance naturelle de l'esprit vers le plus parfait se croise inévitablement avec l'appétit naturel de la matière pour le nouveau, pour l'autre comme tel, en sorte que l'idée du progrès nécessaire est un non-sens, la loi du *progrès* et la loi du *changement pur* s'enchevêtrant partout en nous, pour notre malheur?

Entendez-moi bien. Je ne nie pas que l'homme est capable de progrès, et même qu'il est fait pour progresser, je dis qu'il est absurde de penser que le progrès se réalise *nécessairement*, en vertu d'un ressort divin, ou d'une loi métaphysique de l'histoire humaine ; cela est absurde précisément parce que l'homme est un être *perfectible :* perfectible, et donc, au même titre et pour la même raison, corruptible aussi. Sa différence spécifique elle-même est ici en jeu. Pris entre l'intuition sensible et la pure intellection propre aux esprits

séparés, l'esprit de *l'animal qui raisonne* est astreint par nature au mouvement, au mouvement logique, comme son corps est soumis aux mouvements sublunaires : et ainsi, par là même qu'il peut et doit se parfaire, il peut aussi se détériorer. Criante évidence de sens commun, sans cesse méconnue pourtant par les adorateurs du Progrès.

Où cette condition de l'être humain apparaît-elle plus fortement que dans la vie morale de l'individu? Nulle part on ne voit mieux que le progrès n'est pas nécessaire, c'est-à-dire qu'il ne se réalise pas nécessairement, — car le mal arrive plus souvent que le bien parmi les hommes. Et nulle part on ne voit mieux que le progrès est une nécessité pour nous, en ce sens que nous sommes obligés, pour ne pas tomber, de progresser toujours. Car toute opération, si elle est moins tendue en perfection que la vertu d'où elle émane, va à diminuer celle-ci. Ah ! il n'y a pas de repos pour nous, en cela le mobilisme des bergsoniens n'a pas tort. Fortement tenu par la Miséricorde suprême, le dur fouet du Temps ne cesse pas de nous harceler. « Va, va, fille de Dieu, va », dit chaque minute à l'âme, comme à Jeanne d'Arc ses voix. Le *château* de sainte Thérèse est un château de vent et de flamme. Sans doute les saints se tiennent bien tranquilles dans leurs images. Mais si nous voulions nous représenter l'âme des saints, il nous faudrait imaginer je ne sais quel ouragan docile, conduit et réglé par les ailes d'aigle de l'Esprit, et qui sans nul arrêt monterait jusqu'à Dieu. Voilà le seul progrès qui vaille la peine de vivre. *Ascensiones in corde disposuit.*

Philonous. — Mon cher, nous n'avons guère le temps, dans le monde moderne, de penser à ce progrès-là. Nous voyez-vous plantés dans la rue et les yeux au ciel, comme les apôtres après l'Ascension? « *Quid statis adspicientes in cœlum?* Circulez, mes petits amis », nous dirait, ange terrestre, un bienveillant gardien de la paix. Je sais bien que Max Jacob rapporte en sa *Défense de Tartufe* avoir eu des apparitions divines au cinéma. Mais c'est là une voie que je qualifierai d'extraordinaire. Non, ce qui nous intéresse, ce n'est pas le mouvement vertical, le progrès de l'âme vers quelque objet céleste, c'est le mouvement horizontal, le progrès de l'humanité, ici-bas, vers la perfection de ses activités naturelles. Parlez-nous de cette sorte de progrès !

Théonas. — C'est justement ce que je voulais faire. Ne devons-

nous pas dire que là où l'effort de l'esprit est moins gêné par la matière, et trouve plus facilement à réussir, là aussi, et là seulement, la loi du progrès tendra à dominer? Nous n'avons plus maintenant qu'à regarder ce principe développer ses conséquences.

S'agit-il de ruser avec la matière inerte en combinant des agencements de parties, nous sommes facilement plus malins qu'elle ; aussi dans l'ordre de la fabrication matérielle le progrès sera-t-il la règle, et même le progrès indéfini. — dans les limites du moins d'une même période continue, car après les grandes brisures de l'histoire, tout, ou presque tout, est à recommencer. Dans le domaine de la vie morale au contraire, pas de progrès régulier pour l'humanité, mais de perpétuelles vicissitudes. C'est que la matière — notre propre matière animée — est ici difficile à dominer.

Philonous. — Et l'avènement du christianisme? Allez-vous récuser cet immense progrès moral?

Théonas. — C'est un fait divin et gratuit, ce n'est pas un progrès *naturel* de l'humanité. Lorsqu'ils invoquent un tel exemple, les théoriciens du progrès, depuis les abbés-philosophes du dix-huitième siècle jusqu'à Herder, surprennent la bonne foi des gens.

Au reste, si le christianisme, par la lente diffusion de ses influences dans la masse humaine, a pu amener certains progrès tout à fait généraux, comme l'abolition de l'esclavage, et renouveler partout la table des valeurs, cependant le vrai et propre champ d'activité de ses vertus, c'est le Corps mystique du Sauveur. C'est là qu'un glorieux progrès continu marque l'invincible puissance de l'Esprit, et que l'humanité — dans la mesure où elle vit de la vie de l'Église — s'élève au-dessus d'elle-même. Mais il y a la contre-partie, et l'humanité qui rompt avec la vie de l'Église est précipitée plus bas que si le Christ n'était pas venu. *Si non venissem, et locutus fuissem eis, peccatum non haberent.* N'oubliez pas que la même clarté qui illumine les uns aveugle les autres. Ainsi ce qui est du monde descend, tandis que ce qui est de l'Esprit monte, tel l'« élan créateur » passant, selon M. Bergson, parmi la retombée de la matière.

Mais laissons le vaste domaine de l'*agir* humain, ou de l'éthique, qui est bien cependant le plus important à considérer pour nous autres hommes, et qui relève avant tout de la volonté, et occupons-nous maintenant, si vous voulez bien, de ce qui constitue le domaine

plus spécial de l'intelligence. Dans les beaux-arts, qui sont le fruit le plus purement intellectuel de l'intelligence *opérative*, ce n'est pas le progrès qui règne, c'est le changement (à intervalles plus ou moins longs), je veux dire une certaine loi de renouvellement et d'innovation. Pourquoi? Parce que l'artiste a pour tâche d'incarner la beauté dans une matière déterminée, et que la matière est infiniment étroite par rapport à la beauté ; en sorte que toute forme d'art, si noble qu'elle soit, est destinée à s'épuiser, et à faire place à une autre. Ajoutez à cela qu'autant les conditions de l'art, et tout le bagage rationnel qu'il suppose, veulent que l'artiste ait un maître et prenne rang dans une tradition, autant l'art lui-même en ce qu'il a de plus formel, dans la conception créatrice de l'œuvre, est jalousement individuel, et sollicite à ce titre les renouvellements de fond : car la *via inventionis* est une voie où l'on chemine sans compagnon, et tout créateur est seul à fouler le pressoir.

Il en va tout autrement de l'ordre *spéculatif* et de la science, où il ne s'agit plus d'opérer dans une matière, mais au contraire d'amener la vérité dans l'âme ; une seule chose commande ici, *ce qui est*, et à quoi l'esprit doit se conformer ; et comme une vérité ne chasse pas l'autre, mais s'y ajoute, c'est la loi de l'accroissement qui, dans la science comme telle, tendra toujours à prédominer. D'autre part, la science, — parce qu'elle requiert essentiellement la concaténation des concepts et des moyens termes, et parce que la transmission intellectuelle des biens acquis, la *via disciplinæ*, y joue le principal rôle, — la science humaine exige, dans ce qu'elle a de plus formel, et comme une condition nécessaire de son accroissement, tradition et enseignement. Ce n'est donc pas au changement, à la loi de l'autre comme tel, c'est au progrès, à la loi de l'augmentation et du perfectionnement, qu'elle sera avant tout soumise.

On comprend dès lors qu'en dépit des déchets accidentels, les sciences mathématiques — celles de toutes les sciences qui sont le mieux proportionnées à l'esprit humain — nous offrent un admirable exemple de développement progressif ; remarquons toutefois que leur progrès comporte normalement des révolutions (non pas destructives, mais fécondes, telles l'invention de la méthode infinitésimale) ; c'est que leur objet, l'*ens quantum*, par là même que restant lié malgré tout à des données imaginatives il n'est pas un pur intelligible, admet une certaine multiplicité, et donc une certaine possibilité de renouvellement, du côté des conditions premières elles-mêmes sous

lesquelles il se présente aux prises de l'intelligence ; et il permet mieux que tout autre les trouvailles du génie individuel, par là même que placé à mi-chemin entre *l'être mobile* du Philosophe de la Nature, trop engagé dans la matière, et *l'être en tant qu'être* du Métaphysicien, trop dégagé d'elle, il est le mieux à la portée de notre esprit, et le plus maniable à la raison.

Mêmes progrès, et plus frappants peut-être, dans les sciences physico-mathématiques depuis Galilée, — c'est-à-dire dans l'art de traduire en symboles quantitatifs les phénomènes sensibles, — précisément parce que ces disciplines sont à vrai dire les plus pauvres de toutes en intelligibilité, et les moins exigeantes en intellectualité, et donc les plus faciles ; et révolutions plus fréquentes encore, parce que les théories proposées à l'esprit ne sont pas là mesurées par le réel, mais seulement par la commodité qu'elles offrent à l'imagination pour soutenir le réseau des formulations mathématiques.

Que dirons-nous enfin de la Métaphysique? Étant la science la plus noble, ayant l'objet le plus purement intelligible, c'est en elle que la part de l'accidentel sera le plus restreinte. C'est donc elle qui suivra avec le moins de bouleversements et de crises la loi de la science comme telle, la loi du progrès continu. Et réalisant mieux que toute autre la condition absolument essentielle de ce progrès : la fixité des principes et la stabilité de la tradition, c'est elle qui de toutes les sciences humaines imitera le mieux, par la constance de la direction de son mouvement, l'immobilité de la science angélique.

En fait, c'est bien ainsi, malgré les énormes déficiences du sujet humain, que se meut la *philosophia perennis*, la métaphysique éternelle à laquelle l'esprit hellénique a donné sa forme de science ; elle connaît, à certaines époques, des ralentissements, voire de longues stagnations, mais elle reprend toujours élan dans une direction invariable ; et si vous trouvez qu'à tout prendre, son progrès, sauf en quelques points lumineux de l'histoire, ne paraît pas très rapide, je vous répondrai qu'en ajoutant insensiblement les choses nouvelles aux anciennes, elle a pourtant constitué, en réalité, un trésor de sagesse proprement inépuisable, auprès duquel ce qu'on nomme la science moderne semble une bien pauvre monnaie. Au reste la métaphysique n'est-elle pas la science-reine? Il convient donc qu'elle soit magnanime, et vous savez qu'au dire d'Aristote le magnanime avance lentement, *motus lentus magnanimi videtur, et vox gravis,*

et locutio stabilis; est otiosus et tardus, utitur ironia, ad alios non potest convivere...

Réfléchissez maintenant que la métaphysique est souverainement difficile, en raison même de son objet, qui, purement immatériel, est à notre raison « comme la lumière à l'œil du hibou ». Vous comprendrez alors qu'elle soit le partage d'un petit nombre, et qu'à certains moments le dépôt n'ait pu s'en transmettre que par le plus mince filet spirituel. Vous comprendrez aussi que la philosophie (la science philosophique) est autre chose que l'immense amas des opinions des philosophes, et que si tous les mathématiciens coopèrent à l'accroissement des mathématiques, et tous les savants à l'accroissement de la science, par contre tous les philosophes ne coopèrent pas, au moins directement, à l'accroissement de la philosophie. Ceux qui se trompent sur les principes ne travaillent directement qu'à la détériorer. Et ainsi, tandis que la loi du progrès domine la métaphysique éternelle de l'intelligence humaine, c'est la loi du changement pur, de l'altération et de la corruption, la tyrannie de l'autre comme tel, l'appétit de mutation propre à la matière, qui commande tout l'effort philosophique étranger à la pure essence de la Philosophie.

Si je ne me trompe, mes chers amis, toutes ces considérations un peu austères ne sont pas inutiles à qui tente de voir clair dans la question du progrès. Une conclusion, en tout cas, s'en dégage : si de nos jours le Mythe du Progrès nécessaire séduit encore quelques esprits (et beaucoup de cerveaux), une des raisons en est qu'héritiers d'une époque ennemie des hiérarchies et des distinctions, nous brouillons encore trop souvent les divers plans des énergies humaines, confondant dans une même image vague les activités les plus hétérogènes.

JACQUES MARITAIN.

La Renaissance des études mystiques.

« Il faut, disent les Hindous, sacrifier l'individu à la famille, la famille au village, le village à la province, mais toute la terre à son propre *âtman.* » Cette idée de l'existence en l'homme d'un principe personnel d'une valeur absolument transcendante est à la base des plus antiques philosophies. Elle se double de l'idée que cet élément personnel est de nature intellectuelle, et que, par suite, son souverain bien consiste dans un certain acte de connaître. Il existe ainsi dès

le principe un lien entre l'intellectualisme logique avec lui-même, et l'intention désintéressée de l'homme qui veut sauver en soi un élément surhumain, de quelque manière d'ailleurs qu'il conçoive les moyens employés à cet effet.

De fait, l'Évangile, apportant à l'humanité l'annonce de son élévation à l'état surnaturel, ne pouvait que donner un sens plus précis, et plus pratique, au concept jusqu'alors confus de « contemplation ». Car enfin, si « l'acte le plus parfait est celui de la faculté la mieux disposée par rapport au meilleur de ses objets » (1), si cette activité, qui est celle de l'intelligence, constitue « le bonheur parfait » (2), il faut bien avouer que le meilleur objet n'étant pas directement accessible à cette faculté, l'acte intellectuel qui le concerne reste foncièrement imparfait, tandis que l'acte le plus parfait de la faculté la plus haute s'applique au contraire à des objets imparfaits. L'idéal formulé par Aristote dans l'*Éthique* était donc à la fois parfaitement humain et tout à fait inaccessible à l'homme naturel, non seulement parce que la contemplation était réservée à de rares instants pour de rares privilégiés, mais surtout parce que l'acte contemplatif lui-même, consistant en un certain usage de l'abstraction métaphysique, et non dans une intuition, ne pouvait être, par rapport à son objet propre, qu'essentiellement inadéquat. Il suffit de lire, en regard des analyses « essoufflées » de l'*Éthique à Nicomaque*, les chapitres où saint Thomas d'Aquin traite de la contemplation, pour voir que, dans ce dernier cas seulement, nous nous adressons à un maître exposant avec la pleine sécurité de la science un corps de vérités certaines, et pour comprendre comment la théologie catholique a pu seule donner un concept vraiment rationnel et satisfaisant de cette notion jusqu'alors boiteuse : la contemplation, acte de la sagesse.

La raison en est simple : l'intellect créé peut être amené à voir le suprême intelligible qui est l'essence increée, mais il n'en est pas naturellement capable, étant de soi inadéquat à cet intelligible. Pour qu'une adéquation se produise, il faudra donc une surélévation surnaturelle, une divinisation de la faculté suprême, dont précisément la grâce du Christ met en nous la possibilité. La contemplation, au sens parfait du terme, est ainsi rejetée dans l'autre vie, où réside la béatitude, déplacement de pensée qui bouscule toutes les valeurs de la vie humaine et les rétablit sur un autre registre, incomparablement plus sonore et plus lumineux.

(1) Aristote, *Éthique à Nicomaque*, liv. X, chap. iv.
(2) *Ibid.*, chap. vii.

On le voit pourtant : l'intention demeure essentiellement intellectualiste : « La vie éternelle, c'est de Te connaître », dit le Christ ; et cette intention est, sous un autre mode, réalisable en cette vie même.

Mais il s'agit là d'une réalisation imparfaite et obscure, où l'amour, en lequel consiste ici-bas la perfection chrétienne, a cette fois le primat sur l'intelligence. Ce mode nouveau est proprement le mode « mystique » : la foi, « substance de ce que nous espérons », étant en elle-même une connaissance extrêmement déficiente par rapport à la vision, c'est par la charité, qui crée en nous une sympathie vécue aux choses divines, et par les dons du Saint-Esprit qui actualisent intellectuellement cette sympathie, que nous pouvons alors atteindre à une connaissance pour ainsi dire *expérimentale* de Dieu. Et c'est ainsi que l'intellectualisme authentique doit se perdre lui-même dans la vie d'oraison.

A ces fondements du mysticisme chrétien viennent s'ajouter une foule de modalités complexes, provenant d'une part de ce que l'homme tout entier étant surélevé par la grâce et participant dès le baptême à la vie divine, la multitude indéfinie des conditions psychologiques de chacun donnera lieu à des états indéfiniment variés, d'autre part de ce que les dons de l'Esprit saint, pressés en quelque sorte de s'actualiser en l'âme qui se donne toute à les cultiver en elle, débordent alors les lois normales de la vie intérieure, font éclater les cadres formulables, illuminent et brûlent la conscience et la sensibilité humaines, et fructifient enfin en ces merveilles intimes, si abondantes et si pures, pour lesquelles on réserve habituellement l'expression de vie mystique ou de vie contemplative.

Il résulte de ces principes que les « phénomènes mystiques », pour employer un terme cher aux modernes, ne peuvent être réels et valables que s'ils procèdent de la notion, seule scientifique et logique en cet ordre de « vie surnaturelle », et qu'à parler proprement, une contemplation mystique naturaliste est une simple absurdité. Il en résulte en outre que, seule, la théologie catholique, étant en possession des principes qui rendent les états mystiques intelligibles, a qualité pour les étudier et pour les juger, et que, se présenter pour faire cette étude sans être armé de ces moyens d'investigation, c'est s'exposer aux pires erreurs et aux plus ridicules confusions.

C'est le spectacle auquel on assiste quand on consulte la plupart des ouvrages modernes pseudo-scientifiques ou pseudo-psychologiques écrits sur la question. On comprend clairement alors que la mystique n'est pas une science indépendante, et qu'il faut, ou bien la ramener artificiellement à la psychologie normale ou pathologique,

ou bien en faire ce qu'elle est réellement : un chapitre de la science du divin révélé, de la théologie.

Le premier parti a été adopté par deux séries de personnes. En premier lieu, par des philosophes avant tout désireux de réduire le supérieur à l'inférieur, et d'humilier, par des rapprochements, de soi scandaleux, ce qu'il y a de plus pur et de plus élevé dans les aspirations humaines ; en second lieu, par des chercheurs honnêtes, voire même par des croyants sincères, mais imbus d'empirisme, et qui ont cru pouvoir, par la simple observation d'eux-mêmes ou des autres, résoudre des problèmes en soi supra-psychologiques, et qui supposent au moins toute une ontologie. Ajoutons que si philosophes et psychologues confondent trop souvent les états mystiques avec leurs contrefaçons, la diffusion, dans certains milieux, de la religiosité « théosophiste » risque actuellement de faire passer cette confusion dans une foule d'esprits mal éclairés.

C'est pourquoi, malgré la réserve que commande en telle matière le respect dû aux âmes, et à l'action divine en elles, il est impossible aujourd'hui de ne pas parler de ces choses, tant elles préoccupent l'opinion. Les périls qu'il faut reconnaître, les déviations de doctrine qu'il faut corriger, sont si nombreux que tout croyant devrait se préoccuper, dans la mesure du possible, d'aller aux sources. Quant à l'incroyant, il serait bon qu'il sût, pour l'honneur du catholicisme, que les théologiens n'ont pas abandonné aux médecins, aux psychologues et aux littérateurs le soin d'étudier les états mystiques, mais qu'eux seuls au contraire en possèdent la science proprement dite, les interprétations traditionnelles étant seules cohérentes avec les faits, et permettant seules de trouver un sens intelligible à la lecture des écrivains mystiques. A ce point de vue, l'intérêt proprement intellectuel et formellement philosophique de la théologie mystique est considérable.

On pourrait dire plus : la psychologie elle-même gagnerait beaucoup en utilisant cette vaste tradition, et, pour n'en citer qu'un exemple, l'erreur qui consiste à considérer la « sensibilité » comme une faculté spirituelle, sur le même plan que la volonté et l'intelligence, s'évanouit de soi par l'étude du mysticisme. Dans certains états supérieurs, l'âme semble s'écarteler, les facultés se disjoindre, on voit à nu leur jeu propre. Les états mystiques vérifient donc la psychologie des puissances supérieures, comme les états pathologiques vérifient celle des puissances inférieures de l'âme. Encore ne faut-il pas commencer par embrouiller volontairement ces deux cas, comme le font les maîtres de la psychologie officielle. Sans doute notre époque soucieuse d'intelligence se lassera-t-elle bientôt de cette

pseudo-science qui n'explique rien et qui repose sur la confusion même. En attendant, la vraie doctrine sur les faits mystiques se répand et se vulgarise, pour satisfaire à la fois dans les âmes le besoin de vivre et celui de savoir.

L'esprit n'a jamais cessé dans l'Église d'inspirer aux chrétiens « le désir des dons meilleurs » et la doctrine qui concerne ces dons, contenue dans l'Écriture, n'a pas manqué d'être développée par les Pères et par les Docteurs. Mais les théologiens, aux divers âges de l'histoire de l'Église, ont eu à ce sujet des attitudes assez différentes. Aux meilleures époques, ils se sont contentés d'établir la vérité et d'en montrer les aspects divers, mais, dans les moments de trouble, et surtout après les grandes hérésies ou les grandes erreurs des faux mystiques, bien des Docteurs, avant toutpréoccupés de prudence, ont été portés à insister à l'excès sur les dangers de la vie mystique, et par suite à en détourner les âmes. Ce faux intellectualisme a sévi en particulier au seizième siècle en Espagne, au dix-septième siècle en France, et a abouti au dix-huitième à un rationalisme étroit et presque universel dont nous souffrons encore. Mais comme le remède est à côté du mal, aux mêmes époques apparurent des saints, doués non seulement des plus hautes faveurs mystiques, mais encore du don tout différent et rarement joint à elles, de pouvoir en parler et en écrire. Sainte Thérèse et saint Jean de la Croix en Espagne, saint François de Sales en France, ont pu, par la sûreté de leur doctrine et l'exactitude de leurs analyses, mériter le titre de Docteurs du mysticisme. Leur tradition se perpétua, au dix-septième et au dix-huitième siècle, par les grands jésuites français : Lallemant, Surin, de Caussade, Grou. Peut-être est-il réservé à notre temps de rassembler en une vaste synthèse doctrinale, à la lumière de la théologie, les innombrables données accumulées depuis quatre siècles par la spiritualité.

Cependant, le plus urgent était d'attirer l'attention sur les faits. Parmi les bons ouvrages qui ont eu ce mérite, nous citerons ceux de l'abbé Saudreau et du Père Poulain, S. J., dont le traité sur *les Grâces d'oraison* date de 1901. Ce traité a surtout une valeur pratique et descriptive. L'auteur a le mérite de s'attacher aux phénomènes les plus élevés et de chercher à en donner une idée claire, permettant de les reconnaître sans erreur. Cette position, apparemment très scientifique, n'était pas exempte cependant de certains dangers. On a reproché au Père Poulain de s'être trop attaché au caractère intuitif de certains états et d'avoir construit à leur sujet une théorie nouvelle affirmant que le mystique est doué de facultés psychologiques spéciales, qui n'ont rien de commun avec celles dont

nous nous servons dans la vie spirituelle commune. D'où il suit que l'« état mystique », loin d'être le couronnement du travail des vertus et de l'ascétisme en général, reste quelque chose d'anormal, à côté de la vie surnaturelle essentielle. Chose curieuse, l'expérience qu'avait le Père Poulain de la direction des âmes contemplatives le forçait malgré lui à affirmer pratiquement, en dépit de sa théorie, l'extrême fréquence chez les parfaits des états mystiques, et la légitimité du désir qu'on en peut avoir. C'est ainsi qu'il admet que presque tous les saints canonisés (sauf certains martyrs) furent doués de la contemplation mystique.

Il ne suffisait pas de rappeler les faits : il fallait rétablir les principes. Ce fut l'œuvre du chanoine Saudreau (1) qui ramena la pensée vers la doctrine traditionnelle. Ajoutons que, bien avant ses ouvrages, en 1886, avait été imprimé (mais non publié) le livre admirable de Mme l'Abbesse de Sainte-Cécile de Solesmes (2), précurseur du renouveau qui nous occupe. Pour celle-ci, comme pour Saudreau, il y a continuité entre l'ascétique et la mystique, et il y a transition normale de l'oraison de simplicité « acquise » à la quiétude, qui est le premier état passif ou proprement mystique, non certes que l'âme puisse passer par son industrie personnelle de l'une à l'autre, mais parce que l'action de Dieu, plus forte à mesure que l'âme s'enfonce en Lui, existe à tous les stades de la vie spirituelle, et continue d'augmenter à mesure que l'homme d'oraison se détache de lui-même par l'amour. La contemplation est un don, mais ce don est normalement accordé par Dieu à ceux qui, ayant réalisé un certain degré de perfection ascétique, ne résistent pas à son action. Dieu, dans sa souveraine liberté, peut aussi accorder ce don à des âmes imparfaites, et c'est ce qui se produit dans certains cas de conversion.

Il n'y a que des nuances de pensées entre le chanoine Saudreau et le Père Lamballe, dont le petit livre si clair, *la Contemplation* (Téqui, 1911), peut devenir classique en ces matières. S'appuyant sur la quadruple autorité de saint Thomas d'Aquin, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse et de saint François de Sales, il soutient que tous les chrétiens sont appelés à la contemplation et à la vie mystique, pourvu seulement qu'ils soient fidèles à vouloir la perfection. Une direction pour les différentes phases de la contemplation mystique complète ce traité facile et dense. Il a le très grand mérite de sug-

(1) *La Vie d'union à Dieu* (1900) ; *l'État mystique, sa nature, ses phases* (1905) ; *les Degrés de la vie spirituelle* (5e édit., 1921), etc., chez Grassin, à Angers, ou chez Amat, à Paris.

(2) *La Vie spirituelle et l'oraison*, publié d'abord à Solesmes en 1899, réédité chez Mame en 1920.

gérer la pensée de recourir aux textes, ce qui, après cette brève initiation, n'a rien d'impossible. La lecture des œuvres de sainte Thérèse, celle du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales ou même des ouvrages de saint Jean de la Croix (1), sont singulièrement captivantes pour l'âme et pour l'esprit. D'une façon générale, on peut s'étonner du peu d'empressement que mettent la plupart des croyants à entrer en contact avec ceux qui ont atteint les sommets de leur vie religieuse.

Le grand intérêt d'un tel renouveau de la doctrine traditionnelle en matière de spiritualité, c'est que cette doctrine permet « d'agrandir le chœur et d'y faire asseoir tout le peuple » (2), puisqu'elle affirme l'universalité, en droit, de l'appel à la voie mystique, encore qu'en fait et par notre faute, peu soient élus. L'accent est mis plus fortement encore sur cette idée par le Père Arintero, O. P., de Salamanque, dans son ouvrage paru en 1916 (2e édition en 1920) et intitulé : *Cuestiones misticas o sea las alturas de la contemplacion accesibles a todos.* Ce travail, enrichi d'innombrables citations de saint Thomas, des théologiens et des mystiques anciens et modernes, semble bien marquer encore un progrès sur ceux dont nous venons de parler. Conformément à la tradition thomiste, le Père Arintero rattache la contemplation aux sept dons du Saint-Esprit, et surtout aux deux derniers, les dons d'intelligence et de sagesse. Ces dons font partie de l'organisme surnaturel ; le chrétien les reçoit en germe au baptême avec les vertus théologales, et il les utilise dans la mesure où il vit conformément à sa foi. Ce sont des « souplesses permanentes » qui permettent à l'Esprit-Saint d'agir en l'âme d'une façon très intime et très efficace. Lorsque cette action est si profonde que l'intelligence et la volonté deviennent proprement passives par rapport à leur divin objet, nous entrons dans les voies mystiques. Alors il faut dire de l'homme divinisé non seulement qu'il vit par un organisme psychologique surnaturel, mais que cet organisme lui-même entre en jeu surnaturellement. D'ailleurs, les dons n'étant pas autre chose que des qualités surnaturelles nous rendant aptes à subir l'action divine et se développant réciproquement à mesure que cette action s'intensifie, il semble clair que tout baptisé fidèle à sa vocation peut entrer dans les voies passives ou mystiques, qu'il y parvient normalement s'il ne fait pas obstacle à « l'amour qui nous presse », qu'il doit y tendre et s'y préparer constamment par le renoncement sous toutes ses formes.

(1) La nouvelle traduction de M. le chanoine Hornaert (3 vol. Bruges, Desclée, 1915-1918) est beaucoup plus exacte que les anciennes.
(2) P. Claudel, *la Jeune Fille Violaine*, acte IV.

Ainsi la doctrine et la spiritualité doivent se rejoindre dans l'esprit des catholiques contemporains. Le signe en est dans le succès d'une nouvelle revue, la première qui, rédigée en français, soit consacrée exclusivement à ces questions : *la Vie spirituelle* (Lethielleux) dont le premier numéro a paru en octobre 1919. Parmi un grand nombre d'études substantielles toutes inspirées par la théologie de saint Thomas, signalons une série d'articles remarquables du Père Garrigou-Lagrange, O. P. Une seconde revue, *la Revue d'ascétique et de mystique* (Beauchesne), paraît depuis janvier 1920, très complète au point de vue documentaire, mais orientée dans un sens beaucoup plus spécialement technique et historique.

L'exposé que nous venons de faire, si sommaire soit-il, de la renaissance des études mystiques, suffit à montrer combien le renouveau catholique actuel ressemble peu aux engouements que l'on a pu voir pour une « vie intérieure » au sens protestant, bergsonien et immanentiste du mot. L'amour de la vérité intégrale et celui de la vie spirituelle apparaissent bien aujourd'hui comme une seule tendance, que représentent les mêmes hommes. Le nombre d'écrits contemporains provenant de mystiques véritables ou concernant ces mystiques témoigne de l'intérêt pratique actuel de la théologie mystique. A tous ceux qui cultiveront cette science, elle fera connaître des richesses immenses et cachées, qui font partie intégrante du catholicisme. C'est par les sommets que se fait l'unité et, d'autre part, il est impossible à l'homme d'apercevoir clairement les sommets sans être saisi du désir de les atteindre.

NOELE MAURICE-DENIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. RAOUL PÉRET

D'autres hommes, élevés sur les genoux de mères pieuses, au coin d'un foyer catholique, ont dû arracher de leur cœur bien des souvenirs précieux pour parvenir aux honneurs officiels de ce monde, et Dieu seul a su les drames qui se sont joués dans leur conscience, entre ce qui survivait de leur tradition et les dogmes nouveaux dont ils devaient être les fidèles avant de pouvoir s'en prétendre les pontifes. Ce sacrifice, léger à plusieurs, douloureux à d'autres, comique chez les vaniteux et les avides, tragique chez les renégats ou les hypocrites, la destinée souriante l'a évité à M. Raoul Péret. M. Raoul Péret est né dans une famille combative, de tradition républicaine et laïque, et c'est ce hasard qui, en l'affranchissant des gages imposés, lui permet d'être un républicain modéré en toute indépendance.

Républicain modéré, homme conciliant et affable, mais homme de gauche tout de même dans toute la force de ce terme, dans tout ce que les idées et les fonctions intellectuelles d'avant-guerre avaient mis d'essentiel dans ce terme, M. Raoul Péret, intelligent et libéral, et qui connaît et goûte au foyer charmant qu'il s'est créé les idées qui n'ont point nourri ni bercé son enfance, ne peut être qu'un homme de gauche. Nous savons tout ce qu'il conçoit d'élevé dans les idées d'union nationale qu'il s'efforce de suivre et dont il se réclame, mais il demeure de gauche, et, prétendît-il ne plus l'être, sa tradition et son milieu lui interdiraient de changer. Dans les pays d'Ouest, déchirés longtemps par la guerre civile,

toutes les formations politiques sont des formations de combat. Les hommes politiques là-bas ne sont pas catalogués ni classés par leurs déclarations ou par leur programme, mais par les troupes qui les suivent, et, voulussent-ils s'accorder et s'unir, leurs troupes ne le leur permettraient pas. M. Péret est donc un homme de gauche. Il peut ne pas nous apparaître tel. Il l'est pour ses collègues et ses électeurs de la Vienne — et cela suffit.

Au demeurant, M. Péret n'aime pas la politique pure. Il est de ceux qui, au lieu d'être les hommes d'un parti et de s'affirmer bruyamment par leur action ou leurs discours, obtiennent la notoriété lentement, dans le patient labeur des commissions. Entré à la Chambre en 1898, où il avait conquis sur Raymond Dupuytren une circonscription jusque-là réactionnaire, il a mis plus de vingt ans à parvenir au premier rang, mais il y est parvenu. Un moment sous-secrétaire d'État à l'Intérieur, puis ministre du Commerce dans le cabinet Doumergue, il fut deux fois le Garde des Sceaux du cabinet Painlevé. Étape nécessaire où M. Péret sut conquérir ou garder l'estime de tous, autant par sa courtoisie que par son indépendance. Mais ce fut un tout petit stade de sa carrière. M. Raoul Péret a été surtout membre rapporteur, rapporteur général et président de la Commission du budget. Confiné dans un travail opiniâtre, esprit clair, délié, méthodique, parvenu par ce patient et fécond travail à la connaissance approfondie de toutes les questions politiques, administratives et financières, il ne se refusa pas, quand les circonstances l'exigèrent, à d'énergiques et courageuses interventions.

La législature de 1919 devait précipiter la gloire de M. Raoul Péret, et lui offrir, au cours de la même année, la présidence de la Chambre, la présidence de la République, la présidence du Conseil. Il accepta la première de ces charges, déclina prudemment la seconde et sut éviter avec adresse le fardeau de la troisième.

Ceux qui aiment à dénigrer systématiquement déclarent M. Raoul Péret trop jeune et sans prestige. M. Raoul Péret a cinquante ans, et il est député depuis vingt-trois. Il est de petite taille, c'est vrai. Il n'a pas l'élégance légendaire de M. Paul Deschanel. Son énergie et son sang-froid suppléent à tout, et il serait injuste de méconnaître ses qualités de Président et de contester, dans ces fonctions, son autorité et son indépendance.

M. Raoul Péret, d'allure modeste, ennemi d'une réclame tapageuse, déçoit ceux qui aiment la consécration des renommées bruyantes. A la surprise de certains, il est toujours égal à sa fortune, et décèle dans les

postes qu'il accepte les qualités essentielles qui y sont nécessaires. Lorsque le Bloc national acclama M. Millerand président de la République, les gauches, mal inspirées et dépitées, cherchèrent contre lui un candidat et pensèrent que le président de la Chambre pourrait tenir leur drapeau. M. Raoul Péret évita cette faute. Ceux qui supposent qu'il eut des arrière-pensées et qu'il fut tenté d'accepter, donnent à croire qu'ils le considèrent comme un apprenti. M. Raoul Péret est le contraire d'un novice. Si la candidature s'était présentée d'une façon moins fâcheuse, avec un caractère plus large, et des parrains moins indésirables, il n'eût peut-être pas été si sot d'y regarder à deux fois avant de laisser la place à un autre.

Un instant, certains en ont voulu à M. Raoul Péret de cette malencontreuse candidature. Et plusieurs estimèrent que sa réélection à la présidence de l'Assemblée était menacée. Mais l'aventure eût été chanceuse pour un concurrent et M. Raoul Péret le savait. Ses amis ne se faisaient pas faute de répéter que s'il est, par la force des choses, homme de gauche dans la Vienne, il ne tient pas à ce qu'on lui en rebatte les oreilles à Paris, et surtout qu'on en donne de trop fréquentes démonstrations.

Mais une tribulation nouvelle guettait M. Raoul Péret, décidément passé au premier plan de l'actualité politique. Lorsque le ministère Leygues s'évanouit, selon l'expression de M. Forgeot, c'est M. Raoul Péret qui fut appelé par M. Millerand. M. Raoul Péret, d'ailleurs, avait indiqué, dans une intervention opportune, les grandes lignes d'un programme-ministre, et ne dut pas être surpris, dans ces conditions, qu'on songeât à lui. Mais ceux qui comptaient encore le prendre sans vert, et lui faire jouer le rôle ingrat d'un homme qui saisirait le pouvoir contre le vœu de la nation et, descendant de son fauteuil présidentiel, lâcherait la proie pour l'ombre, avaient calculé sans leur hôte.

Quand on lui offrit le pouvoir, M. Raoul Péret n'eut garde de refuser : décliner les responsabilités aux heures graves est une note fâcheuse qu'il lui déplut d'encourir. Mais il pensa tout de suite à un grand ministère d'union nationale, et marqua à quel point il répugne à paraître un homme de parti. La Chambre, qui adore cette tournure d'esprit, devait, huit jours après, lui décerner un témoignage de satisfaction par une ovation magnifique. C'est là que fut la force de M. Raoul Péret. Son ministère d'union nationale était impossible, puisqu'il ne pouvait se faire sans M. Poincaré, et que M. Poincaré ne pouvait accepter un pouvoir conditionné par toutes sortes de réserves. Mais M. Péret, qui

n'était pour rien dans ces réserves, et qui avait tout fait pour qu'elles tombassent, se garda bien de s'entêter à élaborer une combinaison banale. Ne pouvant point faire un grand ministère national, il n'en fit point du tout. Il demeura donc président de la Chambre et laissa le champ libre à M. Aristide Briand. Les briandistes en savent à M. Raoul Péret un gré infini. Les poincaristes qui visent plus loin ne lui savent pas moins de gré, puisqu'il a démontré, en somme, qu'il était impossible de faire un ministère d'union nationale sans que M. Poincaré y jouât un rôle prépondérant. M. Poincaré d'ailleurs a dit son sentiment là-dessus, dans un article paru au lendemain de l'affaire, et où il a exprimé sa reconnaissance à M. Raoul Péret.

Ainsi les qualités multiples de M. Péret se révèlent et s'affirment lentement et successivement, suivant une progression méthodique et savante. Compétent et travailleur au Budget, M. Péret, ministre, avait été indépendant et modeste. Président, il s'était montré énergique et calme. Une circonstance l'avait fait voir avisé et prudent. Il vient finalement d'apparaître comme un politique souple et fin, manœuvrier de premier ordre, habile à éviter les écueils. L'aventure, par surcroît, lui a donné définitivement et sans conteste la consécration des personnages consulaires, c'est-à-dire une des cinq ou six personnalités parmi lesquelles il faut toujours choisir. Il est peut-être encore le moins célèbre. Mais il est le plus jeune : avantage sérieux. Et je crois bien qu'il est le plus fort, puisque sa force est d'apparaître à un plus grand nombre comme l'un des moins indésirables.

***

Le Théâtre et le Roman.

Le théâtre avait déjà donné bien des chefs-d'œuvre, ceux des tragiques grecs, tous ceux des comédies ancienne, moyenne et nouvelle, à Rome ceux de Plaute et de Térence et jusqu'aux ouvrages de Sénèque le Tragique quand le sophiste Dion Chrysostome, vers le temps où Vespasien parvenait à l'Empire, encadrait dans un de ses discours cette *Histoire eubéenne* où les historiens de la littérature reconnaissent la première esquisse d'un roman ou d'une nouvelle. Le théâtre possède donc sur le roman une supériorité au moins : celle de l'ancienneté. Longtemps, les deux genres ont vécu séparés, car il ne saurait suffire pour entraîner une confusion que des pièces aient été inspirées, non du roman entier, mais de tel épisode de *Don Quichotte,* ou des innombrables romans pastoraux

qui, vers le temps du triomphe de *l'Astrée*, nourrirent le genre dramatique qui fut nommé la Pastorale.

Il était réservé au dix-neuvième siècle de brouiller, avec tant d'autres choses, les relations du roman et du drame. C'est ce qui arriva le jour où la pièce, au lieu d'aller chercher un point de départ dans le roman comme elle l'aurait cherché ailleurs et de vivre ensuite d'une vie indépendante, entendit transposer fidèlement le roman, le répéter, en donner un double inutile. C'est au dix-neuvième siècle qu'on vit le genre naître, grandir et développer ses conséquences. Aujourd'hui, tout roman qui réussit engendre une pièce et il semble même que ce soit la consécration du succès comme l'était autrefois la parodie pour l'œuvre dramatique. Cette coutume a donné naissance, sinon à un genre nouveau, du moins à une profession nouvelle, et l'on vit Busnach attendre les romans de Zola pour les porter sans retard à la Porte-Saint-Martin. Des maîtres ont parfois contribué à donner le mauvais exemple. Enfin, pour qu'un roman ait véritablement atteint la grande célébrité, il faut qu'après une pièce, il fournisse encore la matière d'un opéra-comique, et, de nos jours, d'un rouleau de cinéma.

C'est ainsi que nous avons vu jadis *le Crime de Sylvestre Bonnard* découpé en tranches pour être savouré en famille, comme le melon du bon Bernardin de Saint-Pierre, et, pour notre nouvel an, on nous a offert deux éditions en quinze tableaux des deux romans de Pierre Benoît : *Kœnigsmark* et *l'Atlantide*. Éditions fort inégales. Celle de *l'Atlantide* supérieure à celle qu'un adaptateur étranger avait cru pouvoir tailler dans les aventures de Raoul Vignerte et de la princesse Aurore. Mais, à ces différences près, l'exécution participait des mêmes défauts. Une des premières qualités du roman sera d'être composé comme un roman. *L'Atlantide* n'y manque point. Cet ingénieux récit est déroulé à l'envers, de façon que le lecteur reste intrigué jusqu'à la fin. Trois récits emboîtés l'un dans l'autre permettent la supercherie : au théâtre, il faut bien dérouler l'ordre chronologique et voilà le subtil édifice par terre. Le roman de Pierre Benoît court sans s'essouffler jusqu'au dénouement. Au théâtre, on le coupe, on le reprend dix-sept fois. Le rideau se relève à chacune et à chacune il faut recommencer l'exposition et nous remettre au point. M. de la Palice dirait qu'une pièce de théâtre n'est pas un roman. Comme notre confrère de *Comédia*, M. Gregh, l'a dit avec justesse, un roman dévide un fil, une pièce noue un nœud et puis le tranche. La matière du roman est une analyse étendue dans le temps, celle du drame une crise concentrée, dans une période qui gagne à être aussi courte que possible : un jour, c'est le mieux.

La règle des trois unités n'était pas si bête : il faut la décadence de l'art dramatique pour s'en apercevoir. La marche du roman peut être sinueuse, celle du drame doit être rectiligne. Il ne doit pas y avoir au théâtre un mot perdu, le moindre silence doit conduire vers le dénouement. Si le dialogue théâtral ne doit pas copier de trop près la nature, ou plutôt s'il ne doit pas copier tout ce que lui fournit la nature, le roman sans doute ne le doit pas non plus, mais il doit tout de même serrer de plus près le dialogue ordinaire de la vie. Il ne suffit pas de transposer à la scène un bon dialogue de roman pour obtenir un bon dialogue dramatique.

A propos des pièces de Pierre Benoît, Eugène Marsan a cité le jugement de M. Gregh en y souscrivant, mais en le complétant par un mot de Pierre Gilbert, qui disait qu'un bon roman contient toujours la matière d'une bonne pièce. Contradiction? demande Marsan. Non, répond-il, et il a raison. Il faudrait en effet aller plus loin que Gilbert et dire qu'un bon roman contient la matière de plusieurs bonnes pièces. Car il doit être l'histoire de plusieurs crises successives qui toutes auraient pu engendrer une action dramatique : il suffit de la réinventer. Le roman peut créer le drame en ébranlant l'imagination. Mais celle-ci doit alors s'élancer et mettre au jour une création nouvelle et libre. Alors le roman inspirera, comme le poème épique. Combien de tragédies a-t-on tirées de l'*Iliade?* Création neuve : tant qu'on veut. Transposition, non pas.

La première vaudra ce que vaut le créateur ; la seconde vaudra ce que vaut le genre : rien du tout. Le mal n'est donc pas proprement que la pièce soit postérieure au roman. C'est la subordination au roman. Le mal est l'adaptation.

Remarquons que le romancier de notre temps de qui les œuvres se prêtent le moins mal à la transposition est M. Bourget, parce que tous ses romans sont charpentés comme des tragédies. A l'autre extrémité, nous trouvons le cas d'un auteur non dépourvu de talent qui cherche à rivaliser sur la scène avec les romanciers. M. Lenormand écrit sans y être contraint des pièces en quatorze et quinze tableaux. Il élit des sujets aussi peu faits que possible pour inspirer l'action dramatique. Par exemple, il montrera un Hollandais qui sombre dans la neurasthénie. Le Hollandais s'examine et analyse son cas dans une suite de brefs tableaux dont chacun montre une étape de la chute. Une autre fois, il fait voir deux comédiens victimes de la fatalité, qui roulent de chute en chute et de malheur en malheur jusqu'au vice et au suicide. Qui ne voit que ces sujets, pour lugubres qu'ils soient, sont des sujets non de drame, mais de roman?

Il semble bien que la confusion soit volontaire chez M. Lenormand. Il espère, comme disait ici l'autre jour M. Bidou, des « possibilités dramatiques originales » du drame en épisodes coupé d'intermèdes et permettant au besoin l'action multiple. Mais d'abord, on peut se demander si cette originalité ne se nomme pas tout simplement la hantise de Shakespeare. Et puis s'il est méritoire de s'engager dans une direction plus ou moins inexplorée, il n'est pas mal non plus de s'assurer avant de partir qu'elle ne tourne pas le dos au but à atteindre. Dans sa dernière pièce, qui marque un progrès très sensible, M. Lenormand a choisi un sujet bien plus scénique que les précédents : il montre dans *le Simoun* le ravage exercé dans les âmes occidentales par la nostalgie du désert. Les plans de sa pièce sont curieusement disposés : tout à l'extérieur, des épisodes inutiles à l'action qui n'ont pour but, comme disait encore M. Bidou, que de « nous maintenir dans le pays », de baigner la substance dramatique dans une sorte de halo. Puis une série de types secondaires montre l'action de l'influence qu'il s'agit de peindre, sur divers tempéraments humains, à divers stades de l'évolution. Enfin, un drame central, fortement noué, celui-là : sous l'effet du mal africain, un colon qui a perdu sa femme jeune transporte sa passion non éteinte à la personne de sa fille qui répète devant ses yeux la figure de la disparue. Une fille indigène jalouse surprend ce drame, l'exploite et le précipite vers la catastrophe.

Les précédents sujets de M. Lenormand n'étaient que tristes, celui-ci est dramatique. On attend non plus le suicide certain mais une péripétie. Ce n'est plus une chute, c'est une lutte, une série d'actions et de réactions, les événements et les êtres vivants agissant et réagissant les uns sur les autres. Enfin, la crise dans l'âme du colon est lente, mais elle est une crise. M. Lenormand montre le mal à son dernier période, au moment où la raison de son héros sombre dans l'inceste. Il nous a fait grâce des origines qu'un roman eût été obligé de nous exposer, fût-ce par un récit rétrospectif. Remarquons cependant que M. Lenormand a placé le conflit, non dans l'âme de son héros, celui-ci est trop malade, et l'auteur a trop de goût pour les abouliques : son personnage réagit faiblement. Ce sont d'autres êtres ou d'autres éléments qui réagissent autour de lui : la jalousie de la métisse, la passion de sa fille pour un jeune fils de chef arabe, car la magie africaine agit sur elle à son tour. M. Lenormand est bon observateur, son style a de la tenue, il est sincère et consciencieux et l'on peut dire que, mis à part les épisodes inutiles, chaque fragment de sa pièce est bon pris en détail.

Il défendrait ces épisodes en disant qu'ils sont là pour mon-

trer quelques-uns des éléments qui corrodent l'âme de son héros. Je crois qu'il a tort, car, à ce prix, Corneille aurait dû nous montrer une cérémonie dans les Catacombes pour expliquer la conversion de Polyeucte. *Le Simoun* marque un grand progrès chez M. Lenormand, qui progresserait encore s'il consentait à abandonner cette coupe détestable en épisodes mis bout à bout, qui fait ressembler ses pièces à un roman adapté dont la composition a disparu. Surmontera-t-il jamais sa faiblesse essentielle : un goût pour les héros sans volonté qui le porte à placer au centre de ses pièces un ressort principal qui n'est jamais tendu?

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'EXÉCUTION DU TRAITÉ DE PAIX. — *Après avoir pris acte du refus de l'Allemagne de procéder au désarmement des milices, la France a convoqué ses Alliés à se réunir à Paris en Conseil suprême* (4 *janvier*). *La date du* 19 *janvier a été arrêtée, et il avait été entendu que les séances de la Conférence de Bruxelles ne reprendraient qu'après celles de la Conférence de Paris. Toutefois, la chute du cabinet français a remis en question la date de la réunion du Conseil suprême.*

Il est sensible que, chez tous les Alliés, il y a une certaine hésitation à recourir aux sanctions prévues par le protocole de Spa.

Du côté anglais, une note quasi officieuse de l'agence Reuter, reflétant en tout cas l'opinion britannique dans sa majorité, se déclare satisfaite des dispositions prises par l'Allemagne : celle-ci s'est acquittée avec honneur de ses obligations. Dans ses grandes lignes, on peut considérer comme accomplie la réduction de l'armée allemande (3 *janvier*).

Toutefois, dans les derniers jours, un revirement paraît s'être produit dans les milieux officiels anglais, qui comprendraient la nécessité de régler au plus tôt la question du désarmement.

Cependant, l'Allemagne continue à faire preuve de mauvaise volonté :

Le 1er *janvier, une proclamation à la Reichswehr, signée par le général de Seeckt et le gouvernement d'Empire, disait notamment : « Nous voulons garder notre épée affilée. » Guillaume II ne parlait pas autrement.*

Au décret de la Commission interalliée réglant le plébiscite en Haute-Silésie (5 *janvier*), *l'Allemagne a répondu, le* 11, *par une protestation de sa délégation à Paris au Conseil des ambassadeurs : C'est la Com-*

mission interalliée qui est cause de l'insécurité actuelle en Haute-Silésie, par les dispositions qu'elle a prises, notamment par la dissolution de la police allemande.

Le 7 janvier, l'ambassadeur allemand à Londres a déclaré qu'il y a des clauses que l'Allemagne ne peut exécuter, comme de rembourser les dépenses de guerre. Elle ne consentira qu'à des paiements en nature.

FRANCE. — *Le renouvellement du tiers du Sénat (série A) a donné les résultats suivants : La droite perd 3 sièges et les radicaux et radicaux-socialistes en perdent 9. Les républicains de gauche en gagnent 7, les socialistes indépendants 5. Les libéraux et progressistes conservent leurs positions (9 janvier).*

Le cabinet Leygues, déjà ébranlé depuis quelque temps par son échec diplomatique en Grèce, a été renversé le 12 par un vote de la Chambre (447 voix contre 116) sur la question de l'ajournement des interpellations relatives à la politique extérieure.

Le 14 janvier, M. Raoul Péret a essayé de constituer un cabinet d' « union nationale ». La difficulté portait sur l'attribution du portefeuille des Affaires étrangères, pour lequel il fallait choisir entre M. Briand et M. Poincaré, ce dernier tenant pour l'application intégrale du traité de Versailles.

M. Raoul Péret ayant échoué, M. Briand a été chargé de former le nouveau cabinet (15 janvier).

La onzième Chambre correctionnelle du tribunal de la Seine, saisie des poursuites engagées contre les dirigeants de la C. G. T., prononce la dissolution de la C. G. T. et nomme un liquidateur à ses biens.

ÉTATS-UNIS, 10 *janvier. — Le gouvernement américain décide de supprimer son représentant auprès du Conseil des ambassadeurs à Paris.*

12 *janvier. — Il décide également de réduire de* 15 000 *à* 8 000 *hommes le corps d'occupation américain en Allemagne. Les troupes françaises devront boucher le trou.*

GRÈCE, 9 *janvier. — L'armée grecque a repris l'offensive en Asie Mineure dans la direction de Brousse contre les Turcs kémalistes. Cette offensive a abouti à un échec. Le général Papoulas a été remplacé par le général Nider.*

A. M.

Le Gérant : ROBERT TISNÉ.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25926.